

Université de Montréal

Récits de croisade et digression : *La Conquête de Constantinople* de Robert de Clari

par

Stephanie Plante

Département des littératures de langue française  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)  
en littératures de langue française

Septembre 2015

© Stephanie Plante, 2015

## RÉSUMÉ

---

Partant de la réputation naïve, colorée et digressive de *La Conquête de Constantinople* de Robert de Clari, ce mémoire propose une analyse méthodique de ce récit en prose vernaculaire de la quatrième croisade de façon à en circonscrire les moments de continuité et de rupture. En fonction de plusieurs facteurs, dont leurs formules d'introduction et de clôture, leur rapport au temps de la croisade, leur longueur relative ainsi que leur positionnement dans l'économie globale du texte, les épisodes divergents sont identifiés puis analysés en travaillant lestement avec trois caractéristiques fondamentales de la digression plutôt qu'avec une définition nucléaire du concept, ce qui permet de discerner des degrés de digressif et d'offrir un panorama nuancé de l'œuvre.

Afin d'adopter un regard plus large sur le phénomène de la digression, quatre autres récits de croisade sont étudiés, et tous, qu'ils soient écrits en prose ou en vers, en français ou en latin, sont à leur façon coupables de s'être laissés emporter par leur sujet dans des *excursus* qui trahissent la personnalité et les convictions de leur auteur. Tout comme Clari, Villehardouin, l'auteur de *l'Estoire de la guerre sainte*, Eudes de Deuil et Albert d'Aix laissent entrevoir leur propre histoire lorsque celle qu'ils mettent à l'écrit s'égaré de la droite voie de sa narration. Les digressions contenues dans les récits de croisade constituent ainsi une fenêtre privilégiée sur l'histoire des mentalités du Moyen Âge central, une mine d'informations qui ne peut être adéquatement exploitée que par les efforts conjoints de l'histoire et de la littérature.

Mots-clés : Robert de Clari, digression, *excursus*, récit de croisade, historiographie au Moyen Âge

## ABSTRACT

---

Taking the naïve, colorful and digressive reputation of Robert de Clari's *La Conquête de Constantinople* as a starting point, this master's thesis presents a methodical study of this vernacular prose account of the Fourth Crusade in order to determine where the narration flows and where it breaks. Divergent episodes are identified with respect to their introductory and closing formulas, their relationship to the time of the crusade, their relative length as well as their positioning in the general arrangement of the text. Based on a loose understanding of three characteristics that are fundamental to digression as opposed to an univocal definition of the concept, they are then analysed in terms of degrees of digressiveness, thus offering a nuanced picture of the work.

To allow a broader outlook on the phenomenon of digression, four more crusade narratives are studied, and all of them, whether written in French or in Latin, in prose or in verse, are guilty of getting carried away by their subject in *excursus* that betray their author's interests and personality. Just like Robert, Villehardouin, the author of the *Estoire de la guerre sainte*, Odo of Deuil and Albert of Aachen all let their own story supersede the one they are writing in those moments where the narration goes astray. The digressions found in crusade narratives are thus privileged access points to the history of high-medieval mentalities, a fertile field whose fruits must be harvested by the joint efforts of both history and literature.

Key words: Robert de Clari, digression, *excursus*, crusade narrative, historiography in the Middle Ages

## TABLE DES MATIÈRES

---

Résumé.....	ii
Abstract.....	iii
Table des matières.....	iv
Liste des tableaux.....	vi
Remerciements .....	vii
<b>Introduction .....</b>	<b>1</b>
<b>CHAPITRE I: <i>La Conquête de Constantinople de Robert de Clari</i>.....</b>	<b>17</b>
1.1 Analyse du récit.....	19
Isaac l'Ange et la politique byzantine .....	22
Alexis le jeune parmi les croisés .....	29
Conrad de Montferrat en Orient.....	30
En route vers la prise de Constantinople.....	33
Des rencontres dignes d'intérêt .....	36
Les bons comptes font les bons amis .....	38
Johannitza, les Coumans et Henri de Flandre .....	40
En route vers la deuxième prise de Constantinople.....	45
Les merveilles de Constantinople.....	49
La croisade après la croisade .....	53
<b>CHAPITRE II: « Or vous dirons d'une autre aventure » : divergences et digressions .....</b>	<b>61</b>
Marqueurs et attributs .....	62
2.1 Politique byzantine.....	68
2.2 Conrad de Montferrat .....	72
2.2.1 Succession du trône de Jérusalem .....	73
2.3 Histoire de la tuile et du linge.....	77
2.4 Sultan de Konieh .....	79
2.5 Sœur du roi de France .....	82
2.6 Roi de Nubie .....	84

2.7 Johannitza le Valaque.....	86
2.7.1 Coumans .....	87
2.8 Aventure d’Henri de Flandre .....	89
2.9 Coût de la vie au camp.....	91
2.10 Aleaume de Clari.....	92
2.11 Tube d’argent de Sainte-Sophie .....	93
2.12 Pierre de Bracheux.....	94
De l’ordre dans le désordre: ressemblances et catégories.....	97
<b>CHAPITRE III : La digression à travers les quatre premières croisades.....</b>	<b>102</b>
3.1 Goeffroy de Villehardouin .....	102
3.2 <i>Estoire de la guerre sainte</i> .....	109
3.3 Eudes de Deuil.....	115
3.4 Albert d’Aix .....	122
<b>Conclusion.....</b>	<b>132</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>142</b>

## LISTE DES TABLEAUX

---

TABLEAU 1 : Détail des épisodes divergents dans <i>La Conquête de Constantinople</i> .....	66
TABLEAU 2 : Épisodes divergents selon le temps.....	67

## REMERCIEMENTS

---

Mes remerciements vont d'abord à l'endroit de mon directeur de recherche, Gabriele Giannini, pour avoir cru en mon projet de mémoire dès le début, puis pour m'avoir soutenue et judicieusement conseillée tout au long de l'expérience qu'a été cette maîtrise. Dans ce parcours plus épineux qu'il aurait pu l'être, sa confiance inébranlable et sa disponibilité remarquable ont été plus précieuses que tout.

Pour m'avoir traitée comme l'une des leurs alors que je n'étais qu'une jeune bachelière, pour m'avoir initiée au monde de la médiévistique et pour avoir fait de moi non seulement une collègue, mais aussi une amie, je remercie Philippe et Audray, qui continuent de m'inspirer et de me motiver. Je dois également des remerciements à Francis Gingras, dont l'enseignement a suscité chez moi l'appel insoupçonné de la littérature médiévale, ainsi qu'à Jean-Philippe Beaulieu, qui m'a épaulée sans compter depuis les tous débuts de mon parcours universitaire.

Un merci tout spécial revient aux membres de mon entourage qui ont vécu cette aventure à mes côtés, de près ou de loin : Katrine, Béatrice, Stéphanie ; mon amoureux Juan, mon parfait complément, *my Alaskan serendipity* ; mes parents, bien entendu, à qui revient l'immense mérite d'avoir su croire davantage en mon talent qu'au discours populaire sur « l'inutilité » de la littérature.

Enfin, je souhaite adresser mes plus sincères remerciements au CRSH, au FRQSC ainsi qu'à la FESP de l'Université de Montréal pour leur soutien financier inestimable.

## INTRODUCTION

---

S'il est une image qui sache représenter les attentes du lecteur moderne en matière de communication écrite, il s'agit de la ligne droite. Fine, précise, sans détour, elle incarne la clarté et l'ordre espérés par qui cherche à se renseigner et à comprendre. La culture de l'instantanéité qui bat son plein au moment où s'écrivent ces lignes incite à la forme brève et à la concision, exacerbant par le fait même la nécessité de l'accessibilité de la documentation. Les textes complexes sont interprétés par une minorité de gens instruits dont on attend que l'expertise particulière mette au jour le sens, les « grandes lignes » de leurs lectures, d'où l'abondance de résumés et d'éditions commentées. Le plus bel exemple de cette quête de limpidité est sans conteste celui de la Bible, le Livre des livres : la parole divine, dissimulée sous des paraboles obscures, une rédaction hétéroclite et des langues presque mortes en Occident, a mené d'innombrables générations d'exégètes et d'herméneutes à tenter de redresser son propos sinueux en un message clair pouvant être répandu parmi les fidèles comme parmi les païens, des débuts de la chrétienté à aujourd'hui. Un texte dont le public cible ne connaît pas de limites, susceptible d'intéresser un nombre grandissant d'individus, doit naturellement avoir les moyens de communiquer efficacement avec eux.

Bien sûr, cela semble tout à fait justifié, et particulièrement dans le cas de disciplines où l'on tente typiquement d'exposer des faits, comme les sciences, ou, plus près du sujet de ce mémoire, l'histoire. Un ouvrage historique crée en effet un certain nombre d'attentes chez celui qui le consulte, qu'il en soit conscient ou non, dont deux très simples, très évidentes, mais d'autant plus sensibles. D'abord, la chronologie : l'an 1453 vient avant l'an 1534, la « découverte » de l'imprimerie précède celle de l'Amérique, et il est attendu que les choses soient exposées dans cet ordre, sans grande surprise. Le second point découle largement du pre-

mier et pourrait s'énoncer simplement comme le fait d'avoir de la suite dans les idées. Effectivement, même dans un texte respectant soigneusement la chronologie événementielle, un retour subit au mérite de Gutenberg au beau milieu d'un chapitre consacré à la Guerre froide serait sans doute assez mal reçu. L'histoire n'a pas le choix : elle doit être soumise à l'ordre du temps, intelligemment présentée, mais aussi adéquatement documentée et vérifiable, car on ne fait pas ce que l'on veut avec le passé. Par sa capacité à construire un tombeau pour les morts<sup>1</sup>, elle a une fonction aussi sérieuse que nécessaire et jouit d'un insigne pouvoir qu'on ne peut se permettre de sous-estimer. L'homme a « la mémoire du passé, la vue du présent, l'attente de l'avenir<sup>2</sup> », disait saint Augustin. En plongeant le passé dans l'actualité, l'histoire doit aspirer à reproduire le plus fidèlement possible la mémoire collective, car la représentation, la « vue » inévitablement teintée qu'elle en donne dans le présent sera le seul référent de l'avenir lorsque ceux qui ont une mémoire vécue des événements s'éteindront. Comme les sociétés se définissent essentiellement à travers ce que l'histoire dit du passé, et non à travers le passé lui-même<sup>3</sup>, il va sans dire que le poids de l'histoire est lourd à coucher sur papier.

Or, au Moyen Âge, bien avant d'être la respectée discipline universitaire qu'elle est aujourd'hui, l'histoire est un passe-temps pour ceux qui l'écrivent et un divertissement pour ceux qui la consomment. En tant qu'humble servante de la religion et du droit, elle est une science auxiliaire à laquelle personne ne se consacre exclusivement : les évêques, les chanoines, les moines, les juristes, les fonctionnaires mettent le passé à l'écrit, sans jamais que cela ne soit leur tâche première. S'ils ne sont pas des historiens de profession, les *historio-*

---

1 L'expression est de François Dosse (« Michel de Certeau et l'écriture de l'histoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 2, n° 78, 2003, p. 148.)

2 Saint Augustin, *Confessions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1993, chap. XXI, p. 20.

3 Bernard Guenée dit en introduction à son ouvrage *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval* (Paris, Flammarion, 2011 [1980], p. 16) qu'« [u]n groupe social, une société politique, une civilisation se définissent d'abord par leur mémoire, c'est-à-dire par leur histoire, non pas l'histoire qu'ils eurent vraiment, mais celle que les historiens leur firent. »

*graphici*<sup>4</sup> ont tout de même le mérite de s'en tenir à certaines règles. Vers 1130, Hugues de Saint-Victor écrit son *De Tribus Maximis Circumstantiis Gestorum*, un texte dont la préface prend la forme d'une sorte de manuel d'histoire pour ses jeunes étudiants, précieux en ce qu'il nous renseigne sur quelques points perçus comme indispensables à l'écriture des *gesta Dei*<sup>5</sup>. Le théologien y exhorte la relève à tenir compte de trois éléments fondamentaux : les gens, les lieux et les dates, qui doivent d'ailleurs être présentées de façon chronologique<sup>6</sup>. Cette simple triade est mise en application dans une histoire qui est d'abord monastique, puis laïque, mais toujours le fait d'érudits, cette poignée d'individus ayant la chance de savoir lire et parfois écrire<sup>7</sup>.

Presque invariablement rédigée en latin, l'histoire est également une affaire de bibliothèque. Puisqu'elle s'appuie largement sur la documentation écrite à la disposition de celui qui la compose, elle affiche souvent des couleurs de compilation et une tendance à l'exhaustivité qui explique la production de nombreuses histoires universelles, particulièrement en milieu monastique. Bien que les textes latins les plus populaires se voient traduits en langue vernaculaire afin que les laïques puissent les consulter, il faut attendre le deuxième quart du XII<sup>e</sup> siècle pour voir apparaître la première œuvre historique « originale » en ancien français, et plus précisément en anglo-normand, l'*Estoire des Engleis* de Geoffroi Gaimar<sup>8</sup>.

---

4 Le terme *historiographicus* désigne l'historiographe (à mettre en relation avec *chronographicus*, qui désigne le chronographe, mais qui devient un synonyme d'*historiographicus*), mais il est d'un usage assez rare en vertu du statut secondaire de l'histoire.

5 Avec l'avènement du Christianisme, l'histoire devient providentielle, la manifestation des faits et gestes de Dieu, d'où l'appellation *gesta Dei*, qu'on retrouve d'ailleurs dans le titre de la chronique de croisade de Guibert de Nogent, *Dei gesta per Francos* (la geste de Dieu par les Francs).

6 Voir les notes de William M. Green à son édition du texte dans son article « Hugo of St. Victor : *De Tribus Maximis Circumstantiis Gestorum* », *Speculum*, vol. 18, n° 4, octobre 1943, p. 484-486.

7 Il convient de garder en tête que la lecture et l'écriture ne vont pas toujours de pair ; Bernard Guenée rappelle avec justesse que « tout moine n'est pas un scribe, tout monastère n'a pas un *scriptorium*. » (Guenée, *op. cit.*, p. 47)

8 À propos de la datation du texte de Gaimar, voir Paul Dalton, « The Date of Geoffrey Gaimar's *Estoire des Engleis*, the Connections of His Patrons, and the Politics of Stephen's Reign », *The Chaucer Review*, vol. 42, n° 1, 2007, p. 23-47. Bien que le texte soit essentiellement une traduction de la *Chronique anglo-saxonne*,

Tout au long du Moyen Âge occidental, un bassin relativement restreint de textes sert de fonds commun historique où peuvent s'abreuver ceux qui souhaitent s'attarder à l'écriture du passé. Outre la *Chronica Maiora* d'Isidore de Séville, une histoire universelle du début du VII<sup>e</sup> siècle qui jouit d'une grande popularité, ces textes de référence sont tous issus de la liste des œuvres historiques chrétiennes « indispensables » que dresse Cassiodore à l'intention des moines du monastère de Vivarium dans son *Institutiones*. Rédigé au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, ce catalogue juge que sont des contributions essentielles la *Guerre des Juifs* et les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, l'*Histoire contre les païens* d'Orose, le traité d'histoire et de géographie du comte Marcellin, et enfin une composition signée par Cassiodore lui-même, l'*Histoire tripartite*.

En plus de ces classiques ecclésiastiques, et d'ailleurs souvent basée sur eux, l'historiographie médiévale compte également de nombreuses histoires dites nationales, principalement produites dans les chancelleries. Quelques autres incontournables latins de l'époque en font partie, comme l'*Histoire des Lombards* (vers 790) de Paul Diacre et l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* de Bède, un texte célèbre qui retrace l'histoire britannique de 55 avant J.-C. à 731 de notre ère tout en incorporant des notions d'histoire locale à travers la description des pratiques monastiques de la Northumbrie, région native de l'auteur. Grégoire de Tours participe quant à lui à constituer le passé de la France moderne avec ses *Dix livres d'histoire* (594), que l'on appelle aussi parfois l'*Histoire des Francs* en raison de leur contenu attaché aux faits politiques et religieux de la Gaule mérovingienne, alors qu'Isidore de Séville rédige un texte qui marque les débuts d'une conscience proprement espagnole, l'*Historia Gothorum* (624). Adoptant un point de vue plus précis, l'histoire est aussi souvent

---

l'auteur a également eu recours à d'autres sources aujourd'hui perdues, certaines étant probablement orales. Son récit est donc composite, et non une traduction unilatérale, ce qui est sans doute à l'origine, du moins en partie, de sa réputation de premier texte historique en ancien français.

celle, locale, des monastères et des chapitres cathédraux. Des grands ordres monastiques, les bénédictins sont ceux par qui l'histoire est le plus largement cultivée, et l'on peut citer à titre d'exemple le *Chronicon centulense* (1088) de Harnulf de Saint-Riquier, qui rapporte l'histoire du monastère du même nom.

Cependant, au tournant du XII<sup>e</sup> siècle, la production historique médiévale se dote d'un nouveau visage suite à un mouvement religieux, militaire, politique et social d'une envergure inégalée qui caractérisera le Moyen Âge central. Il s'agit, bien entendu, de ce que l'on nomme aujourd'hui les croisades<sup>9</sup>, une entreprise lors de laquelle l'homme médiéval se trouve confronté à un événement contemporain dont la portée est telle qu'il mérite d'être mis à l'écrit. L'histoire ancienne, livresque, est maintenant concurrencée par une histoire vue et vécue, une histoire du témoignage qui jette un regard personnel sur les événements et dont les sources ne se trouvent plus dans les bibliothèques, mais potentiellement dans la bouche de tout homme ayant participé à la croisade<sup>10</sup>. Si elles persistent à faire usage de la forme versifiée et du latin, ces premières chroniques contemporaines introduisent néanmoins suffisamment de nouveauté pour permettre à celles qui leur succéderont de s'imposer. En effet, vers 1200, le désir de plaire à des patrons et à des commanditaires qui proviennent de plus en plus du domaine laïque se conjugue au profond soupçon qui plane sur l'aptitude du vers à exprimer la vérité, ouvrant ainsi la porte à l'histoire en prose vernaculaire. Peter Damian-Grint note la fortune qu'aura cette dernière :

---

9 Le terme « croisade » n'apparaît que vers la moitié du XV<sup>e</sup> siècle, alors que la croisade a cessé depuis un moment d'être une réalité. Au Moyen Âge, on parle plutôt de *passagium* pour la croisade elle-même, et de *crucesignati* pour les croisés, littéralement 'ceux qui sont marqués d'une croix'.

10 Citant Bäulm, Gabrielle Spiegel résume la situation de façon éloquent : « [...] the task of the chronicler shifted from that of "commenting on reality to constituting a reality" » (Spiegel, *Romancing the Past. The Rise of Vernacular Prose Historiography in Thirteenth-century France*, Berkeley, University of California Press, 1993, p.222).

The exclusive concentration on contemporary events and emphasis on eyewitness testimony marks a new stage in the development of vernacular history, and one which was to prove a fertile field for development in the vernacular prose histories of the following century<sup>11</sup>.

Jadis réservée aux clercs lettrés, l'écriture de l'histoire devient à ce moment une possibilité moins exclusive, qui se passe — du moins en partie — du statut de celui qui en tisse le récit: barons comme représentants de la petite noblesse ou de la seigneurie citadine s'y essaient, et le genre nouveau qu'ils contribuent à créer semble tributaire tant de leur diversité sociale que du sujet qui est le leur.

À n'en pas douter, la croisade est une entreprise fabuleusement holistique dans le contexte d'une société féodale hautement religieuse et avide de faits d'armes. Il est par conséquent peu surprenant que plusieurs aient voulu écrire et lire à son sujet, faisant de la littérature de croisade l'une des plus prisées, rivalisée uniquement par l'histoire troyenne<sup>12</sup>. Dans le bassin de textes qu'elle a suscités, un en particulier est à l'origine de la recherche présentée dans ce mémoire: il s'agit de *La Conquête de Constantinople* de Robert de Clari<sup>13</sup>. Petit chevalier originaire de Picardie, Clari part en croisade en mai 1202 aux côtés de son seigneur Pierre d'Amiens, prenant part à la quatrième itération du mouvement de croisade. Il reste dans les états latins récemment acquis probablement jusqu'au milieu de l'an 1205, suite à quoi il retourne en France, où, avec sa culture « de bric et de broc, d'autodidacte qui a voulu être un historien<sup>14</sup> », il s'emploie à mettre par écrit ce qu'il a vu et vécu. Comparé à ses pairs,

---

11 Peter Damian-Grint, *The New Historians of the Twelfth-Century Renaissance*, Rochester, Boydell Press, 1999, p.73.

12 Selon Bernard Guenée, toutefois, l'histoire des croisades sortirait grande vainqueur de ce pseudo-concours de popularité. Il explique: « L'histoire de Troie et l'histoire des croisades avaient en commun de dire de magnifiques exploits, mais beaucoup préférèrent aux récits de la première ceux de la seconde, car ceux-ci avaient pour eux d'être le fait de chrétiens, d'être plus récents, et d'être moins douteux » (Guenée, *op. cit.*, p.276-277).

13 Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*, éd. Jean Dufournet, Paris, Champion, coll. « Champion classiques », 2004, 335p.

14 Ce sont les termes employés par Jean Dufournet dans l'introduction à son édition du texte de Clari

son récit en prose a toutefois ceci de particulier qu'il est naïf, maladroit, coloré, et par-dessus tout, digressif. C'est du moins l'avis assez largement partagé par la critique, un commentaire qui revient presque systématiquement dans un grand nombre d'études le concernant.

En 1844, lorsque Nicolas C.L. Abrahams met au jour l'existence de la chronique de Clari dans sa *Description des manuscrits français du Moyen Âge de la Bibliothèque Royale de Copenhague*, les philologues et historiens de l'époque sont plus emballés par la découverte d'un texte de croisade que par la qualité de sa prose. Le comte Paul Riant, premier à en offrir une édition<sup>15</sup>, le juge digne de siéger parmi les collections historiques alors existantes ainsi qu'aux côtés du texte de Geoffroy de Villehardouin, qui faisait jusque là figure d'autorité à titre d'unique récit français de la quatrième croisade. Si Philippe Lauer remarque déjà les « curieux détails<sup>16</sup> » qui parsèment le texte, il ne faudra pas attendre bien longtemps pour qu'Albert Pauphilet, lui aussi l'un des éditeurs du texte<sup>17</sup>, n'emploie le terme « digression »<sup>18</sup>, dont la fortune sera somme toute appréciable. Jean Dufournet le reprend abondamment, l'employant à toute occasion dans ses écrits concernant Clari. Il affirme, entre autres, que « de nombreuses digressions manifestent un goût tout aussi vif pour les histoires étonnantes au point que sont introduits dans le récit de Robert de Clari des héros qui n'ont qu'un rapport lointain avec la Quatrième croisade »<sup>19</sup>, et conclut que « son récit éclaté est le moins unifié, à cause de son goût prononcé pour l'anecdote et la digression<sup>20</sup> ». Ses idées trouvent un prolon-

---

(*Ibid.*, p. 11).

15 *Li estoires de chiaux qui conquissent Constantinople*, éd. Paul Riant, Paris, Jouanst, 1869.

16 Selon le compte-rendu de H. Vander Linden dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 5, n° 4, 1926, p. 1099. L'édition de Lauer, quant à elle, date de 1924 (*La Conquête de Constantinople*, éd. Philippe Lauer, Paris, Champion, coll. « Les classiques français du Moyen Âge », 1924).

17 « La Conquête de Constantinople », *Historiens et chroniqueurs du Moyen Âge*, éd. Albert Pauphilet, Paris, Gallimard, 1942 (2<sup>e</sup> édition d'Edmond Pognon parue en 1952), p. 17-91.

18 Albert Pauphilet, « Sur Robert de Clari », *Romania*, n° 57, 1931, p. 291.

19 Jean Dufournet, « Robert de Clari », *Les écrivains de la Quatrième Croisade. Villehardouin et Clari*, vol. 2, Paris, SEDES, 1973, p. 356.

20 Jean Dufournet, *La Conquête de Constantinople*, *op. cit.*, p. 34.

gement dans la thèse de doctorat de Gérard Jacquin, intitulée *Le style historique dans les récits français et latins de la Quatrième Croisade*<sup>21</sup>, où un chapitre entier est consacré aux « digressions et anecdotes<sup>22</sup> ». Jacquin ouvre cette partie de son analyse d'une façon qui annonce avec justesse la teneur des propos qu'il tiendra, essentiellement orientés vers le plaisir de conter, en estimant que

quelques développements révèlent le véritable plaisir qu'a éprouvé le chroniqueur à raconter tel ou tel fait particulier. Sa curiosité peut même l'entraîner hors de son sujet; c'est le cas notamment de Clari dont les digressions méritent, à notre avis, une étude attentive<sup>23</sup>.

Loin d'être isolé, ce discours hédoniste compte quelques sérieux adeptes, dont Danielle Nicole Muller, qui soutient en 2001 une thèse à propos des trois chroniques en prose vernaculaire qui ont pour sujet la croisade de 1204, celle de Villehardouin, d'Henri de Valenciennes, et bien sûr celle Clari. La conception qu'elle entretient du texte de ce dernier est on ne peut plus limpide :

*La Conquête* is not a linear narrative. On the contrary, like a « modern » narrative, the history is continuously interrupted by digressions and discontinuities. The temptation to tell a good story and entertain his audience leads Robert to digress<sup>24</sup>.

L'inaptitude à suivre cet ordre linéaire que mentionne Muller, à incarner la fameuse image de la ligne droite, est sans aucun doute un trait central de la critique émise à l'égard du récit de Clari. Dans un récent ouvrage sur les frontières du connu et de l'inconnu dans la littérature française médiévale, Sharon Kinoshita ne manque pas de remarquer que *La Conquête*

---

21 Gérard Jacquin, *Le style historique dans les récits français et latins de la Quatrième Croisade*, Lille, Université de Lille III et Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1986, 686p.

22 *Ibid.*, p. 299-399.

23 *Ibid.*, p. 299.

24 Danielle Nicole Muller, « Robert de Clari's *La Conquête de Constantinople*. Perspectives of a *Povre Chevalier* », *Writing the Crusade, Writing the Present. Vernacular Prose Histories as Cultural Markers of Transformations in Thirteenth-Century Lay Society*, thèse de doctorat, Los Angeles, University of Southern California, 2001, p. 95-96.

contient «two long historical digressions that seem to exemplify Robert's inability to hold a straight narrative line<sup>25</sup>». Or, malgré cet apparent défaut, Kinoshita voit ces *excursus* d'un œil positif, trouvant en eux des témoins privilégiés de l'histoire des mentalités de ce début de XIII<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. Son enthousiasme fait écho à celui de Peter F. Dembowski, à qui on doit une brillante analyse philologique de la langue et du style de Robert de Clari. Sa contribution donne une place remarquable à la contextualisation historique et à la réception de l'œuvre, et ce une dizaine d'années avant que Jauss n'introduise sa théorie de la réception, aujourd'hui célèbre et largement employée<sup>27</sup>. Après avoir relevé les commentaires de maints critiques qui tous décrivent Clari comme étant simple, naïf et désordonné, Dembowski déclare que «ces critiques ne parlent pas directement des moyens d'expression dont se sert le chroniqueur mais ils tâchent plutôt de résumer dans une formule frappante l'état d'esprit suscité chez eux par la lecture de *RC* (ou de quelques parties de *RC*)<sup>28</sup>», un état d'esprit amplement postérieur à la rédaction du texte en question. C'est une réflexion semblable à celle-ci qui est à l'origine de ce mémoire.

Manifestement, les commentaires que suscite *La Conquête de Constantinople* tendent tous vers une même idée, un concept qui regroupe tout ce qui est reproché à son auteur. Ce statut revient à ce qui a donné son titre à cette étude, à savoir bien sûr la digression. Devant la fréquence et la persistance des remarques l'invoquant d'une façon ou d'une autre, quelques

---

25 Sharon Kinoshita, *Medieval Boundaries. Rethinking Difference in Old French Literature*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2006, p. 145.

26 L'auteure y voit l'échec des grandes catégories conceptuelles de l'homme médiéval, entre autres la féodalité : «Between the lines of "digressions" long characterized as either charming or embarrassing we read the fissures in the feudal mentality giving way under the pressure of lived experiences» (*Ibid.*, p. 140).

27 Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978. Jauss introduit le concept d'horizon d'attente, qui correspond à l'ensemble des attentes du lectorat d'une époque donnée en fonction de considérations essentiellement sociales et esthétiques. Ces attentes se modifient bien sûr au fil du temps, ce qui explique que l'on doive se mettre dans la peau du lecteur contemporain fictif afin d'appréhender un texte ou un corpus avec le plus de justesse historique possible.

28 Peter F. Dembowski, *La chronique de Robert de Clari. Étude de la langue et du style*, Toronto, University of Toronto Press, 1963, p. 87. Noter que *RC* remplace *Robert de Clari* dans le texte.

questions toutes simples se sont imposées : le texte de Clari est-il vraiment tel qu'on le décrit ? Le petit chevalier picard digresse-t-il à ce point, et si oui, est-il le seul ? Plus encore, qu'entend-on exactement par « digression » ? La question de la définition des termes, aussi nécessaire qu'inévitable, ne semble pas être une mince affaire dans le cas de la digression appliquée à la littérature médiévale. Invariablement, les critiques cherchent à en offrir une définition avant d'entamer leur analyse<sup>29</sup>, une définition toutefois dont l'usage paraît parfois restreint à une unique étude parce qu'élaborée à partir d'un corpus précis et dont les points clés peuvent varier au fil de la réflexion, de façon, semble-t-il, à inclure dans l'acception de départ un passage qui n'y correspond pas vraiment mais qui donne subitement une impression, un sentiment digressif. C'est ce que donne à lire la thèse de Jacquin, entre autres, où la digression

---

29 On pensera entre autres aux actes du 29<sup>e</sup> colloque du CUERMA (Chantal Connochie-Bourgne (dir.), *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge. Actes du 29<sup>e</sup> colloque du CUERMA des 19, 20 et 21 février 2004*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence [« Senefiance » n°51], 2005, 448p.), qui réunissait plus de 30 universitaires sous le thème « La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge ». Presque tous les participants amorcent leur article en explicitant ce qu'ils entendent par « digression » ou en revenant sur l'étymologie du mot pour mieux le cerner. Danièle James-Raoul consacre même sa contribution (p. 229-240) à l'explication de la digression elle-même dans son acception médiévale, en discutant d'abord de sa place dans les arts poétiques antiques de Cicéron, Quintilien et Horace, puis en faisant le lien entre leur conception de celle-ci et celle que proposent les six arts poétiques du Moyen Âge, et tout particulièrement celui de Geoffroy de Vinsauf. Relevant de l'*amplificatio*, une composante de la rhétorique nouvellement introduite par les médiévaux, la digression était à l'époque perçue comme une façon d'emporter l'adhésion intellectuelle et émotionnelle du public, un moyen réfléchi et voulu de rendre un texte plus convaincant, donc. L'auteure clôt sa contribution par une question fort judicieuse qui complique toutefois beaucoup le travail de qui voudrait circonscrire la teneur de la digression : « Peut-on réserver à la digression une définition unilatérale, qui supposerait "une relation isotopique des actants émetteur-récepteur homogènes", alors que ce n'est jamais le cas, alors que son contenu est mouvant et que le sentiment de son existence est éminemment subjectif, différent pour chaque auditeur-lecteur ? » (p. 240). En étudiant des récits de voyage et de pèlerinage, dont les récits de croisade sont de proches parents, Élodie Burle (p. 61-70) et Nicole Chayeron (p. 115-122) font quant à elles un intéressant parallèle entre les errances physiques du voyage et les errances narratives des textes qui le relatent, ce qui ferait de la digression un trait inhérent, ou du moins attendu, dans ce type de récit. Elles insistent toutes deux sur la possibilité que l'*excursus* puisse être l'une des composantes d'un style nouveau, créé par l'auteur avec ses propres règles, ce qui rappelle la nouveauté de l'historiographie en prose vernaculaire au moment de la production de la chronique de Clari. La digression n'en serait alors une que si l'auteur la catalogue comme telle, car autrement « on pourrait saluer ces excroissances [...] comme un type nouveau d'écriture viatique intégrant l'être humain dans sa dimension existentielle ou intellectuelle » (Chayeron, p. 117). Quoi qu'il en soit, ce besoin de définir ou de redéfinir ainsi un concept trahit son aspect flottant et les multiples façons de l'appréhender qui existent.

est initialement définie comme « tout ensemble narratif interrompant provisoirement le récit principal, dans le but réel ou prétendu d'éclairer certains événements par l'exposé de faits qui échappent aux limites spatiales ou temporelles de la quatrième croisade<sup>30</sup> »; or, plus Jacquin développe sa pensée, plus il ajoute des caractéristiques qu'il présente comme des validations légitimes du statut digressif d'un passage donné. Ainsi, isoler un passage « par la double mention d'un même événement<sup>31</sup> » marque apparemment une digression, tout comme le fait un extrait où « les faits évoqués ou les scènes décrites ont leur intérêt propre et n'apportent rien d'essentiel au récit principal<sup>32</sup> ».

Inversement, dans des textes autres que celui de Clari, particulièrement dans la chronique de Villehardouin et dans celle d'Ernoul, des portions de texte qui correspondent en tout point à la définition de départ sont plutôt qualifiées de « récits parallèles<sup>33</sup> » ou de passages où « la technique utilisée est plutôt celle de l'entrelacement ou de la dissociation<sup>34</sup> ». Cette apparente subjectivité, manifestement provoquée par un sentiment de lecture plus favorable envers certains textes davantage conformes au canon<sup>35</sup>, se révèle être l'un des obstacles les plus difficiles à franchir pour appréhender le récit de Robert de Clari non sans y mettre un peu du sien, puisqu'il serait fallacieux de le prétendre, mais du moins avec le plus d'objectivité possible.

---

30 Gérard Jacquin, *op. cit.*, p. 299.

31 *Ibid.*, p. 327.

32 *Ibid.*, p. 331.

33 *Ibid.*, p. 335.

34 *Ibid.*, p. 338.

35 On se souviendra que le texte de Villehardouin demeure considéré comme la meilleure source historique en ce qui a trait à la quatrième croisade, et que son statut d'homme éduqué l'a toujours fait passer loin devant un personnage comme Clari, lui qui n'est qu'« un écrivain novice qui a voulu être un historien et qui suit des modèles, en petit nombre et avec maladresse », pour reprendre les mots de Jean Dufournet (*Les écrivains de la Quatrième Croisade. Villehardouin et Clari, op. cit.*, p. 366).

Afin d'y parvenir, ce mémoire ne sera pas le lieu de définir la digression ou de trancher la question des tendances digressives de Robert de Clari. Plutôt, *La Conquête de Constantinople* sera appréhendée comme une succession de blocs d'information cohérente disposés dans un ordre à déterminer, qu'il soit chronologique, linéaire, structuré, ou tout le contraire. Le phénomène de la digression sera lestement traité en prenant pour base ses caractéristiques fondamentales telles qu'établies par Randa Sabry, à savoir (1) « le passage ou le saut à une "idée" différente, (2) le surgissement d'une altérité non déterminée sinon comme accessoire, (3) et l'insertion d'un sens autonome et détachable, entraînant une rupture et un suspens<sup>36</sup> ». Bien qu'essentiellement appliquée par Sabry à un corpus moderne (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles), cette définition en trois parties a le mérite d'être informée par une vaste recherche sur les conceptions antiques de la digression<sup>37</sup> et d'être précise mais suffisamment malléable pour offrir un cadre méthodologique viable à l'étude de textes issus d'époques et de genres divers, dont bien sûr les récits de croisade. De plus, travailler avec des caractéristiques de la digression au lieu d'avec une définition nucléaire du concept permet d'évacuer la binarité d'un jugement de conformité ou de non-conformité à cette même définition en laissant place à des degrés de digressif, et donc à une vision plus nuancée du phénomène.

Dans le but d'adopter un point de vue à la fois large — puisqu'exhaustif — et précis du texte de Clari, chaque entité thématique, nommée en fonction de son contenu, a été évaluée selon les critères suivants : la longueur du passage, en lignes et en pourcentage de la masse textuelle totale ; la nature et la teneur de son début et de sa fin ; le positionnement par rapport

---

36 Randa Sabry, *Stratégies discursives. Digression, transition, suspens*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1992, p. 70.

37 Le premier chapitre de l'ouvrage (« Rhétorique antique : l'excès dans le système », p. 17-41) est entièrement consacré à l'étude de la rhétorique antique et à la place qu'y tient la digression. Cependant, l'auteure n'aborde pas le Moyen Âge de façon sérieuse dans son étude, sans doute car elle juge qu'il reprend largement les préceptes de l'Antiquité, ce qui est vrai de façon générale. Quelques commentaires ponctuels indiquent néanmoins qu'elle est renseignée sur la période médiévale, par exemple lorsqu'elle mentionne que la *voluptuosa digressio* est abondamment vantée par les médiévaux, notamment par Cassiodore (p. 52).

aux autres blocs ainsi que dans l'économie globale du texte ; le rapport temporel avec le temps de la croisade, considéré comme le « temps zéro » de la narration, le temps de référence. Les blocs thématiques qui se démarquent des autres, autrement dit les passages potentiellement digressifs, ont été regroupés dans des catégories plus englobantes de façon à déterminer s'ils opèrent seuls ou s'ils peuvent faire partie d'un mouvement plus général. Chacune de ces catégories a ensuite été étudiée selon des critères très semblables à ceux régissant l'étude des blocs eux-mêmes, à savoir la nature de leur contenu, la proportion du texte qu'elles représentent, et leur distribution. C'est à l'analyse de ces données relatives exclusivement à *La Conquête de Constantinople* de Robert de Clari que sont consacrés les deux premiers chapitres de ce mémoire.

Le troisième et dernier chapitre, quant à lui, s'emploie à répondre au deuxième volet de l'interrogation qui est à l'origine de cette étude : Robert de Clari est-il le seul à digresser ? Malgré les limites de cette entreprise, quatre autres récits de croisade ont été sélectionnés pour se prêter au jeu de la digression et éclairer l'image que la critique a pu en donner. Le premier texte est un choix obligé, d'abord car il aborde très exactement le même sujet que Clari, ensuite car il est depuis le tout début le comparatif par excellence au texte du petit chevalier. À l'évidence, il s'agit de *La Conquête de Constantinople* de Geoffroy de Villehardouin<sup>38</sup>, texte en prose vernaculaire donnant à lire le récit des aventures du maréchal de Champagne et de ses pairs lors de la quatrième croisade. En sa qualité de « meilleur des deux », Villehardouin n'est que très rarement atteint par les commentaires peu élogieux dont Clari doit s'accommoder. Comme l'affirme Noah D. Guynn, « modern readers typically revere Villehardouin for his reputed plainspokenness, sobriety, and sincerity, and for the light they believe

---

38 Geoffroy de Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, éd. Jean Dufournet, Paris, Flammarion, 2004, 426 p.

he sheds on the unusually murky historical problems of the Fourth Crusade<sup>39</sup>». Reste à voir s'il mérite cette brillante réputation.

Comme la chronique de Robert de Clari a dans le passé été presque systématiquement étudiée en regard de textes relatifs à la quatrième croisade, cette étude souhaite se dégager des possibles leurres induits par un corpus de référence trop restreint en élargissant le sien pour y inclure des récits de croisades autres. *L'Estoire de la guerre sainte*<sup>40</sup>, second texte retenu, est un récit vernaculaire en vers traditionnellement attribué à Ambroise et décrivant les événements de la troisième croisade (1189-1192) tels que vécus par un homme qu'on a longtemps cru être un jongleur, mais qui serait plutôt un clerc écrivant pour un public au statut moindre<sup>41</sup>. L'auteur a donc lui-même participé à la croisade, ce qui fait de lui un témoin oculaire, et il a la particularité de s'intéresser aux petits événements surprenants mais peu importants ainsi qu'aux hommes et aux animaux étranges qui l'entourent<sup>42</sup>, sans pour autant être accusé de digresser. Une lecture attentive de son texte permettra de faire la lumière sur le statut de ces passages qui rappellent les pittoresques détails chers à Robert de Clari.

Relatant l'expédition de 1147, c'est-à-dire la seconde croisade, le texte latin d'Eudes de Deuil intitulé *De profectioe Ludovici VII in Orientem*<sup>43</sup> (De l'expédition de Louis VII en Orient) est le troisième à être étudié dans la seconde partie de ce mémoire. Eudes de Deuil se joint à la croisade à titre de secrétaire du roi, statut privilégié qui lui permet de mettre à

---

39 Noah D. Guynn, « Rhetoric and Historiography: Villehardouin's *La Conquête de Constantinople* », *The Cambridge History of French Literature*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2011, p. 103.

40 *The History of the Holy War. Ambroise's Estoire de la guerre sainte*, trad. Marianne Ailes, 2 vol. [vol. 1 : édition, vol. 2 : traduction], Woodbridge, Boydell, 2003.

41 L'interprétation du jongleur est celle de Gaston Paris, qui a édité et traduit le texte en 1897. Marianne Ailes fait toutefois remarquer que le style rhétorique de l'auteur est plus sophistiqué que celui de la majorité des autres chroniqueurs et que ses références intertextuelles populaires seraient dues au public cible plus qu'à son propre niveau d'éducation. À ce propos, voir l'introduction de l'édition d'Ailes, vol. 2, p. 1-2.

42 Voir Peter Damian-Grint, *op. cit.*, p. 77-78.

43 Eudes de Deuil, *De profectioe Ludovici VII in Orientem: The Journey of Louis VII to the East*, éd. bilingue latin/anglais par Virginia Gingerick Berry, New York, W. W. Norton, 1948, 154 p.

l'écrit cette grande expédition contemporaine qui fut toutefois un désastre, à tel point qu'il est l'un des seuls, et certainement le meilleur, à avoir daigné rédiger l'histoire de cette croisade. Tout comme Clari, comme l'auteur de l'*Estoire de la guerre sainte* également, Eudes de Deuil intègre à son récit plusieurs détails colorés et insolites : selon Susan Edgington, « he maintains an ever lively interest in new and strange phenomena, in Greek customs, and in the Turkish mode of combat<sup>44</sup> ». Cependant, cette tendance ne lui vaut aucun reproche de nature digressive, et bien au contraire, la critique reconnaît son talent à donner des renseignements précieux là où on ne les attendrait pas forcément.

Enfin, le dernier texte ici étudié en est un qui fait le récit des événements de la toute première croisade et qui se distingue des précédents en ce que son auteur ne trouve pas ses sources dans sa propre expérience, mais bien dans les témoignages d'autres hommes ayant eux-mêmes participé à la croisade. Toutefois, l'*Historia Hierosolymitana* d'Albert d'Aix<sup>45</sup>, un récit en prose rédigé en latin, partage avec Clari, l'auteur de l'*Estoire* et Eudes de Deuil la qualité d'être vif et naturel, d'avoir un certain goût pour l'anecdote, même. Susan Edgington n'hésite pas à dire de lui qu'il est « the most complete, the most detailed and the most colourful of the contemporary narratives of the First Crusade<sup>46</sup> ». Sa prose valut également à Albert d'être longtemps boudé par les historiens sous prétexte qu'il était un « chroniqueur médiocre et secondaire<sup>47</sup> », statut qui ne va bien sûr pas sans rappeler celui de Robert de Clari. Comme le texte comporte douze livres, les limitations de ce mémoire imposent un

---

44 *Ibid.*, p. xviii.

45 Susan B. Edgington, *Albert of Aachen's History of the Journey to Jerusalem. Volume 1: Books 1-6. The First Crusade, 1095-1099*, Farnham, Ashgate, 2013, 289p; *Volume 2, Books 7-12, the early history of the Latin States, 1099-1119*, 249p. Cette édition a été sélectionnée pour sa facilité de consultation ainsi que pour l'appareil critique mis à jour qu'elle offre. Pour les questions linguistiques ainsi qu'à titre de référence pour les traductions, la version latine publiée dans le *Recueil des historiens des croisades* (Historiens occidentaux, tome quatrième, 1879, p. 265-713) a été utilisée.

46 *Ibid.*, vol. 1, p. xxi.

47 Marc Carrier, « L'image d'Alexis 1<sup>er</sup> Comnène selon le chroniqueur Albert d'Aix », *Byzantion. Revue internationale d'études byzantines*, n°78, 2008, p. 2.

choix ; conséquemment, seuls les six premiers livres seront passés au prisme de la digression, essentiellement puisque ceux-ci traitent de la croisade à proprement parler alors que les six derniers se concentrent plutôt sur l'établissement des états latins.

Certes, ce quatuor de textes a été choisi de façon à constituer de valables éléments de comparaison à la « digressive » *Conquête de Constantinople* de Robert de Clari, mais aussi de façon à couvrir temporellement le spectre des croisades et des tendances rédactionnelles. De 1099 à 1204, quatre croisades majeures ont lieu, et chacune d'entre elles est représentée dans cette étude ; de 1099 à 1204, la langue d'écriture passe du latin (Albert d'Aix, Eudes de Deuil) au français (*Estoire*, Clari, Villehardouin), la prose s'affirme chez les auteurs vernaculaires et de nouveaux modèles littéraires font leur apparition, entre autres la chronique de croisade elle-même<sup>48</sup>. Cette couverture d'un siècle, à défaut d'être exhaustive, a du moins le mérite de fournir un échantillon de différents récits, différents moments de l'histoire, et différentes plumes. Quoiqu'ils aient un sujet bien précis à traiter, ces quatre historiens médiévaux, si on peut se permettre de les appeler ainsi, cherchent fort probablement à en dire plus, à expliquer, à illustrer, à impressionner. S'égarent-ils pour autant ? Clari lui-même s'égare-t-il autant que certains commentateurs le laissent entendre ? Sans nier la possibilité de la digression, ce mémoire escompte contribuer à mieux comprendre comment ce concept lourd de connotations négatives interagit avec le corpus de récits de croisades ici présentés, car peut-être l'image de la ligne droite n'a-t-elle pas à être projetée sur l'historiographie de croisade médiévale pour que l'on en reconnaisse la pleine valeur.

---

48 Au sujet de la croisade comme moteur d'un nouveau genre d'historiographie et des inspirations littéraires de l'histoire contemporaine, on pourra lire le chapitre de Peter Damian-Grint, « Contemporary and Eyewitness History », *op. cit.*, p. 68-84, ainsi que le chapitre « Contemporary Chronicles. The Conquest Over the Past » de Gabrielle M. Spiegel, *op. cit.*, p. 214-268.

## CHAPITRE I

### *La Conquête de Constantinople de Robert de Clari*

---

Certains textes médiévaux, comme l'*Histoire des faits et gestes dans les régions d'outre-mer* de Guillaume de Tyr, sont parvenus à se frayer un chemin jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle dans un nombre assez intéressant de témoins : incluant les continuations, on conserve en effet plus ou moins 80 manuscrits de cet imposant récit. Or, bien loin de pouvoir se vanter d'un statut semblable, *La Conquête de Constantinople* de Robert de Clari<sup>49</sup> n'est conservé que dans un seul manuscrit rédigé à Corbie<sup>50</sup> au début du XIV<sup>e</sup> siècle, manuscrit qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque royale de Copenhague<sup>51</sup>. Comme le chroniqueur produit sans doute son récit vers 1216<sup>52</sup>, la copie que nous possédons n'est bien sûr pas l'originale ; toutefois, si la phonétique et la morphologie de la *scripta* picarde du texte sont essentiellement attribuables au scribe, la syntaxe, composante absolument essentielle sur laquelle repose le style particulier de Clari, est bel et bien la sienne<sup>53</sup>. Il n'y a donc pas lieu de douter que les répétitions, le

---

49 Pour une lecture plus fluide, les passages issus directement du texte de Clari seront dorénavant notés entre parenthèses dans le texte par le numéro de paragraphe que leur attribue le manuscrit ; lorsque des numéros de lignes sont employés pour préciser le découpage, ceux-ci se réfèrent à la numérotation de l'édition de 2004 de Jean Dufournet (voir *supra*, note 13).

50 Le texte est fort probablement destiné aux moines de l'abbaye de cette même ville (Dembowski, *op. cit.*, p. 85), où Clari aurait également fait don de quelques reliques rapportées du palais de Boucoléon lors de son passage à Constantinople. On lui attribue tout particulièrement une croix de procession en or et en argent dans laquelle se retrouve une partie de la vraie croix et au bas de laquelle on peut lire l'inscription *Bene sit Robilardo qui me attulit Constantinopoli* (béné soit Robilard/Robert qui m'a amenée de Constantinople). À ce sujet, voir H. Dusevel, *Histoire abrégée du Trésor de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Corbie*, Amiens, Lemer aîné éditeur, 1861, p. 21-22 et p. 46.

51 Copenhague, Bibliothèque royale, Gl. Kgl. S. 487 fo., f. 100v-128r (Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*).

52 Le dernier événement mentionné dans la chronique est la mort de l'empereur Henri I<sup>er</sup>, qui a eu lieu le 11 juin 1216 ; il est donc possible de fixer la rédaction ou la complétion du texte aux environs de cette date.

53 C'est là la conclusion à laquelle arrive Peter F. Dembowski. Bien qu'il n'y ait aucune raison de croire que les traits dialectaux du manuscrit ne représentent pas la langue de Robert de Clari, affirmer qu'ils sont équivalents ne serait qu'une supposition. Dembowski précise : « Tout en nous rendant compte que l'intervention du scribe dans tous les aspects de la langue est possible, quoi qu'elle ne puisse être ni prouvée ni réfutée, nous pensons qu'il est beaucoup plus vraisemblable d'attribuer à l'auteur la syntaxe, le vocabulaire

recours au style direct, les formules d'avis personnel du type « au mien ensient » (§LXXXI) ou les anecdotes, digressives ou non, soient le fait de Clari lui-même<sup>54</sup>. Dans la conclusion de sa thèse sur le style du chroniqueur picard, Peter F. Dembowski synthétise le texte de ce dernier d'une façon qui se révèle être extrêmement intéressante dans le contexte de ce mémoire :

La structure de *RC*, avec son introduction et sa conclusion conventionnelle, avec son ordre chronologique soigneusement respecté, avec ses anecdotes et ses retours en arrière intellectuellement justifiés et organiquement entrelacés avec le reste du récit, démontre conclusivement qu'il ne s'agit pas d'une narration spontanément menée avec une « vivacité d'enfant », mais au contraire, d'une composition organisée qui vise à imiter les œuvres historiques de l'époque<sup>55</sup>.

En suivant cet ordre chronologique « soigneusement respecté », en procédant à une analyse linéaire de l'œuvre, donc, ce premier chapitre s'attardera d'abord à présenter une lecture du texte attentive aux moments où surgissent ces « anecdotes » et ces « retours en arrière » ; en examinant ces derniers plus en profondeur et en les regroupant dans des catégories fonctionnelles, il s'agira ensuite de voir s'ils sont effectivement « intellectuellement justifiés et organiquement entrelacés avec le reste du récit » ou s'ils peuvent être considérés à juste titre comme des excroissances textuelles involontairement créées par un écrivain inexpérimenté et subjugué malgré lui par une expérience qui le dépasse.

---

et les procédés stylistiques. Dans un texte médiéval, en effet, la phonétique et la morphologie sont, pour ainsi dire, "externes", c'est-à-dire, plus susceptibles d'être modifiés par le scribe, contrairement aux éléments plus "internes" à savoir, la syntaxe, le vocabulaire et les procédés stylistiques. En effet, l'intervention du scribe équivaudrait dans ce domaine à un changement du contenu de la chronique » (Dembowski, *op. cit.*, p. 118).

54 Pour une revue détaillée des différentes particularités stylistiques du texte de Clari, on lira le chapitre « Style » de l'ouvrage de Peter Dembowski, *op. cit.*, p. 85-116.

55 *Ibid.*, p. 121.

## 1.1 Analyse du récit

Bien qu'il termine son récit en affirmant avoir dû taire bon nombre de faits dont il n'a pu se souvenir, Robert de Clari dresse un portrait riche et détaillé des événements auxquels il a assisté, omettant principalement ceux dont il ne pouvait simplement pas avoir connaissance ou ceux qui lui parurent moins frappants. À l'antipode de sa réputation digressive, le petit chevalier ouvre son récit par une formule d'introduction qui indique clairement au lecteur ce qu'il s'apprête à lire : « Chi commenche li estoires de chiaus qui conquisent Coustantinoble ; si vous dirons après qui il furent et par quele raison il i alerent » (§I). Cette façon limpide d'annoncer le contenu de ce qui suit est un trait récurrent dans la prose de Clari, qui tend de cette façon à isoler des moments ou des faits et par la même occasion à attirer l'attention de son public sur eux, comme le ferait un titre, par exemple.

Il convient néanmoins de traiter cette phrase initiale comme une entité bipartite et non comme une annonce de la teneur de la totalité du texte, puisqu'une telle vision mènerait à tort à considérer tout développement concernant autre chose que la quatrième croisade comme un ajout superflu, à commencer par les conquêtes postérieures à celle de Constantinople et les faits relatifs aux états latins en général. Clari communique d'abord le sujet global de son œuvre, à savoir « li estoires de chiaus qui conquisent Coustantinoble »<sup>56</sup> ; il passe ensuite directement à l'annonce du premier bloc d'information qu'il traitera, « qui il furent et par quele raison il i alerent », ce à quoi il se tient en effet. Après une mention générale des talents de prêcheur de Foulques de Neuilly<sup>57</sup>, Clari débute une substantielle énumération de

---

56 Cette formulation laisse entendre qu'il s'agit de l'histoire des croisés, et non celle de la croisade, comme on le comprend généralement aujourd'hui. Cette focalisation sur l'homme derrière le geste est tout à fait attendue dans l'historiographie médiévale. En effet, les faits ne surviennent pas, ils sont réalisés par un acteur, et l'histoire est principalement relatée en termes de performance. À témoin, Bernard Guenée remarque que l'historiographie latine n'affiche que très rarement les mots *advenire* ou *accidere*, mais que les mots *gesta* et *facta* sont en revanche très usités. Voir Guenée, *op. cit.*, p. 22.

57 Foulques prêche la croisade entre le 8 janvier et le 29 mars 1198, et non en 1203 ou 1204, comme l'indique Clari dans son récit.

tous ceux, grands personnages comme membres du petit peuple, qui répondent à son appel (§I l. 16-59). En bon chevalier, il ne manque pas de mentionner « chiaux qui plus y fisent de proeschies » (§I l. 59-79), information qui relève entièrement de son expérience personnelle de croisé et qu'il développera plus tard en trois anecdotes, chacune centrée sur un personnage précis<sup>58</sup>. Il mentionne également l'élection de l'homme qui sera aux commandes de l'expédition, d'abord Thibault de Champagne (§II) puis le marquis Boniface de Montferrat, à qui les barons croisés confient cette responsabilité suite au triste et inopportun décès du premier dirigeant avant même le départ de la croisade (§III-IV). Une fois les acteurs entrés en scène, Clari suit son programme à la lettre et présente le plan d'action de la campagne : se rendre en Égypte, soit à Alexandrie ou au Caire, pour toucher les Sarrasins droit au cœur et faire le plus de dommage possible (§V).

En venant à l'étape suivante des préparatifs de l'expédition, Clari expose les détails de l'accord que passent les messagers de l'armée avec les Vénitiens pour obtenir une flotte apte à mener les croisés à leur destination (§VI-VII) ; le succès de l'entente est ensuite annoncé aux barons et aux autres membres de l'armée, qui reçoivent l'ordre de se rendre à Venise et d'y être « entre le Pentecouste et l'aoust sans nule faille » (§VIII-IX l. 4)<sup>59</sup>. Aucun détail n'est alors donné sur les préparatifs individuels des croisés, ou même sur ceux de Clari ; le récit passe sans détour à l'arrivée des croisés en sol vénitien (§IX l. 4-XI l. 12), moment dont profite l'auteur pour préciser comment furent choisis les Vénitiens qui participeraient à la croisade :

[...] ne ne pooient acorder ensanle comment le moitié d'aus y peust aler, et tant qu'il fisent un sort, que il faisoient doi et doi ensanle deus noiaus de chire, si metoient en l'un un brevet, et venoient au prestre, se li donnoient ; et li prestres les prinsegnoit, et donnoit a cascun des deus Veniciens un de ches noiaus, et chil qui avoit le noiel au brief, si couvenoit qu'il alast en l'estoire. (§XI l. 6-11)

---

58 Clari revient en effet sur les personnages d'Henri de Flandre, d'Aléaume de Clari et de Pierre de Bracheux au fil de son récit. Voir à ce sujet notre discussion sur ces passages, p. 43-45, p. 46-47 et p. 56, respectivement.

59 Les croisés partent pour Venise en avril et en mai de l'an 1202.

Cette description d'un détail pittoresque, peu important pour l'histoire de l'entreprise croisée mais significatif pour les hommes qui y prirent part, est un bon exemple de ce qui fait de *La Conquête de Constantinople* un récit « d'autant plus vivant, plus riche de ces notations du réel qui d'ailleurs sont ordinairement l'affaire des romanciers plutôt que des historiens.<sup>60</sup> » Tout en demeurant à propos, Clari offre donc ici un aperçu du fonctionnement du quotidien, suite à quoi sont abordés les très importants pourparlers entre les croisés et les autorités vénitiennes ainsi que les démarches de paiement de la flotte (§XI l. 12-XII).

Comme les fonds amassés par l'armée sont insuffisants, le doge de Venise négocie une compensation. Cela semble toutefois exiger tout l'automne, puisque le récit se poursuit alors qu'arrive l'hiver, qui neutralise la capacité de l'armée à se rendre en Égypte. Sur le conseil du doge, les croisés mettent alors les voiles en direction de Zara, où ils pourront se ravitailler et passer l'hiver avant de reprendre leur route<sup>61</sup> (§XIII). Ce premier départ de la flotte est aux yeux de Clari un spectacle sans précédent, « le plus bele cose a eswarder qui fust tres le commencement du monde », et son rendu trahit autant son authentique émerveillement que le fond littéraire dont il s'inspire certainement pour mettre son expérience à l'écrit<sup>62</sup>. Cette impressionnante description (§XIII l. 17-35) qui aurait pu le conduire ailleurs le mène cepen-

---

60 Albert Pauphilet, « Villehardouin, Robert de Clari et la conquête de Constantinople », *Le Legs du Moyen Âge*, Melun, d'Argences, 1950, chap. VII, p. 233.

61 Les croisés acceptent d'aider Venise à reprendre Zara en juillet ou en août 1202. Le siège et la reddition de la ville ont lieu en novembre de la même année, et l'armée y demeure jusqu'en avril 1203, moment où elle met les voiles en direction de Corfoue pour finalement arriver à Constantinople le 23 juin 1203.

62 Plusieurs formules superlatives rappellent la tradition littéraire en vernaculaire français dont Robert de Clari connaissait sans doute quelques textes, particulièrement les chroniques rimées comme l'*Estoire de la guerre sainte*, discutée plus loin dans cette étude (p. 109-115), qui présentent le même type de sujet que traite l'auteur de la *Conquête*. Ses descriptions sont certes répétitives, mais semblent somme toute assez conformes à celles que l'on peut lire chez les auteurs qui écrivent avant lui. Peter Dembowski juge à ce propos que « la littérature qui précède Robert, et avec laquelle il pouvait être familier, ne possède pas non plus de descriptions vraiment supérieures à la sienne » (Dembowski, *op. cit.*, p. 80); il affirme même, de façon un peu excessive toutefois, qu'« exiger qu'un auteur du XIII<sup>e</sup> siècle sache transmettre une émotion esthétique à l'occasion d'une description d'une certaine longueur semble être un anachronisme dans la critique littéraire. Il faut attendre cinq ou même six siècles pour trouver une telle maîtrise du métier littéraire en France » (p. 83).

dant droit à l'arrivée des pèlerins à Zara, puis à la prise de la ville, qui a lieu malgré l'interdiction formulée par le pape à cet égard (§XIV); les croisés y établissent leur camp hivernal, où Clari rapporte que la discorde éclate entre les Francs et les Vénitiens, et on n'y parle que de l'excommunication qui frappe l'armée pour avoir désobéi à l'autorité de Rome (§XV).

À ce moment du récit survient la première mention de ce qui donnera lieu à la tournure d'événements qui a rendu la quatrième croisade si célèbre, à savoir la fameuse déviation vers Constantinople. Selon le texte de Clari, c'est le doge de Venise, Enrico Dandolo, qui suggère aux croisés de s'y rendre<sup>63</sup> pour faire le plein de vivres et d'or après que ceux-ci aient dilapidé la quasi-totalité de leurs avoirs pendant l'hiver. Cependant, Constantinople est une ville chrétienne, une ville à laquelle les croisés ne peuvent pas et ne doivent pas s'attaquer, et conséquemment il leur faut une « raisnavle acoison d'aler y ». C'est exactement ce que le marquis de Montferrat prodigue en affirmant à l'armée que s'ils pouvaient avoir avec eux Alexis le jeune, fils d'Isaac l'Ange et héritier légitime du trône de Constantinople, ils seraient en mesure d'obtenir de lui et de son empire toute chose nécessaire à la poursuite de l'expédition (§XVI-XVII). Cette proposition absolument cruciale pour la suite de la croisade l'est également pour le développement de la narration de Clari, qui voit en elle plusieurs trous béants qu'il se sent responsable de combler.

### **Isaac l'Ange et la politique byzantine**

Jusque-là parfaitement chronologique et dénué de toute présence auctoriale, le récit s'arrête alors pour laisser place à l'auteur, qui suspend la narration et s'immisce dans l'his-

---

63 En réalité, c'est Alexis lui-même qui cherche l'aide des croisés pour se réapproprier Constantinople. Le 1<sup>er</sup> janvier 1203, il envoie quelques messagers leur transmettre son offre, qui inclut du soutien financier pendant un an et la promesse de soumettre l'église grecque à celle de Rome. Clari a toutefois raison d'insister sur l'enthousiasme de Boniface de Montferrat, puisqu'il est l'un de ceux qui se sont montrés les plus favorables à la déviation de la croisade.

toire de façon à introduire son prochain sujet, exactement comme il l'avait fait pour amorcer son témoignage<sup>64</sup> : « Or vous lairons chi ester de pelerins et de l'estoire, si vous dirons de chu vaslet et de l'empereur Kyrsaac, sen pere, comment il vinrent avant » (§XVIII l. 1-3). En employant l'adverbe *or* ('maintenant'), Clari met un frein au temps du récit pour projeter le texte dans le présent de la narration et informer son public que la matière qui suit diffère d'une quelconque manière de la précédente, qu'elle mérite d'être traitée séparément. C'est aussi là la fonction du chapitre, qui à l'ère moderne est une propriété littéraire plutôt contingente en ce qu'elle ne fait généralement pas l'objet d'un investissement auctorial particulier. Or, en insérant ce qu'on pourrait appeler une phrase-chapitre directement dans la syntaxe du texte, Clari en fait une propriété constitutive, un élément clé qui témoigne ici d'une nette conscience thématique<sup>65</sup>.

Dans le but d'expliquer comment Alexis le jeune et son père « vinrent avant », comme il le dit lui-même, Clari ouvre donc une volumineuse parenthèse historique sur la politique byzantine (§XVIII l. 3-XXVIII), qui part certes de bien loin pour en arriver à son objectif, mais qui réussit ultimement à dresser un portrait complet de toutes les persécutions dont est victime Isaac II. Ce passage, déjà délimité par la phrase-chapitre qui l'introduit, se distingue

---

64 cf. §I l. 1-3.

65 Si la division par chapitre est présente dans les écrits historiques dès le IX<sup>e</sup> siècle, elle l'est uniquement dans le domaine universitaire, où les textes sont lus à des fins pédagogiques, d'où la nécessité d'avoir des guides pour rapidement identifier le contenu. Les textes voués à un public qui lit pour le plaisir ne commencent à être visuellement divisés que vers 1230, moment où apparaissent les pieds de mouche dans les marges des manuscrits. La façon dont procède Clari est toutefois plus près de la division par sujet, apparue vers la fin XII<sup>e</sup> siècle, à l'exception du fait que sa séparation n'est pas visuelle, mais auditive ; dans son incapacité à lire ou à écrire, il est bien possible de croire que Clari a créé un balbutiement de chapitration — ou de division par sujet — en dictant à son scribe la teneur de la matière qu'il s'appropriait à aborder. Le manuscrit présente bien une division par paragraphes, marqués par des initiales qui alternent entre le rouge et le bleu, mais il est impossible de savoir si cette particularité se retrouvait dans la copie d'origine ou s'il s'agit d'un ajout du copiste (ce qui serait d'ailleurs probable compte tenu du fait que ces initiales sont très régulières dans la totalité du manuscrit, qui est rédigé par une même main). Quoi qu'il en soit, cette annonce est un indice clair que Robert de Clari avait un plan pour sa chronique et qu'il ne l'a pas composée de façon spontanée.

également de l'ensemble textuel qui le précède par son antériorité temporelle, sa qualité de « retour en arrière ». En effet, tous les blocs d'information antécédents se trouvent dans un même rapport temporel et se font suite l'un à l'autre, ce qui se remarque aisément par la nature de la première phrase de chacun d'eux, qui débute par l'une des quelques formules qui font partie du vocabulaire répétitif de Clari : *quant*, *après*, *adont*, *entrementiers quel/entre ches entrefaites*<sup>66</sup>. Toutes ces tournures dénotent un rapport de continuité ou de simultanéité, ce qui lie syntaxiquement les sujets entre eux et renforce le fait qu'ils sont déjà historiquement présentés dans le bon ordre. L'épisode qui renseigne sur les origines de l'implication d'Alexis IV dans la croisade, quant à lui, est évidemment antérieur à la croisade elle-même, couvrant environ les années 1180 à 1201. Les différents blocs d'information qui la composent sont toutefois en parfait synchronisme, se suivent logiquement et arborent les mêmes formules d'introduction que l'on retrouve dans la narration de la croisade, particulièrement *quant* et *après*. Ainsi, si Clari s'écarte de son sujet principal, comme on le lui a souvent reproché, du moins le fait-il de façon ordonnée.

Cette première « digression » du texte, suffisamment longue pour véritablement détourner l'attention du lecteur, s'ouvre donc sur un incident qui met en scène l'affection que porte Manuel 1<sup>er</sup> Comnène aux Français (§XVIII l. 3-63)<sup>67</sup>, ce qui semble *a priori* bien éloigné d'une justification de la présence d'Alexis parmi les croisés. Clari sait visiblement où il s'en

---

66 Selon la répartition des blocs d'information employée dans ce mémoire, ces termes servent d'initiale à un bloc dans les proportions suivantes, en se basant sur les 149 blocs identifiés : *quant* (45), *après* (22), *adont* (11), *entrementiers quel/entre ches entrefaites* (9). Les occurrences de *après* excluent les occurrences de *après avint*, considérée comme une formule à part entière basée sur le verbe et non sur l'adverbe ; elles incluent toutefois les occurrences de la formule *après ne demora mie graument* et ses variantes, incluant celles où *après* est positionné après le verbe, comme *ne demora waires après*.

67 Manuel 1<sup>er</sup> Comnène (règne de 1143 à 1180) est généralement vu comme le premier empereur byzantin « francophile », principalement à cause de ses nombreuses alliances avec les chrétiens occidentaux et ses fréquentes interventions dans les affaires d'outre-mer. Son mariage avec Marie d'Antioche, fille de Raymond de Poitiers, est également significatif. D'origine franque, Marie sait bien conseiller son mari tant à propos des siens qu'à propos de ce qui est relatif aux états latins, elle qui est alors princesse de la principauté d'Antioche.

va, néanmoins, car l'évocation du mariage d'Alexis II Comnène, le fils de Manuel (§XIX-XX l. 11), lui permet de faire entrer en scène le traître et vicieux Andronic, personnage dont les méfaits sont à l'origine du sort d'Alexis le jeune. Après avoir violé la sœur de l'empereur, Andronic tue sa femme et son jeune fils, devenu empereur à son tour suite à la mort de son père (§XX l. 11-XXI l. 23). Pour asseoir son pouvoir nouvellement acquis et s'assurer de ne faire face à aucune opposition, l'usurpateur poursuit les Ange, dont on lui avait dit qu'ils étaient réfractaires à son règne (§XXI l. 23-40), mais Isaac triomphe sur son détracteur et se fait couronner empereur par le peuple (§XXI l. 40-XXII). Pris de rage et de désespoir, Andronic tente sans succès de se venger d'Isaac, s'enfuit sur une galère, puis trouve sa mort dans la honte la plus absolue alors qu'il est mené de par la ville, nu et ligoté au dos d'un chameau, endurant les coups et les insultes de tous ceux à qui il avait jadis porté préjudice (§XXIII et XXV l. 1-69).

Dans un contraste saisissant, Clari fait l'éloge de l'immense générosité d'Isaac (§XXIV) immédiatement après avoir mentionné la lâcheté d'Andronic tentant de s'échapper et juste avant de poursuivre sur l'humiliante fin de ce dernier. Par l'entremise d'un vif discours rapporté par Clari au style direct, Isaac s'exclame :

« Seigneur, or veés le grant merveille de le grand hounour que Diex m'a donnée, que en chel jour meesme que on me devoit prendre et essillier, en chel jor meesme sui corrounés a empereur. Et pur le grant hounour que vous m'avés faite, vous doins jou trestot le tresor qui est en chest palais et u palais de Blakerne. »

S'il souhaitait par là rendre Isaac agréable à l'esprit de son public et justifier la pertinence de la restitution de son fils sur le trône en montrant clairement que la récompense en vaudrait la peine, il faut dire que le chroniqueur a certainement réussi. Ce penchant pour le discours direct, d'ailleurs inséré à de très nombreuses reprises dans cet épisode byzantin, montre certes le talent de conteur de Clari, mais il permet également de rendre vivante

une histoire qui ne relève subitement plus de l'expérience, mais de la connaissance ; en effet, ses sources deviennent à ce moment littéraires, basées sur le souvenir de textes qu'il a dû entendre lire ici ou là. Lui qui était plutôt mémorialiste<sup>68</sup>, il s'improvise historien de bibliothèque dans le contexte de cette explication historique, et la candeur du discours direct, bien que fausse, permet à *La Conquête* de préserver une intéressante unité de ton même lorsque le temps, le lieu, et le sujet diffèrent.

Andronic hors d'état de nuire, Clari revient sur le statut d'empereur d'Isaac (§XXV l. 69-74), dont la nouvelle situation lui permet maintenant de chercher à retrouver son frère Alexis, détenu captif en terre sarrasine après avoir fui les menaces d'Andronic. Le secourir s'avère pourtant être une grave erreur, car Alexis l'aveugle et l'emprisonne, faisant croire à tous qu'il est mort pour s'emparer de son trône. C'est à cette occasion précise qu'Alexis le jeune s'enfuit à la cour de Philippe de Souabe, le mari de sa sœur, d'où il partira pour rencontrer les croisés et entreprendre la reconquête de son empire sous leur protection<sup>69</sup>.

Tel que mentionné précédemment, les événements de cet épisode singulier couvrent un bien large éventail historique, et tous ne sont pas essentiels à l'intelligence de la situation : il aurait sans doute suffi, en effet, de préciser que l'empereur actuel de Constantinople régnait par usurpation et que le couronnement de l'héritier légitime était simplement la bonne chose à faire. Au lieu d'une courte mise au point, Clari crée littéralement un microcosme narratif, une petite histoire qui s'autosuffit, mais qui rejaillit sur le récit tout entier en en disant long

---

68 « Cette chronique constitue donc les premiers mémoires français, genre qui devait s'imposer par la suite par ses qualités énergiques et par son absence de prétention » (Dembowski, *op. cit.*, p.123-124). Dans l'introduction de leur recueil d'études consacrées au temps au Moyen Âge, Emmanuelle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner parlent également de « mémorialistes » pour faire référence aux auteurs dont les récits mettent en scène le « vécu de l'historien », notamment Clari, Villehardouin et Joinville (*Dire et penser le temps au Moyen Âge. Frontières de l'histoire et du roman*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 11).

69 Le rendu que fait Clari de ces événements est somme toute exact. Alexis le jeune, mis sous surveillance depuis le renversement de son père Isaac II par Alexis III, arrive à s'enfuir de Constantinople pour rejoindre la cour de Philippe de Souabe et offrir aux croisés de se joindre à lui pour l'aider à reprendre possession du trône de son père.

sur la croisade elle-même. Cette incursion dans le monde de la politique byzantine du dernier quart du XII<sup>e</sup> siècle nous renseigne d'abord sur l'usurpation et la trahison perçues par les Francs comme typiques aux Grecs, ce qui illustre et rend défendable l'animosité que ceux-ci leur vouent. Elle peint également d'Isaac un portrait de fier guerrier, lui qui épouvante les hommes d'Andronic venus pour le tuer en tirant son épée et en pourfendant l'un d'eux jusqu'aux dents, chevauchant ensuite vers Sainte-Sophie avec son arme ensanglantée à ses côtés (§XXI l. 69-§XXII l. 6) — un comportement qui devait sans nul doute plaire tant aux croisés qu'à un public friand de faits d'armes. Enfin, si Clari rapporte qu'un ange est intervenu pour garder Isaac en vie<sup>70</sup> (§XXIII l. 7-10 et §XXV l. 72-73), c'est dire que Dieu se prononce en faveur de sa présence sur le trône ; remettre l'empire dans ses mains et dans celles de son légitime fils équivalait ainsi à faire la volonté de Dieu. Du coup, un *excursus* en apparence abusivement volumineux renferme en fait des éléments clés qui servent à esquisser une justification du troublant changement d'itinéraire que représente le voyage à Constantinople.

Pour clore son intervention sur Isaac l'Ange, Clari emploie la majeure partie du paragraphe XXIX (l. 1-6) à revenir sur les propos qu'il vient de tenir :

Or avés oï comment Kyrsac vint avant et comment il fu empereres et comment ses fix ala en Alemaigne, pour qui li croisié et li Venicien envoierent par le conseil du marchis de Monferras, leur maistre, si comme vous avés oï en l'estoire devant, pour che qu'il eussent acoison d'aler en le tere de Coustantinoble.

Ce résumé de l'*estoire*<sup>71</sup>, d'ailleurs tout à fait juste et centré sur les éléments qui lient

---

70 Si les déboires entre Andronic et Isaac sont avérés, cette intervention divine est bien sûr tout à fait romancée et montre bien la position de Clari par rapport à Isaac II, et cela bien qu'il ait accédé au trône par usurpation tout comme l'avait fait Andronic.

71 Si l'on peut croire que Robert de Clari connaissait bien les récits historiques en vers français, comme l'*Estoire de la guerre sainte*, il est fort probable qu'il emploie le terme *estoire* dans son propre texte en prenant pour modèle cette appellation typique, dont Peter Damian-Grint dit qu'elle est « particularly important, as it also occurs in textual self-reference, where its use is so consistent and widespread as to leave no doubt that it was considered by historians a generic term for verse histories in the vernacular. » (Damian-Grint, *op. cit.*, p. 203).

Isaac à la quatrième croisade, débute par le même *or* qui avait introduit le développement historique lui-même quelque 300 lignes plus haut. De retour dans le présent de narration, Clari boucle la boucle de façon efficace et s'assure de rappeler la raison pour laquelle il a tant discuté du passé byzantin, c'est-à-dire pour que l'on comprenne comment Alexis le jeune incarne une valable « acoison d'aler en le tere de Coustantinoble ». Reprenant le *or* qu'il emploie lorsqu'il souhaite faire le point sur une matière passée ou à venir, il annonce ensuite ce dont il compte traiter dans la suite de son récit : « Or vous dirons de chel enfant et des croisiés, et comment li croisié envoierent pour lui, et comment il alerent en Coustantinoble, et comment il le conquisent » (§XXIX l. 6-8). À nouveau, les prévisions de l'auteur jusqu'ici très conséquent s'avèrent exactes, et Clari reprend la narration principale de la croisade exactement là où il l'avait laissée, à tel point que l'on pourrait retirer les paragraphes XVIII à XXIX du texte sans que rien n'y paraisse. Le paragraphe XVII se clôt sur la proposition du marquis de Montferrat (« "Qui chu vaslet porroit avoir," fist li marchis, "il porroit bien aler en le tere de Coustantinoble et prendre viandes et autres choses, car li vaslés en est drois oirs" »); le paragraphe XXX, quant à lui, en est la suite directe, débutant même avec l'un des marqueurs de temporalités favoris de Clari :

Quant li marchis eut dit as pelerins et as Veniciens que aroit chel enfant dont nous avons parlei par devant, il aroit boine acoison d'aler en Coustantinoble et d'aus estoier, si fissent li croisié atirer deus chevaliers molt bien et molt belement, si les envoierent en Alemaigne pour chu vaslet, qu'il venist a aus, et se li manderent qu'il aideroient sen roit a conquerre.

Si ce n'est de la subordonnée *dont nous avons parlei par devant*, qui marque un nouveau lien avec la microhistoire d'Isaac, les deux paragraphes paraissent être faits pour se suivre, et cette continuité évidente démontre que Clari tisse son récit avec lucidité et diligence.

## Alexis le jeune parmi les croisés

Comme l'indique le dernier extrait cité, Alexis le jeune est alors recruté par les croisés, et son arrivée parmi eux (§XXX-§XXXI l. 15) mène à un échange de promesses alléchantes pour les deux parties: si les croisés remettent Alexis sur le trône, celui-ci veillera au financement et à l'approvisionnement de l'armée franque pendant un an<sup>72</sup> (§XXXI l. 15-§XXXII). Alors que la nouvelle du partenariat est annoncée à tous, les croisés se divisent en deux camps, certains heureux de la tournure des événements, d'autres réfractaires au changement d'itinéraire (§XXXIII l. 1-19). Parmi les partisans de la déviation, comme le rapporte Clari, «li marchis de Monferras y metoit plus paine que nus qui y fust d'aler en Coustantinoble, pour che qu'il se voloit vengier d'un mesfait que li empereres de Coustantinoble, qui l'empire tenoit, li avoit fait». Une fois de plus, l'amendement de la trajectoire initiale de la croisade amène l'auteur à sentir le besoin de fournir plus d'explications, cette fois non pas quant à Alexis ou aux Byzantins, mais quant à Boniface de Montferrat dont les motivations lui semblent apparemment trop obscures pour ne pas être approfondies.

À l'aide d'une nouvelle itération de sa formule de transition (*or*), Clari retourne au présent de la narration et annonce qu'il s'apprête à changer de sujet, ici encore de façon très nette: «Or vous lairons ichi ester de l'estore; si vous dirons le mesfait dont li marchis haoit l'empereur de Coustantinoble» (§XXXIII l. 19-21). Admettant laisser en plan *l'estore*, de toute évidence celle de la conquête de Constantinople, le chroniqueur prétend vouloir tirer au clair la raison pour laquelle le marquis en veut à l'empereur. C'est ce qu'il fait, à n'en pas douter, mais cette fois il en offre plus que le client en demande.

---

72 La proposition exacte d'Alexis IV est la suivante: en échange de l'aide des croisés pour reconquérir Constantinople, il leur offrira 200 000 marcs d'argent, des vivres pour l'expédition, un contingent de 10 000 hommes ainsi que la garantie d'entretenir 500 hommes en Terre sainte. À l'écoute des préoccupations du pape, pour qui le rétablissement du schisme était une priorité, il promet également de soumettre l'Église orientale à l'obédience de Rome.

## Conrad de Montferrat en Orient

L'histoire de la haine de Boniface est en fait l'histoire de son frère, Conrad, qui défend la ville de Constantinople alors qu'il est parti en croisade (§XXXIII l. 21-67). Bien que son peuple et lui-même aient été sauvés par Conrad et ses gens, l'empereur tente traîtreusement de s'en prendre à la vie de son protecteur, qui réussit néanmoins à s'enfuir à Tyr grâce à l'avertissement d'un vieil homme (§XXXIII l. 67-77). Historiquement, Clari fait ici fausse route : Conrad se rend à Constantinople en 1187, époque à laquelle le trône appartient à Isaac II, le père d'Alexis le jeune, et non à Alexis III, l'empereur que les croisés comptent destituer. Quoiqu'il en soit, dans le contexte du récit dramatique mis en scène dans le texte, on comprend sans difficulté que Boniface souhaite se venger de l'empereur de Constantinople parce qu'il a tenté d'assassiner son frère. Cette conclusion, qui devrait normalement être celle de ce bloc explicatif, sert en fait de tremplin au début d'une nouvelle matière, une parenthèse au deuxième degré, si l'on veut.

À la mention de la ville de Tyr, où Conrad trouve refuge, Clari entame une brève histoire de la succession du royaume de Jérusalem, qui passe à Sibylle et à son mari Guy de Lusignan après la mort de Baudouin IV le lépreux en mars 1185 (§XXXIII l. 77-101). De toute évidence, cet événement a lieu avant le passage de Conrad à Constantinople, événement qui, à son tour, a lieu avant la quatrième croisade. Ainsi, cette partie du texte présente deux retours en arrière imbriqués l'un dans l'autre, le premier étant toutefois bien identifié par une formule d'introduction, tel qu'établi plus haut. Comme l'était l'histoire de Conrad de Montferrat, le court développement sur Jérusalem est introduit par le désormais typique *or* : « Or i estoit avenu, par devant chou que le tere fust perdue, que li rois de Jherusalem fu mors, que li roiaumes de Jherusalem estoit tous perdus et que il n'i avoit mais vile qui se tenist, fors Sur et Escaloune. » Cependant, ce *or* se comprend plus comme le *or* d'opposition moderne qu'au

sens de ‘maintenant’, et en aucun moment le récit ne sort de sa propre temporalité pour revenir au présent de la narration, ce qui laisse planer un doute sur la conscience qu’a Clari de s’être légèrement égaré et sur la pertinence de cette information pour la compréhension du récit.

En poursuivant la lecture, il devient pourtant plus aisé de voir en quoi le très peu apprécié roi Guy trouve sa place dans l’économie de ce bloc textuel indépendant. Suite à une défaite face aux forces sarrasines, Guy se voit dans l’obligation d’en venir à la reddition d’Ascalon pour ensuite se diriger vers Tyr (§XXXIV l. 1-13), la ville même où se trouve alors Conrad de Montferrat. Avec une formule qui lie l’histoire de Conrad à celle de Guy en les présentant comme simultanées, Clari prolonge les aventures du frère de Boniface bien au-delà de ce qu’il avait annoncé :

Et entre ches entrefaites que li rois avoit ouvré, si avoit li marchis tous chiaus de Sur et Genevois qui i estoient et uns et autres tous a sen acort, et il li avoient tot juré feeuté et seur sains qu’il se tenroient du tot a lui comme a leur seigneur, et il leur aidast le vile a desfendre.

Pendant que le roi couvrait le royaume de honte, Conrad se faisait donc maître de Tyr, ce qui lui donne désormais le droit de refuser à Guy l’entrée à la ville sous prétexte qu’il a « tot houni et le terre toute perdue »<sup>73</sup> (§XXXIV l. 13-38). Après le départ forcé du roi pour Acre, Saladin assiège Tyr, et pour une seconde fois dans le rendu de Clari, Conrad défend bravement une cité, en mettant cette fois en application le conseil d’un Génois particulièrement compétent (§XXXV-§XXXVII). À cette victoire fait suite un bref paragraphe qui offre une sorte de suite à l’histoire de la succession de Jérusalem (§XXXVIII) : le chroniqueur raconte que Guy décède peu de temps après les événements de Tyr, et que le royaume de Jérusalem

---

73 L’écrasante défaite de Guy de Lusignan mérite sans aucun doute un tel traitement, puisque Clari raconte ici la tristement célèbre bataille de Hattin, en 1187, qui résulta en la perte de la précieuse Jérusalem aux mains des Sarrasins et qui fut la cause du déclenchement de la troisième croisade (1189-1192), celle à laquelle prend part Conrad de Montferrat.

est ensuite successivement confié à Humphroi de Thoron, à Conrad de Montferrat, puis à Henri de Champagne. Pour clore ce passage, il ajoute, comme en arrière pensée: « et puis après si assist on Acre et si le prist on » (§XXXVIII l. 7-8).

Or, cette prise d'Acre de 1192 constitue la grande réalisation de la troisième croisade, ainsi que ce qui a permis aux états latins d'Orient de demeurer vivants pour un siècle supplémentaire. À en juger par cette finale ainsi que par l'intrusion de Guy de Lusignan et de Saladin dans ce qui devait simplement expliquer la hargne de Boniface envers l'empereur de Constantinople, on pourrait croire que Clari s'est laissé emporter par son sujet, et qu'à partir du personnage central qu'est Conrad de Montferrat il a gonflé son idée initiale pour y faire entrer rien de moins qu'un condensé de la troisième croisade et de son contexte: l'incompétence de Guy<sup>74</sup>, la perte de Jérusalem, la défense de Tyr, le siège d'Acre. Il a donc bien abordé ce qu'il avait annoncé, mais il a excédé les limites naturelles de son sujet ainsi que celles qu'il s'était fixées pour le mettre à l'écrit.

Cette dernière constatation est tragiquement claire dans la formule qu'il emploie pour revenir sur la matière dont il vient tout juste de traiter: « Or vous avons conté le mesfait dont li marchis de Monferras haoit l'empereur de Coustantinoble, et pour coi il i metoit greigneur paine et greigneur conseil d'aler | en Coustantinoble que tout li autre, si revenrons après a no matere de devant. » (§XXXIX l. 1-5). Reprenant presque *ad litteram* le phrasé de son annonce<sup>75</sup>, Clari exclut complètement les informations superflues qu'il a ajoutées à son explication et déclare aussitôt qu'il retournera à sa « matere de devant », à son sujet principal. Bien qu'il évacue près des deux tiers du contenu de sa parenthèse sur Conrad de Montferrat<sup>76</sup> en

---

74 Voir §XXXIII l. 77-101, où Clari fait un bref récit de comment les barons francs d'Outremer prouvent qu'ils n'ont aucune confiance en Guy en tentant sans succès d'empêcher qu'il obtienne la couronne.

75 cf. §XXXIII l. 19-21, « Or vous lairons ichi ester de l'estore; si vous dirons le mesfait dont li marchis haoit l'empereur de Coustantinoble. »

76 Pour plus de détails sur la répartition et le poids des différents sujets dans ce bloc explicatif, voir *infra*, p.72-77.

répétant qu'il a seulement conté « le mesfait dont li marchis de Monferras haioit l'empereur de Coustantinoble », il circonscrit tout de même avec succès cette portion de son texte qui se consacre à un sujet autre que celui dont il souhaite traiter en priorité, retournant pour ce faire au temps de la narration avec le marqueur *or*. En annonçant un retour au récit maître, celui de la conquête de Constantinople, Robert de Clari affirme doublement la conscience qu'il a d'être sorti du cadre de la quatrième croisade, même s'il apparaît fort probable qu'il ait digressé en cours de route.

### **En route vers la prise de Constantinople**

Dès lors de retour à l'objet principal de la narration, le récit reprend exactement là où il avait été abandonné au profit du passage sur Conrad de Montferrat, à savoir au moment où le doge annonce aux croisés l'entente passée avec Alexis le jeune qui leur permettra d'aller à Constantinople en toute légitimité. Tous s'étant mis d'accord sur cette nouvelle approche, la flotte met les voiles vers la plus riche cité d'Europe (§XXXIX l. 5-§XL), où Clari raconte que les croisés tentent sans succès de faire reconnaître Alexis le jeune comme empereur légitime<sup>77</sup> (§XLI l. 1-26). Devant l'échec de la méthode diplomatique, les croisés s'arment, et les Grecs ne tardent pas à faire de même (§XLI l. 26-§XLII). Une première approche armée de la ville voit les Grecs se réfugier à l'intérieur des murs et les Vénitiens constater que leurs galères ne seraient en sûreté que dans un port (§XLIII l. 1-24) ; les croisés prennent alors la tour de Galata afin de s'emparer du port de Constantinople et installent leur camp dans la ville (§XLIII l. 24-§XLIV l. 21) avant de se mettre à la construction de machines de guerre et à la préparation des armes en vue de l'imminent assaut de la cité (§XLIV l. 21-40).

---

77 Cet échange infructueux a lieu le 23 juin 1203 entre le messenger d'Alexis III, Nicola Rosso, et Conon de Béthune, celui des croisés.

Passant sans attendre au jour J, Clari fait bon usage de sa situation de chevalier en décrivant adéquatement la répartition des corps armés des deux camps, mentionnant même le ridicule accoutrement des garçons d'écurie et des cuisiniers qui terrifient les fantassins grecs par leur laideur (§XLIV l. 40-§XLV). Débute ensuite la première réelle offensive contre les troupes de l'empereur, initiée par la description de l'engagement du combat par les trois premiers corps français sur terre et la flotte vénitienne par mer (§XLVI-§XLVII l. 21). Le chroniqueur porte alors son attention vers l'avant-garde, menée par le comte de Flandre, qui recule à la surprise de tous et laisse la place au comte de Saint-Pol ainsi qu'à Pierre d'Amiens, le seigneur de Robert de Clari, qui refusent tous deux d'abandonner (§XLVII l. 21-55).

De façon quelque peu étrange, ce moment glorieux est interrompu dans la narration par un court paragraphe qui présente un éloge romancé des troupes croisées, exposée selon le point de vue de dames et de demoiselles grecques<sup>78</sup> perchées sur les murailles de la ville (§XLVII l. 55-61). Si cette remarque correspond bel et bien au moment où elle est insérée dans le texte, en ce sens où elle n'est ni anachronique, ni indépendante du récit qui l'entoure, elle apparaît néanmoins comme une curiosité, d'abord car le *povre chevalier* en pleine bataille ne pouvait en aucune condition entendre les commentaires de ces demoiselles — si tant est que commentaires il y eut —, puis parce que le passage d'une narration événementielle centrée sur l'action à un paragraphe purement descriptif induit un gênant effet de suspens. Sans doute s'agit-il d'une façon charmante, quoique très maladroite, d'exalter le courage de son propre seigneur.

Après cette brève interruption, Clari clôt sa focalisation sur Baudoin de Flandre, qui cède aux pressions de ses hommes et retourne se battre aux côtés du comte de Saint-Pol et de Pierre d'Amiens (§XLVIII l. 1-10). Le texte revient ensuite au récit général de l'armée, qui

---

78 Jean Dufournet note dans son édition que la mention des dames et des demoiselles est « propre à Robert de Clari » (p. 237), sans toutefois relever qu'il s'agit d'un topos romanesque bien connu au Moyen Âge.

arrive à se rendre près de l'empereur avant de faire le choix stratégique de demeurer en place et de laisser l'ennemi venir à elle (§XLVIII l. 10-34). Les demoiselles grecques, par l'entremise de qui l'auteur semble se plaire à véhiculer des jugements de valeur, sont à nouveau mises en scène pour critiquer la couardise de l'empereur, qui recule lâchement devant la maigre résistance que les croisées auraient pu lui offrir (§XLVIII l. 34-39). Ce repli devient l'occasion pour les francs de rentrer au camp et d'échanger des nouvelles relatives au premier assaut avec leurs frères d'armes vénitiens (§XLIX), alors qu'au même moment les Grecs donnent un ultimatum à Alexis III: s'il ne combat pas l'armée croisée qui assiège Constantinople, le peuple le reniera et reconnaîtra Alexis le jeune comme son souverain. Dans un nouvel élan de lâcheté, l'empereur promet de faire selon la volonté de ses gens, mais s'enfuit au beau milieu de la nuit (§L-LI), ce qui permet aux croisés d'accomplir ce pour quoi ils sont venus à Constantinople, à savoir mettre Alexis le jeune sur le trône, où il siègera aux côtés de son père tout juste libéré (§LII l. 1-21).

De retour à son statut d'empereur, Isaac prend pour première décision officielle de libérer Murzuphle, « un haut homme » jusqu'alors emprisonné dont il fera son principal gouverneur (§LII l. 21-26). Cette décision amène Clari à intervenir dans son récit pour non seulement la commenter, mais aussi pour faire une sorte de prolepse répétitive en annonçant quelque chose dont il parlera plus tard dans le texte: « Adonques si fu Morchofles mis hors de prison, puis en fist li empereres sen maistre bailliu, dont li empereres eut puis après molt mal werredon, si comme nous vous dirons après. » (§LII l. 24-26). Vu le caractère indéfini du terme *après*, il est fort difficile de dire s'il doit être interprété au sens de 'immédiatement suivant *x*', ou simplement 'à un certain moment suivant *x*'. Clari l'emploie massivement en début de phrase, où il fait office de marqueur de temps pour signifier que le contenu à venir survient simplement après ce qui vient tout juste d'être mentionné, évoquant ainsi une nette

idée de succession directe. Toutefois, lorsqu'il est employé dans le présent de la narration, *après* introduit soit ce qui suit directement l'énoncé lui-même<sup>79</sup>, soit une conclusion qui sera développée bien plus loin dans le texte<sup>80</sup>, rendant impossible l'attribution certaine de quelque intention que ce soit à ce type de construction. On pourrait certes être porté à croire que cette formule sert d'introduction à un nouveau sujet, une explication de comment la libération de Murzuphle fut préjudiciable à l'empereur, mais Clari fait tout autrement. En ouvrant le paragraphe suivant avec un *or* d'opposition, il annule ce possible développement et entame plutôt une série de trois courts blocs d'information qui mettent en scène des événements dépendants du récit principal, mais indépendants les uns des autres.

### Des rencontres dignes d'intérêt

« Or avint, après que li Franchois eurent si faitement ouvré, que li soudans du Coine oï dir que si faitement avoient fait li Franchois. » Ainsi débute ce premier développement bref qui a pour sujet la rencontre du sultan de Konieh<sup>81</sup> avec les Francs<sup>82</sup> (§LII l. 26-52), dont il louange les exploits<sup>83</sup> qui l'incitent maintenant à leur demander de faire très exactement ce qu'ils viennent d'accomplir avec Isaac et Alexis. En effet, le sultan soutient s'être fait dérober la terre dont il est l'héritier légitime par la trahison de son frère cadet, et il demande l'aide

79 §I l. 19-20: « Après si nommerons les vesques qui y furent. Il y fu li vesques Nevelons de Sessons, [...] »; §XXXIX l. 4-5: « [...], si revenrons après a no matere de devant. Quant li dux de Venice eut dit as barons [...] ». Pour plus de détail sur ce passage, voir *supra*, p. 32-33.

80 §LXXX l. 12-14: « [...] ; et tresdont commenchieient il a traïr | le menue gent, et a porter leur male foi et mal compaignie, que il compererent puis molt kier, si comme nous vous dirons après. »; §LXXXI l. 25-27: « [...] li grans tresors qui remest a partir ala si males voies comme nous vous dirons après ».

81 Clari est le seul chroniqueur à mentionner cette rencontre.

82 Dans son récit, Clari nomme souvent les croisés « li Franchois », c'est-à-dire les Francs, ceux qui viennent de France. Cette particularité de vocabulaire lui permet, entre autres, d'établir une distinction entre tous les membres de l'armée croisée (*li croisié, li pelerin, lost*), les Francs, et les Vénitiens (*li Venicien*).

83 Comme Clari le fait souvent, les louanges et la requête du sultan sont rendues en discours direct, ce qui permet à l'auteur de complimenter la réussite des croisés à travers l'intermédiaire narratif du personnage du sultan, tout comme il le fait avec les femmes grecques (voir *supra*, p. 34-35).

des croisés pour reprendre possession de ce qui lui appartient, promettant même de se faire chrétien s'ils acceptent de lui prêter assistance. Malgré ce que devait représenter une telle offre pour les soldats de Dieu, les barons se concertent et déclinent la proposition du sultan, qui, affligé, s'en retourne d'où il était venu sans plus d'explication. Puisque Clari mentionne que le sultan s'adresse aux croisés « la ou il estoient encore logié dehors Coustantinoble », et puisque sitôt Alexis sur le trône l'armée s'installe dans des maisons près de la tour de Galata alors que Pierre de Bracheux et ses hommes logent au palais impérial (§LV l. 1-9), il faut croire que cet épisode se produit quelques jours seulement après la victoire des croisés<sup>84</sup> et le couronnement d'Isaac, ce qui le place adéquatement sur la ligne du temps du récit.

Clari revient ensuite à un moment postérieur à l'arrivée d'Alexis au palais (« Après quand li baron eurent mené Alexe u palais [...] »), ce qui, sans plus de précision, correspond plus ou moins à la même période que l'épisode précédent. Le *povre chevalier* raconte que les barons s'enquièreent auprès d'Isaac de la sœur de Philippe Auguste, mariée à l'influent Grec Théodore Branas (§LIII). Étrangement, elle réserve aux croisés un accueil froid et impersonnel, s'adressant à eux à travers un interprète qui la dit incapable de parler français. Clari mentionne que le comte Louis réussit à établir une certaine relation avec elle, puis, sans davantage de précisions ou de lien logique, il amorce un nouveau bloc d'information, qui débute par un autre vague *après* et s'attarde à l'extraordinaire rencontre du roi de Nubie<sup>85</sup>, « qui toute avoit le char noire, et avoir une crois en mi le front qui lui avoit esté faite d'un caut fer » (§LIV). Chrétien, mais en tous points différent de ce que connaissent les croisés, ce roi est probablement le plus intéressant invité de l'empereur aux yeux de Clari, qui clôt sa brève

---

84 Alexis III s'enfuit dans la nuit du 17 juillet 1203 et Isaac est rétabli sur le trône dès le lendemain. Alexis le jeune, quant à lui, est officiellement couronné le 1<sup>er</sup> août 1203. La visite du sultan de Konieh aurait ainsi eu lieu entre ces deux dates.

85 Selon les notes de l'édition de Jean Dufournet, cette anecdote est sans doute bien réelle, mais Clari est le seul à la mentionner et le roi en question est impossible à identifier (p.238).

mention de lui en affirmant que « si esgarderent li baron chu roi a molt grant merveille ».

Ces trois rencontres, celles du sultan de Konieh, d'Agnès de France et du roi noir de Nubie, ont toutes trois en commun d'être assez vaguement situées dans le temps, bien qu'il soit clair qu'elles ont lieu dans un intervalle d'une dizaine de jours, entre le couronnement d'Isaac et celui de son fils Alexis IV. Cette particularité a pour effet de mettre la narration événementielle en suspens, et cela même si les croisés eux-mêmes sont mis en scène dans chaque épisode ; la progression des faits laisse effectivement place à un moment d'arrêt pendant lequel sont décrites des petites scènes qui ne contribuent pas à l'avancement du récit, bien qu'elles en fassent indubitablement partie.

### **Les bons comptes font les bons amis**

Mettant fin à ce temps d'arrêt, la narration événementielle reprend en réitérant la dernière action performée par les croisés dans le texte, à savoir le couronnement d'Isaac, que Clari signale fautivement comme celui d'Alexis<sup>86</sup> : « Après, quant li baron eurent coroné Alexe si faitement comme je vous ai dit, [...] ». Débute alors l'installation des croisés près de la tour de Galata et celle de la compagnie de Pierre de Bracheux au palais impérial (§LV), à la suite de quoi vient l'heure pour eux de réclamer leur dû à Alexis, qui exige néanmoins d'être officiellement, et non seulement officieusement, empereur de Constantinople avant de remplir sa part du marché. Après son couronnement, Alexis offre une considérable somme d'argent aux croisés (§LVI), mais le jeune empereur n'en a pas terminé avec toutes les possibilités que peut lui offrir une armée d'une telle envergure et demande aux Francs de l'aider à conquérir d'autres territoires qui lui reviennent de droit, ce à quoi acquiesce la moitié de l'armée (§LVII l. 1-14). Après trois mois de conquêtes, mais aussi trois mois de refus de paiement de la part

---

86 Même s'il dit parler d'Alexis, Clari fait ici référence au couronnement d'Isaac, dont il fait mention au §LII ; celui d'Alexis survient peu de temps après, au §LVI dans le texte.

d'Isaac, tous retournent à Constantinople pour faire pression et exiger d'obtenir ce qui leur avait été promis (§LVII l. 14-28). Sans cesse les croisés réclament leur paiement, accordant aux empereurs délai par-dessus délai pour amasser l'argent, mais toutes leurs demandes se révèlent infructueuses (§LVIII-§LIX l. 10). Le doge de Venise demande alors à s'entretenir directement avec Alexis (§LIX l. 10-§LX l. 1), un échange que Clari rend au style direct avec des propos grivois et colorés :

— Naie », fist li empereres, « je n'en ferai plus que fait en ai! — Non ? » dist li dux, « garchon malvais, nous t'avons », fist li dux, « geté de le merde et en le merde te remeterons; et je te desfi et bien saches tu que je te pourcacherai mal a men pooir de ches pas en avant. »

Ces paroles vindicatives marquent le début de ce qui sera un second assaut sur la ville de Constantinople, d'où l'empereur veut maintenant voir les croisés disparaître. Ces derniers tiennent donc un conseil tactique pour planifier leur attaque, mais les Vénitiens disent être incapables d'installer leur équipement militaire à cause du temps hivernal (§LX l. 1-6), une faiblesse dont profitent les Grecs pour mettre feu à leur flotte, deux fois plutôt qu'une<sup>87</sup> (§LX l. 6-16). Heureusement, une défense rigoureuse laisse les navires intacts, tous sauf un, « une nes markaande qui lueques estoit venue : chele fu arse » (§LX l. 17-23). Cette simple exception semble faire germer une idée dans l'esprit de Clari, qui choisit à ce moment d'interrompre sa narration pour commenter le coût de la vie au camp. Sans doute a-t-il lié la question marchande au coût des vivres, dont il s'est empressé de donner le détail (§LX l. 23-27) :

Et le kiertés estoit si grans en l'ost que on i vendoit un sestier de vin .xij. saus, .xiiij. saus, .xl. saus tele eure fu, et une geline .xx. saus, et un oef .ij.. deniers; mais du bes-cuit n'i avoit il mie tele kierté, ains en avoient auques a leur ost maintenir une pieche.

---

87 Ces deux tentatives ont lieu en janvier 1204, alors qu'Alexis le jeune est toujours au pouvoir.

Immédiatement après cette association d'idées, Clari revient au récit qui doit l'occuper en priorité et précise que les Grecs s'affèrent à bien fortifier la ville pendant que les croisés sont incapacités par l'hiver, ce qui n'est selon lui aucunement dû à un talent quelconque, mais simplement au fait qu'ils ont eu beaucoup de temps : « et ne fu mie merveille se il fisent chou, car molt en eurent grant loisir » (§LXI l. 1-10). Le récit enchaîne alors logiquement sur l'usurpation de Murzuphle, qui choisit la saison froide pour se retourner contre Alexis et son père (§LXI l. 10-20), tel que Clari l'avait prédit plus tôt dans son texte<sup>88</sup>. Le chroniqueur fait ici montre de concision, si l'on peut dire, en passant directement aux faits saillants de l'expédition croisée sans détailler les préparatifs hivernaux de l'armée, outre la mention du coût de la vie au camp. Prêt à frapper, Muzurphle fait donc étrangler les Anges dans leur sommeil<sup>89</sup> (§LXII l. 1-14) et lance un ultimatum aux croisés, qui refusent de céder à un personnage aussi perfide (§LXII l. 14-26). C'est donc ainsi que reprennent les hostilités, et la dernière chose dont Clari traite avant de déplacer son point de mire est la façon dont les Grecs renforcent les murs de la cité en prévision de l'affrontement contre l'armée croisée (§LXIII l. 1-5).

### **Johhanitza, les Coumans et Henri de Flandre**

Tout en demeurant dans la chronologie de la croisade, le texte se tourne alors vers le personnage de Johannitza, seigneur de Valachie, qui vient offrir son aide aux croisés alors que ceux-ci se préparent pour attaquer Murzuphle (§LXIV l. 1-8). De façon intéressante, le début du passage fait un retour à la pauvreté qui règne dans le camp, ce qui intègre ce petit extrait autrement isolé à l'intelligence du récit<sup>90</sup> : « Il avint après, en chu tempore que

88 Pour l'annonce de Clari concernant la trahison de Murzuphle, voir *supra*, p. 35.

89 Murzuphle renverse Isaac II le 28 janvier 1204, mais contrairement à ce que rapporte Clari, Alexis le jeune est à ce moment emprisonné, et non tué. Il sera cependant bel et bien étranglé seulement quelques jours plus tard, le 8 février, soit 3 jours après que Murzuphle soit officiellement proclamé empereur.

90 Malgré cette intégration tardive à la trame narrative du récit, le paragraphe à propos de la pauvreté du camp (§LX l. 23-27) apparaît tout de même comme une simple association d'idées dans le contexte (mar-

Morchoffles li traîtres fu empereres et que l'os des Franchois estoit si povre com jou vous ai par devant dit, et qu'il ratornoient durement leur nes et leur engiens pour assalir, [...] ». Le temps est aussi clairement identifié, le *après* typique précisé par le règne de Murzuphle ainsi que par la mention de la pauvreté déjà évoquée (*com jou vous ai par devant dit*), ce qui situe le passage en question à la fois par rapport au déroulement de la croisade et par rapport au récit lui-même.

Ce Johannitza devient donc le centre d'intérêt de Clari dans ce passage, et ce dernier explique avec force détails les liens qu'il entretient avec l'empereur et l'outrage pour lequel il souhaite obtenir vengeance en se faisant couronner roi de Valachie par les croisés, en échange de quoi il offre de les aider à prendre possession de Constantinople (§LXIV l. 8-19). Cette partie de l'épisode est certes un retour en arrière, puisqu'elle explique les événements passés qui ont mené le Valaque à se présenter devant les croisés, mais elle peut paraître légitime dans la mesure où Clari cherche à clarifier la teneur de l'insulte subie par Johannitza, tout comme il cherchait à clarifier les raisons de la présence d'Alexis le jeune. Cependant, au moment où Clari aurait dû retourner à la rencontre des croisés avec Johannitza, il poursuit plutôt l'histoire de ce dernier, reléguant imperceptiblement la croisade au second plan. Le chroniqueur raconte qu'à son retour au pays, Johannitza fait de tous les grands personnages de Valachie ses alliés, puis il fait de même avec les Coumans (§LXV l. 1-8). S'éloignant de son sujet au troisième degré, Clari entame alors une description de ces fameux Coumans (§LXV l. 8-29), un peuple dont les coutumes l'impressionnent manifestement assez pour retenir ainsi son attention et mériter une entrée en la matière des plus évidentes: « Or est Commaine une tere qui marchist a Blakie ; si vous dirai quel gent chil Commain sont. » Cette

---

chandise > coût de la vie). Clari y revient peut-être parce qu'il se souvient en avoir tout juste discuté, mais cela n'excuse pas l'étrange positionnement de l'extrait, qui ne semble pas être motivé par autre chose qu'une correspondance thématique et qui induit un suspens inutile dans l'action.

claire introduction du nouveau sujet est frappante, mais elle ne semble pas particulièrement motivée par un désir de bien segmenter le texte ; plutôt, elle se présente comme une annonce qui vise à attirer l'attention sur ce qui s'en vient, comme l'indique la répétition d'une formule semblable seulement quelques lignes plus tard, alors que Clari s'apprête à clarifier la façon dont les Coumans font leurs chevauchées : « Si vous dirons que il font. » (§LXV l. 16).

En guise de conclusion à cet extrait, semble-t-il, se trouve une phrase qui fait le lien entre les trois niveaux de narration ici mis en scène : « Ichés Commaines avoit Jehans li Blakis en s'aiwe et venoit cascun an preer le tere l'empereur dusk' a meesme de Coustantinoble, ne n'avoit li empereres tant de pooir qu'il s'en peust deffendre. » (§LXV l. 30-33). En employant le démonstratif *ichés*, 'ces', Clari se positionne en continuité avec la description qu'il vient à peine de donner, qui constitue le troisième et plus « profond » niveau de narration ; en disant que ces Coumans sont les alliés de Johannitza, il revient au second niveau, qui traite des alliances du Valaque ; enfin, le récit de la croisade refait surface avec la mention de Constantinople et de son empereur sans défense, qui rappelle l'offre de Johannitza aux croisés et qui préfigure leur réponse, donnée immédiatement après cette phrase synthèse :

Quant li baron de l'ost seurent chou que Jehans li Blakis leur mandoit, si disent qu'il s'en conselleroient ; et quant il se furent consellié, si eurent malvais conseil, si respondirent que ne de lui ne de s'aiwe n'avoient il cure, mais bien seust il que il le greveroient et que il mal li feroient | s'il pooient, et il leur vendi puis molt kier. Che fu molt grans deus et molt grans damages. Et quant il eut fali a aus, si envoya a Rome pour se corone, et li apostoiles y envoya un cardounal pour lui coroner : si fu coronés a roi. (§LXV l. 33-41)

Cette réponse offre un retour clair et définitif au premier niveau de narration en revenant à l'histoire des croisés eux-mêmes, qui prennent selon l'auteur un « malvais conseil » en refusant de s'allier à Johannitza<sup>91</sup>. Cette brève démonstration d'opinion, jumelée au fait

---

91 Comme Clari le mentionne avec justesse dans son texte, Johannitza est effectivement couronné roi de Bulgarie le 8 novembre 1204, et ce malgré l'absence de coopération de la part des croisés.

que Johannitza «leur vendi puis molt kier», annonce de tristes événements qui dévasteront les croisés plus tard dans le récit<sup>92</sup>. Tout comme les courtes formules servant à introduire le prochain sujet dont il sera question, ce type de prévision contribue à la fois à attiser l'intérêt du public et à établir une filiation entre différentes parties du texte de façon à faire ressortir le plan qui le régit. De cette manière, même lorsqu'il s'aventure trop loin de son propos, Clari tente de se racheter en liant ses excès au tissu fondamental de son histoire.

Après avoir mis en veilleuse la relation de la croisade au profit de l'épisode de Johannitza, Clari semble happé par le caractère captivant de sa narration périphérique et opte pour continuer dans cette veine, ce qu'il introduit de la sorte : « Or vous dirons d'une autre aventure qu'il avint a monseigneur Henri, le frere le conte de Flandres. » (§LXVI l. 1-2). On retrouve ici ce *or* déjà maintes fois rencontré, qui amène toujours le récit dans le présent de la narration et marque une séparation entre le sujet précédent et le suivant. Puisque ce nouveau développement mettant en scène Henri de Flandre est décrit comme étant une « autre aventure », il est clair qu'on a ici affaire à une suite d'aventures, ce qui va dans le sens d'un emportement qui amène Clari à canaliser ses énergies dans des microrécits fascinants plutôt que dans la narration principale.

Située au temps « que li Franchois avoient assis Coustantinoble », c'est-à-dire au moment même où la narration principale a été interrompue la dernière fois (§LXIII), cette historiette se présente comme synchronique par rapport au récit de la croisade, mais distincte de celui-ci en ce qu'elle met en scène un personnage unique qui évolue dans un lieu autre que celui où évolue alors le gros de l'armée. L'auteur de la chronique raconte que la pauvreté qui accable

---

92 Clari préfigure ici la terrible défaite d'Andrinople (§CXII) ainsi que le siège de Salonique (§CXVI l. 1-8), deux événements intimement liés à Johannitza et aux Coumans. En élaborant autant sur ces futurs ennemis des croisés, et surtout en mentionnant que même l'empereur de Constantinople n'est pas assez puissant pour repousser leurs attaques, Clari soutient ouvertement l'idée que rien de tout cela ne serait arrivé si les croisés avaient accepté de s'allier à Johannitza.

le camp croisé incite Henri de Flandre et ses hommes à faire une incursion à Philée (§LXVI l. 2-19), dont ils arrivent tout juste à envoyer le butin à l'armée avant de se faire prendre en embuscade par Murzuphle (§LXVII l. 19-29). S'ensuit alors entre les deux adversaires une bataille au cours de laquelle sont perdus le chapeau impérial, l'enseigne de l'empire de Constantinople et la fameuse icône de Notre-Dame, qui représente un précieux gage de victoire aux yeux des Grecs (§LXVI l. 29-48).

Clari indique ensuite que l'armée est mise au courant de l'affrontement et que les croisés quittent le camp pour porter secours à la compagnie d'Henri, ce qui incorpore soudainement cet épisode parallèle au cœur de la narration principale. Les renforts arrivent alors que tout est déjà terminé, et une fois tous de retour au camp, une cérémonie officielle est performée en l'honneur de l'icône (§LXVI l. 48-61). Lui-même de retour à Constantinople, Murzuphle fait croire aux siens qu'il est sorti victorieux de l'affrontement, mensonge que les croisés s'empressent de mettre au jour en faisant parader une galère munie de l'enseigne et de l'icône (§LXVI l. 61-§LXVII). L'aventure d'Henri de Flandre se clôt sur les paroles de l'empereur, qui jure qu'il se vengera des croisés: « "Or ne vous esmaies mie, car je leur vendrai molt kier et molt bien me venderai d'aus!" ».

De façon intéressante, ce passage qui se présente initialement comme une nouvelle aventure, un nouveau sujet, arrive à se fondre à mi-chemin dans le récit principal tout en conservant une saveur particulière. L'initiale du bloc d'information suivant, bien que débutant par le traditionnel *après*, marque néanmoins un nouveau départ grâce au verbe *avint*, fréquemment employé au commencement d'un différent sujet<sup>93</sup>: « Après avint que tout li

---

93 La formule *il avint* se retrouve régulièrement (17 fois sur 23 occurrences du verbe) dans la ou l'une des premières phrases d'un nouveau bloc thématique, après la formule d'introduction au présent de la narration (s'il y a lieu), alors que débute la narration événementielle. Voir §I l. 6, §XVIII l. 9, §XXVIII l. 1, §XXXIII l. 21, §LII l. 26, §LIV l. 1, §LXIV l. 1, §LXVI l. 3, §LXX l. 1, §LXXXIII l. 6, §XCIII l. 1, §XCVIII l. 1, §CIII l. 1, §CVI l. 2, §CVIII l. 1, §CXII l. 1, §CXVI l. 18.

Franchois et tot li Venicien s'asanlerent pour prendre conseil entre'aus, comment il ouverroient et que il feroient, [...] » (§LXVIII l. 1-3). Ce retour à la relation de la croisade même isole donc l'histoire d'Henri et de l'icône, et ce même si elle y participe d'une étrange façon dans l'enchaînement du texte; on sent bien la continuité narrative entre le paragraphe LXIII et le paragraphe LXVIII, qui pourraient s'enchaîner avec aisance si ce n'était de l'interruption causée par les aventures de Johannitza le Valaque et d'Henri de Flandre.

### **En route vers la deuxième prise de Constantinople**

Reprenant là où il avait laissé en plan le récit principal (§LXIII), Clari poursuit la relation des déboires des croisés alors qu'ils assiègent une Constantinople dont les défenses ont été améliorées par les sujets du perfide Murzuphle. Sans doute pour cause de la nature des événements qu'il s'apprête à aborder, Clari offre à ce point du texte une narration des plus linéaires qui va droit au but: les soldats de Dieu se préparent à prendre les armes pour s'approprier une fois pour toutes la grande Constantinople, et rien ne détourne le *povre chevalier* des prouesses militaires qui concourront à leur succès.

*Li estoires de chiaus qui conquisent Coustantinoble* se rétablit donc sur un conseil martial lors duquel les croisés règlent les questions techniques que sont la répartition des biens et des titres suite à l'imminente prise de la ville (§LXVIII). Clari précise ensuite que les deux camps procèdent à la construction et à la fortification de matériel de guerre (§LXIX), après quoi vient enfin le moment de passer à l'action: les croisés se mettent en position (§LXX) puis engagent le combat (§LXXI l. 1-14), mais de tous leurs efforts ne résulte qu'un échec cuisant<sup>94</sup>. Les Grecs se nourrissent de cette démonstration d'impuissance pour les ridiculiser en

---

94 Ce premier assaut a lieu le 9 avril 1204.

bonne et due forme, car comme le rapporte le chroniqueur, ils « monterent seur les murs et avaloient leur braies et moustroient leurs cus » (§LXXI l. 14-§LXXII l. 3).

Dévastés et humiliés, les croisés se tournent vers Dieu et ses intermédiaires terrestres pour comprendre leur sort, dont ils sont persuadés qu'il est imputable à leurs nombreux péchés (§LXXII l. 3-13). Les évêques donnent alors un sermon public où ils discourent sur la légitimité de cette bataille contre les Grecs « pieur | que Juis » (§LXXIII-§LXXIV l. 3), ravivant ainsi la foi de l'armée dès lors prête à réitérer l'assaut dès le lundi suivant (§LXXIV l. 3-25). Lors de cette seconde tentative, que Clari détaille on ne peut mieux en mentionnant les différentes tactiques employées, la position de Murzuphle et la composition des tours, les forts courants amènent la nef de l'évêque de Soissons et celle de Pierre de Bracheux à toutes deux se heurter à l'une de ces impénétrables tours, ce qui permet aux croisés de s'en approprier deux<sup>95</sup> « par miracle de Dieu » (§LXXIV l. 25-§LXXV l. 5).

Tirant parti de cette avantageuse position, Pierre d'Amiens et ses hommes mettent pied à terre et s'approchent d'une fausse poterne pour la percer (§LXXV l. 5-29). Clari choisit cet épisode pour introduire le clerc Aleaume de Clari, son propre frère, dont il offre une description élogieuse surpassée uniquement par celle du grand Pierre de Bracheux :

Si i avoit un clerc, Aliaume de Clari avoit a non, qui si estoit preus en tous besoins que ch'estoit li premiers a tous les assaus ou il estoit, et a le tor de Galatha prendre fist chis clers plus de proeches par sen cors, un pour un, que tout chil de l'ost, forst seigneur Pierron de Braiechoel. Che fu chis qui tous les autres passa, et haus et bas, que il n'en i eut onques nul qui tant i fesist d'armes ne de proeches de sen cors comme fist Pierres de Braiechoel. (§LXXV l. 12-19)

Cette description, qui induit par sa nature même un suspens dans la narration, est insérée au beau milieu d'un enchaînement textuel autrement tout à fait cohérent. En effet, les phrases situées immédiatement avant (l.9-12) et après (l.19-20) ce court arrêt descriptif vont

---

95 La prise de ces deux tours a lieu le 12 avril 1204 vers midi.

parfaitement ensemble, comme l'illustre cette reconstitution :

Quant il furent descendu, si gardent avant, si veoient il une fause posterne dont li wis avoient esté osté, si estoit muree de nouvel; si vient il la, si avoit avec lui bien dis chevaliers et bien soisante serjans. [l.12-19] Quant il furent venu a chele posterne, si commenchieient a pikier molt durement, [...]

L'extrait lui-même débute d'ailleurs par un phrasé propre à une description indépendante (*si i avoit...*), et non par le rappel d'un élément précédemment mentionné, les chevaliers ou les sergents, par exemple, ce qui aurait au minimum créé une apparence de fluidité<sup>96</sup>. Quoi qu'il en soit, la suite du récit se sert en quelque sorte du portrait d'Aléaume comme tremplin, puisque Clari poursuit en affirmant que celui-ci pénètre seul dans le trou de la poterne: « Quant Aliaumes li clers vit que nus n'i osoit entrer, si sali avant et dist qu'il i enterroit. » (§LXXV l. 29-§LXXVI l. 13).

La voie maintenant ouverte, Pierre d'Amiens et ses hommes suivent Aléaume de Clari à l'intérieur des murs, faisant ainsi reculer l'infanterie grecque et Murzuphle lui-même (§LXXVI l. 13-§LXXVIII l. 2). Dans un élan de courage, le seigneur de Clari ordonne à sa compagnie de poursuivre l'empereur, ce qui plonge ce dernier dans un état de panique tel qu'il abandonne son armée et s'enfuit précipitamment dans les profondeurs de la ville (§LXXVIII l. 2-20). Dès lors sans dirigeants, les soldats grecs fuient à leur tour et laissent Constantinople sans défense (§LXXVIII l. 20-23), une situation qui amène les barons à se consulter et à opter pour faire profil bas jusqu'au lendemain dans l'éventualité où les hosti-

---

96 Référence est ici faite à la façon dont Clari reprend très souvent un élément mentionné dans la phrase ou le bloc précédent pour amorcer la prochaine partie d'un enchaînement logique. Voir, par exemple, la fin du paragraphe LXXIV et le début du paragraphe LXXV: « [...] a asalir durement a chele tour, et tant que, par miracle de Dieu, que chele tors fu prise. Quant ches deus tors furent prises, [...] ». Aléaume de Clari et Pierre de Bracheux auraient pu être présentés d'une façon mieux intégrée au récit en employant ce type de formule, qu'on pourrait imaginer de la sorte: « [...] si avoit avec lui bien dis chevaliers et bien soisante serjans. De chiaux chevaliers fu un clerc qui si estoit preus en tous besoins, Aliaume de Clari avoit a non [...] ». Toutefois, malgré une intégration plus naturelle, cette description demeure insérée à un endroit où elle n'apporte rien au récit. À propos de ce type de répétition dans *La Conquête de Constantinople*, voir la section 2.3 du chapitre « Style » de la thèse de Peter Dembowski, *op. cit.*, p. 96-101.

lités reprendraient (§LXXVIII l. 23-44). Clari précise alors qu'au cours de cette même nuit, Murzuphle est si terrifié par la présence des croisés à l'intérieur des murs qu'il prend la fuite de façon définitive; le peuple fait alors Théodore 1<sup>er</sup> Lascaris empereur, mais aussitôt élu celui-ci se sauve en direction de Nicée, ville qui inspire à Clari un léger saut dans le temps visant à souligner que le fuyard en sera le seigneur<sup>97</sup> (§LXXIX).

Le lendemain, les hommes d'église de Constantinople viennent annoncer aux croisés qu'ils sont maintenant maîtres de la ville<sup>98</sup> puisque tous les grands personnages l'ont désertée (§LXXX l. 1-9). À cette nouvelle, les barons transportés de joie établissent les modalités de la répartition des logis (§LXXX l. 9-26), sans toutefois en glisser mot aux membres du petit peuple, ce que Clari ne manque pas de remarquer et qui l'amène à revenir brièvement au présent de la narration pour anticiper un événement postérieur: « [...] ; et tresdont comenchierent il a traïr | le menue gent, et a porter leur male foi et male compaignie, que il compererent puis molt kier, si comme nous vous dirons après. » (§LXXX l. 12-14). Cette dilapidation malhonnête du butin, pour laquelle Clari atteste que les coupables seront châtiés<sup>99</sup>, fait l'objet du bloc d'information suivant (§LXXXI) et suscite à nouveau une annonce de ce qui s'en vient: « [...] et les pierres precieuses et li grans tresors qui remest a partir ala si males voies comme nous vous dirons après. » (§LXXXI l. 25-27). Il faudra toutefois attendre un bon moment avant de lire quoi que ce soit se rapportant à nouveau au butin<sup>100</sup>, puisque le récit prend à partir de ce point une saveur bien différente en introduisant une série de descriptions qui mènent la narration à un arrêt presque total.

---

97 Il sera effectivement empereur de Nicée de 1204 à 1222.

98 Les croisés prennent officiellement possession de Constantinople le 13 avril 1204.

99 Immédiatement après avoir raconté les événements qui menèrent au massacre d'Andrinople, Clari émet le commentaire suivant, faisant de cette défaite le fameux châtement de ceux qui furent avarés de richesses au détriment des moins bien nantis: « Ensi faitement se venja Damedieus d'aus pour leur orguel et pour le male foi qu'il avoient portee a le povre gent de l'ost, et les oribles pekiés qu'il avoient fais en le chité, après chou qu'i l'eurent prise » (§CXII l. 24-27).

100 La distribution du butin refera surface uniquement aux paragraphes XCVIII et CV (l.5-24).

## Les merveilles de Constantinople

Après qu'ils aient officiellement pris possession de la ville, on peut croire que les croisés y découvrent un nombre incalculable de merveilles et de richesses, car c'est là ce qui retient maintenant l'attention de Clari, et ce pour une grande partie de son récit. Il introduit en quelque sorte ce changement de rythme par la phrase suivante, qui lie l'action à la description mais qui ne se démarque en rien des formules qui responsables d'ouvrir la majorité des blocs d'information réguliers<sup>101</sup> : « Quant le chités fu prise et li pelerin se furent herbergié, si com je vous ai dit, et li palais furent pris, si trova on tant de riqueches es palais que trop. » (§LXXXII, l. 1-3).

La phrase suivante introduit le prochain sous-sujet, si on peut l'appeler ainsi, d'une façon certes différente de celle à laquelle le public est maintenant habitué<sup>102</sup>, mais qui ne laisse aucune équivoque sur sa nature et qui se présente au présent de la narration tout comme ses homologues : « Si estoit li palais de Bouke de Lion si rikes et si fais come je vous dirai. » (§LXXXII, l. 3-4). Clari entreprend alors de décrire le palais de Bouccoléon (§LXXXII, l. 3-15), tel qu'il vient de l'annoncer, ainsi que plusieurs reliques présentes dans la chapelle de ce même palais (§LXXXII, l. 15-28). Les reliques le fascinent d'ailleurs grandement, et il y consacre un peu plus d'énergie que nécessaire, comme le montre le prochain bloc d'information.

Admettant qu'il a oublié de mentionner certaines reliques du palais, Clari signale la présence de deux vases contenant respectivement une tuile et un linge, objets dont il souhaite discuter plus avant (§LXXXIII, l. 1-5). Pour introduire l'histoire sainte de ces deux items (§LXXXIII, l. 5-21), qu'il ouvre d'ailleurs avec la nette rupture temporelle qu'est la formule « il eut jadis », Clari propose une phrase qui engage le changement de sujet de façon tout à

---

101 Au sujet de l'ouverture des blocs d'information réguliers, c'est-à-dire ceux qui n'introduisent pas un changement de ton ou de sujet, voir *supra*, note 66.

102 La présente analyse a montré que les moments où le sujet traité diverge de la trame narrative principale sont généralement introduits par l'adverbe *or* ('maintenant') ou le verbe *avint* (voir *supra*, note 93).

fait typique: « [...] ; si vous dirons dont chil saintuaire estoient | venu. » Ce retour à un passé prophétique, somme toute complètement accessoire, se clôt par une formule qui l'intègre au flot descriptif du palais et de ses chapelles tout en mettant en évidence sa nature autre: « [...] ; et chil saintuaire pendoient en mi le capele, si comme je vous ai dit. » Après ce petit encart spécieux suit encore une autre description de relique, cette fois celle de l'image de saint Démétrius (§LXXXIII, l. 21-25), qui s'insère parfaitement dans la lancée descriptive initiée avant la parenthèse sur l'histoire de la tuile et du linge.

Le récit aborde ensuite le palais des Blachernes (§LXXXIII, l. 25-36), mais une lacune dans le manuscrit offre à cette portion de texte un début quelque peu étrange: « Si i avoit bien vint des capeles, et si i avoit bien deus chens mansions, ou trois chens, qui toutes tenoient ensemment l'une a l'autre et estoient toutes faites a ore musike. » Suivant Albert Pauphilet, Jean Dufournet propose qu'il y aurait à cet endroit une phrase manquante qui ferait écho à celle qui introduit la description de Boucoléon, thèse certainement plausible et allant dans le même sens que les observations faites jusqu'à présent dans ce mémoire<sup>103</sup>.

Ces quatre derniers épisodes descriptifs mettent donc un frein à l'avancement du récit, qui passe du passé défini à l'imparfait<sup>104</sup> en faisant le saut de l'action à la description. Cependant, avant de poursuivre sur sa lancée, Clari insère un bref passage qui effectue un retour à la narration événementielle et qui sert d'introduction à la prochaine description :

---

103 La phrase proposée, « Si estoit li palais de Blakerne si rikes et si fais com je vous dirai ; », serait effectivement construite comme celle qui introduit le paragraphe LXXXII, « Si estoit li palais de Bouke de Lion si rikes et si fais come je vous dirai », ce qui maintient la norme d'introduction de nouveau sujet établie dans cette étude en employant le présent de la narration et en présentant le prochain sujet au futur (*come je vous dirai*). Pour l'avis de Dufournet à ce sujet, voir la section « Notes » de son édition de *La Conquête de Constantinople*, *op. cit.*, p. 248.

104 Le passé défini, qui correspond au passé simple du français moderne, est souvent employé en alternance avec le présent dans la narration de Robert de Clari, ce qui constitue selon Dembowski le trait le plus caractéristique de son récit, bien que ce soit un fait connu et répandu dans tous les genres du Moyen Âge. Voir à ce sujet la section 6 « Temps » de la thèse de Dembowski, *op. cit.*, p. 48-56.

Après li pelerin esgarderent le grandeur de le vile, et les palais, et les riches abeïes, et les riches moustiers, et les grans merveilles qui estoient en le vile; si s'en merveillierent molt durement, et se merveillierent molt du moustier Sainte Sousephie et de le riquieche qui i estoit. (§LXXXIV)

Les verbes *esgarderent* et *se merveillierent*, tous deux conjugués au passé défini et ayant pour sujet *li pelerin*, se joignent à la formule initiale *après*, typique des suites événementielles, pour annoncer un retour au récit principal. Toutefois, il ne s'agit là que d'un leurre, car le début du passage suivant (« Or vous dirai du moustier Sainte Sousephie com fais il estoit ») indique que ce faux retour aux acteurs de la croisade ne sert pas à reprendre le fil de l'action, mais bien à créer un préambule à la description de Sainte-Sophie (§LXXXV, l. 1-30).

Ce type de construction rappelle d'ailleurs celle employée tout juste avant d'entreprendre la description du palais de Boucoléon (§LXXXII, l. 1-3), où la présence des croisés, dont le seul rôle est de trouver des richesses, est essentiellement accessoire à la description. C'est également le cas ici, puisque l'émerveillement des croisés ne fait que justifier le fait d'en dire davantage sur Sainte-Sophie, et le résultat d'une telle pratique est la forte impression que Clari tente de maintenir une narration événementielle artificielle alors que son récit devient de plus en plus descriptif, de plus en plus détaché de l'action et traité en blocs plus ou moins indépendants.

Quoi qu'il en soit, même si ce retour aux péripéties croisées est court et artificiel, il n'en demeure pas moins ce qu'il est, et la prochaine description, qui devrait normalement couler de source suite aux descriptions précédentes, se voit plutôt introduite exactement comme le sont les changements de sujet majeurs dans le corps du texte, à savoir par la formule *or vous dirai* ou l'une de ses variantes : « Or vous dirai du moustier Sainte Sousephie com fais il estoit; [...] » (§LXXXV, l. 1-2). La description qu'offre Clari de la basilique Sainte-Sophie se termine par la mention d'un petit tube d'argent qui pend devant l'entrée et qui lui inspire un déve-

loppement explicatif assez coloré, qu'il introduit clairement de la sorte : « Ichis buhotiaus<sup>105</sup> si avoit tele vertu com je vous dirai. » (§LXXXV, l. 29-30) Le public se voit alors informé des propriétés incroyables de ce tube, qui permet à celui qui y colle sa bouche de littéralement vomir toute maladie qui l'accable (§LXXXV, l. 30-40) ; il s'agit, bien sûr, d'une histoire des plus frappantes, mais qui revêt peu d'intérêt dans l'économie globale du texte.

Après cette anecdote, Clari poursuit ses descriptions sans interruption en traitant successivement de la colonne au buste de bronze qui se trouve devant Sainte-Sophie (§LXXXVI), de l'église des Sept Apôtres (§LXXXVII), de la porte appelée le Manteau d'or (§LXXXVIII), de la Porte d'Or et du « curre » de l'empereur (§LXXXIX), des Jeux de l'Empereur et de ce qu'on y faisait (§XC), des deux statues de femmes en cuivre (§XCI), et enfin des deux colonnes où sont inscrites des prophéties passées ou à venir (§XCII l. 1-19). À l'exception de la toute première de cette série, qui débute par *après*<sup>106</sup>, les descriptions s'amorcent toutes par plus ou moins la même formule, *or avoit ailleurs en le chité* (§LXXXVIII, §XCI), *(après) ailleurs en le chité* (§LXXXVII, §LXXXVIX), *ore en un autre loeu en le chité* (§XC), et *encore i avoit il ailleurs en le chité* (§XCII). Elles sont également toutes de pures descriptions, mise à part celle sur les Jeux de l'Empereur, dont la finale remet brièvement les croisés en scène : « [...] ; et ches gius l'empereur esgarderent li Franchois a merveille, quant il les virent » (§XC l. 20-21).

Avant de mettre fin à son inventaire de merveilles avec deux autres très courtes descriptions, l'une sur Sainte-Marie des Blachernes (§XCII l. 34-39) et le linceul qu'elle abrite, l'autre sur l'abbaye où repose le corps de l'empereur grec Manuel 1<sup>er</sup> Comnène (§XCII l. 39-

---

105 Ce terme d'origine byzantine a fait couler beaucoup d'encre quant à ce qu'il désigne réellement ainsi que quant à la juste façon de le rendre en français moderne. Voir à ce sujet la note de Jean Dufournet dans son édition du texte de Clari, p.249, ainsi que la contribution de Ulrich Mölk, « Robert de Clari. Bemerkungen zu einer neuen Ausgabe der *Conquête de Constantinople* und zur Kopenhagener Handschrift », *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. 124, 2008, p.99.

106 À l'initiale, Clari emploie uniquement l'adverbe *après* dans le cas d'enchaînements chronologiques d'événements dans la narration principale ou en présence d'un verbe d'action au passé défini, comme c'est le cas au paragraphe LXXXIV. Le début de cet extrait descriptif par *après* est donc inattendu.

45), Clari intervient dans son récit pour avouer non pas tant sa propre incapacité à décrire tous les trésors de Constantinople, ce qui rejoindrait le *topos* de la modestie très usité au Moyen Âge, mais plutôt pour affirmer qu'il y en a tant que nul homme ne pourrait tous les répertorier sans qu'on l'accuse de fabuler (§XCII l. 19-34). Ainsi, si on le taxe d'avoir failli à la tâche, ce ne peut pas être par incompetence, car la réussite n'est simplement pas possible dans ce contexte ; il s'agit là, semble-t-il, d'un extrait qui témoigne à la fois des phénoménales richesses de Constantinople et de la surprenante confiance littéraire d'un *povre chevalier*.

### **La croisade après la croisade**

Sa revue des merveilles de la ville maintenant achevée, l'auteur reprend enfin la trame narrative principale de son récit, laissée en plan il y a de cela un fort long moment. Aux dernières nouvelles, les croisés procédaient à la dilapidation malhonnête du butin (§LXXXI), à la suite de quoi ils se sont promenés dans Constantinople pour en constater la splendeur ; c'est du moins ce que l'on peut conclure des quelques rares retours à la narration événementielle qui parsèment le long épisode voué à la description de la ville (§LXXXIV, §XC l. 20-21). Clari poursuit donc le récit des croisés avec la réunion des hauts barons de l'armée, qui s'assemblent dans le but de sélectionner des hommes de confiance qui seront chargés d'élire le nouvel empereur de Constantinople maintenant que la ville leur appartient (§XCIII-XCIV). De toute évidence, cet épisode s'enchaîne très bien à la suite de l'histoire, qui se voit donc sectionnée uniquement par la stagnation induite par les nombreuses descriptions. Une fois réunis, les électeurs se prononcent à l'unanimité en faveur de Baudouin de Flandre (§XCV) et les croisés entament les préparatifs qui mèneront ultimement à la cérémonie de couronnement du nouvel empereur (§XCVI-XCVII)<sup>107</sup>.

---

107 La première assemblée décisionnelle a lieu après le 25 avril 1204, et Baudouin est élu le 9 mai. Son couronnement prend place une semaine plus tard, le dimanche 16 mai.

Après avoir traité du couronnement de Baudoin, Clari poursuit une narration qui est chronologiquement exacte, certes, mais qui fait sans doute un saut considérable dans le temps puisque le bloc d'information en question débute avec la formule (*après*) *avint*, généralement employée pour marquer un changement de sujet: «Après avint a un jour que li barons s'asanlerent et disent entre'ax que on partesist l'avoir.» (§XCVIII l. 1-2). Le récit est donc projeté à ce moment incertain dans le temps, postérieur toutefois à l'intronisation du comte de Flandre, où les barons distribuent à nouveau le butin aux membres de l'armée. On retrouve ici Aléaume de Clari, «li clers, dont je vous ai parlé par devant, qui si fu preus de sens cors et qui tant i fist d'armes, comme nous vous avons dit par devant» (§XCVIII l. 7-9), qui fait à nouveau figure de héros en obtenant que les clercs acquièrent une part du butin équivalente à celle des chevaliers (§XCVIII). Cependant, ces questions pratiques laissent immédiatement place à la seconde partie de la quatrième croisade, si l'on veut, à savoir les conquêtes et expéditions qui eurent lieu dans les états latins suivant la prise de Constantinople.

Clari ouvre donc le récit de ces nouvelles aventures en assurant que «après ne demora mie graument quant li empereres manda tous les haus barons et le duc de Venice et le conte Loeis et le conte de Saint Pol et tous les haus hommes, | et dist qu'il voloit aler conquerre de le tere, [...]», ce qu'il fait en effet, jusqu'à ce qu'il atteigne la ville de Salonique (§XCIX l. 1-26). Le passage suivant met en scène le marquis de Montferrat, qui s'était fait refuser la propriété de cette même ville et qui rejoint alors l'armée impériale pour interdire à Baudoin de s'y rendre sous prétexte qu'elle lui revient; bien sûr, comme nul ne commande l'empereur, le marquis fait face à un échec cuisant (§XCIX l. 26-§C).

Furieux, il entreprend de se venger en prenant l'une des villes de l'empereur par trahison avant de tenter de s'emparer d'Andrinople, cette fois en faisant reconnaître sa femme comme

impératrice légitime<sup>108</sup> (§CI). Opérant selon ce qui ressemble beaucoup à la technique de l'entrelacement<sup>109</sup>, le récit effectue alors un retour à l'empereur, qui est mis au courant de la trahison du marquis alors qu'il rentre à Constantinople après avoir réussi à obtenir Salonique (§CII-§CIV l. 4). Cet extrait voit Clari intervenir pour annoncer la mort de Pierre d'Amiens, qu'il affectionne particulièrement et qui décède sur le chemin de retour entre Salonique et Constantinople :

Adont si avint molt grans damaches et molt grans deus en l'ost, que mes sires Pierres d'Amiens, li biaux et li preus, morut au repairier, a une chité, le Blanche l'apeloit on, qui estoit molt pres de Phelipe, la ou Alixandres fu nes, et si morurent bien cinquante chevaliers en chele voie. (§CIII l. 1-5)

On retrouve ici encore la fameuse formule avec le passé défini *avint*, qui introduit cette fois un simple changement de personnage principal plutôt qu'un changement de sujet<sup>110</sup>. De l'empereur retournant à Constantinople, le texte revient ensuite au marquis maintenant repentant. Apeuré et souhaitant racheter sa faute, il cherche la médiation du doge de Venise et des grands barons demeurés à Constantinople, qui envoient des messagers et obtiennent pour lui que l'empereur lui accorde une trêve (§CIV l. 4-§CV l. 5). Ces messagers sont au même moment questionnés au sujet des actualités de la ville par les croisés faisant partie de l'expédition impériale, mais les nouvelles qu'on leur donne les plongent dans une terrible

---

108 Après l'élection de Baudouin de Flandre comme empereur de Constantinople, Boniface de Montferrat épouse la veuve d'Isaac II, Marguerite de Hongrie, entre le 12 et le 15 mai 1204. Pour les résidents d'Andrinople qui refusent de considérer Baudouin comme leur empereur, Marguerite et les deux enfants qu'elle a eus d'Isaac peuvent donc représenter une succession légitime au règne de ce dernier, ce sur quoi compte Boniface pour prendre possession de la ville.

109 Selon la définition d'Emmanuelle Baumgartner, l'entrelacement est une technique qui consiste « à disposer le long d'un même segment temporel (par exemple une quête d'un an... ou de dix) les aventures de plusieurs chevaliers. Aventures que le récit relate successivement bien entendu mais en les interrompant chacune à des moments cruciaux et ce jusqu'au point où les différentes aventures/les différents personnages convergent/se retrouvent dans un même espace » (« Les techniques narratives dans le roman en prose », *The Legacy of Chrétien de Troyes*, vol. 1, Norris J. Lacey *et al.* (dir.), Amsterdam, Rodopi, 1987, p. 177-178).

110 La mort de Pierre d'Amiens survient en effet pendant les événements que Clari rapporte dans cet extrait, à savoir pendant que l'empereur fait le voyage de retour entre Salonique et Constantinople ; la mention de cette triste nouvelle s'intègre donc parfaitement à son environnement immédiat.

colère: le butin a été réparti sans eux, de sorte qu'à leur retour ils doivent se résoudre à se trouver de nouveaux logis (§CV 1.5-24).

À peine bien installé dans la chronologie des conquêtes subséquentes à la prise de Constantinople, Clari interrompt déjà le cours de sa narration, car il a, prétend-il, malencontreusement oublié de raconter une aventure bien particulière: « Or aviemes evlié a conter une aventure qu'il avint a monseigneur Pierrom de Braiechoel ». Cette aventure (§CVI), qui n'est essentiellement qu'un dialogue entre Pierre de Bracheux et le désormais célèbre Johannitza le Valaque, est toutefois tout sauf un oubli: en effet, l'auteur précise que le tout se déroule alors que « li empereres Henri estoit en ost », mais le lecteur attentif aura remarqué que Baudouin, et non Henri, est empereur au moment où ces lignes sont insérées dans le récit. Henri succède bien à Baudouin à sa mort, mais l'histoire n'en est pas encore là, et Clari n'a rien mentionné qui puisse laisser présager le décès de Baudouin de Flandre, et encore moins l'identité de son successeur. Ainsi, ce qui devait être un oubli, un retour en arrière, se révèle être l'insertion d'un événement futur dans la trame narrative principale du récit, un événement dont l'altérité est clairement signalée par l'adverbe *or* et l'introduction au présent de la narration, deux traits présents lors de presque tous les changements de sujet majeurs.

Cette étrange diversion textuelle n'altère toutefois en rien le fil des idées de Clari, qui reprend son récit comme si de rien n'était alors que l'empereur — Baudouin, bien sûr — est de retour à Constantinople pour procéder au partage de la ville ainsi que des nouvelles conquêtes qu'il vient tout juste d'effectuer (§CVII). Ce retour à la norme débute d'ailleurs par *quant* (« Quant li empereres fu revenus et li baron qui avec li alerent et il eurent conquis grant partie de le tere [...] »), tout comme n'importe quel bloc d'information se trouvant à l'intérieur d'une suite chronologique, ce qui indique que le récit fait fi de la rupture causée par l'épisode précédent, ou plutôt qu'il l'ignore.

Faisant à nouveau un bond dans le temps tout en demeurant parfaitement chronologique<sup>111</sup>, Clari enchaîne en racontant comment Thierry de Looz capture Murzuphle alors qu'il visite la terre qui lui a été attribuée lors du partage (§CVIII). De retour à Constantinople, le captif est mis derrière les barreaux jusqu'à ce que les hauts personnages se consultent à propos du châtement à lui infliger et que le doge propose rien de moins que de le jeter du haut des colonnes aux inscriptions prophétiques, conseil que suivent d'ailleurs gaiement les croisés<sup>112</sup> (§CIX). Curieusement, le bloc d'information suivant, qui aborde de façon très expéditive comment le marquis de Montferrat se réconcilie avec l'empereur et obtient finalement la ville de Salonique (§CX), débute comme si Clari reprenait sa narration après avoir mentionné la répartition des terres, faisant donc complètement abstraction de la surprenante fin de Murzuphle: « Après chou que les terres furent si departies comme je vous ai dit, [...] ». Le rythme accéléré de ce passage, d'ailleurs voué à devenir la norme jusqu'à la toute fin du récit, est symptomatique de la vacuité avec laquelle l'auteur traite les derniers sujets de son texte, certes, mais surtout d'une nette perte de cohérence dans l'agencement de ceux-ci.

Poursuivant sur la lignée des possessions terrestres, Clari dresse une liste des terres demandées et obtenues par différents barons (§CXI), suite à quoi il semble sauter sans réel enchaînement au prochain événement digne de mention dont il se souvient, ce qu'indique la présence du récurrent verbe *avint* en début de bloc: « Puis si avint après que une chités que li empereres avoit conquise revela encontre lui, Andrinople avoit a non chele chités. » Comme le donne à lire cette phrase initiale, cet extrait du texte traite du massacre d'Andrinople, où

---

111 Tout comme il le fait au début du paragraphe XCVIII (« Après avint a un jour que li baron s'asanlerent et disent entre'ax que on partesist l'avoir »), Clari projette ici son récit dans un futur indéfini qui s'inscrit toutefois en continuité avec le dernier sujet abordé, dans le cas présent le partage des terres nouvellement conquises: « Tant qu'il avint un jour que mesires Tierris, li freres le conte de Los, aloit veir se tere; [...] » (§CVIII l. 1-2).

112 Murzuphle meurt effectivement dans ces circonstances surprenantes en décembre 1204.

de très nombreux chevaliers ainsi que Baudoin de Flandre lui-même périssent<sup>113</sup> sous l'impétueuse offensive de Johannitza et des Coumans (§CXII).

Clari choisit de clore cet épisode marquant par un jugement personnel qui fait écho aux paragraphes LXV et LXXX, où il prédit que les croisés regretteront amèrement tant d'avoir refusé de collaborer avec Johannitza que d'avoir distribué le butin déloyalement<sup>114</sup>: « Ensi faitement se venja Damedieus d'aus pour leur orguel et pour le male foi qu'il avoient portee a le povre gent de l'ost, et les oribles pekiés qu'il avoient fais en le chité, après chou qu'i l'eurent prise. » (§CXII l. 24-27) La défaite d'Andrinople, majeure mais ici assez simplement esquissée, est le dernier sujet qui mérite un traitement en relative profondeur dans la *Conquête de Constantinople*; après ce coup dur, les événements s'enchaînent rapidement, sont abordés superficiellement, et n'ont virtuellement que la chronologie pour les tenir ensemble.

Suite à la mort de l'empereur à Andrinople, Clari rapporte que les croisés choisissent d'élire Henri de Flandre, le frère du feu Baudoin, pour régner sur l'empire à sa suite (§CXIII). Cette décision ne fait en rien l'unanimité chez les Vénitiens, qui réclament une image de Notre-Dame d'une valeur inestimable en échange de leur appui (§CXIV). Henri officiellement couronné, Boniface de Montferrat lui offre sa fille en mariage (§CXV), puis meurt peu de temps après dans le siège de Salonique par Johannitza le Valaque et les Coumans<sup>115</sup> (§CXVI l. 1-8). Johannitza lui-même perd la vie lors de cette bataille, mais non pas dans la mêlée, car le chroniqueur affirme que saint Démétrius en personne vient le transpercer de sa lance pendant son sommeil<sup>116</sup> (§CXVI l. 8-18). Cette brève mention de la mort du roi valaque se clôt sur deux phrases dont l'utilité semble contestable et qui paraissent n'être que le fruit

---

113 Contrairement à ce que rapporte Clari, Baudouin est simplement fait prisonnier après le massacre du 14 avril 1205 à Andrinople. Il décède plus tard au courant de la même année, vraisemblablement en prison.

114 Voir *supra*, notes 92 et 99.

115 Boniface de Montferrat décède le 4 septembre 1207.

116 Johannitza meurt bien dans sa propre tente, le 8 octobre 1207, mais le responsable n'est bien sûr pas saint Démétrius comme le rapporte Clari; il s'agit plutôt du chef couman Manastras.

de bribes de souvenirs liés à ce personnage. Clari commente en effet : « Et puis après si escaï li roiaumes de Blakie a un neveu Jehan, Burons avoit a non. Chus Burus [Borislas] si fu après rois de Blakie, et avoit une bele fille. »

Cependant, le bloc d'information suivant est en quelque sorte lié à la succession du trône de Valachie, car pour neutraliser la menace que ce peuple représente, les barons de l'empereur lui suggèrent de demander la fille de Borislas en mariage (§CXVI l. 18-33). Ainsi, même si cette information est introduite comme un sujet indépendant avec la formule *après avint*<sup>117</sup>, elle découle bien des renseignements fournis précédemment, ce qui offre un agréable sentiment de continuité dans la finale précipitée du texte.

Clari couvre ensuite rapidement la préparation de la fille de Borislas et la description des cadeaux de mariage (§CXVII), puis consacre trois lignes à l'accueil et au mariage de cette dernière avec Henri de Flandre (§CXVIII). Comme mot final sur le récit de ceux qui conquièrent Constantinople, l'auteur précise que l'empereur décède peu de temps après ses noces alors qu'il se rendait à Salonique pour couronner le fils du feu marquis de Montferat<sup>118</sup>, « dont che fu molt grans damages et mout grans pitiés » (§CXIX).

Le tout dernier bloc d'information du récit, qui correspond également au tout dernier paragraphe tel qu'identifié sur le manuscrit, constitue l'épilogue de *La Conquête de Constantinople* (§CXX). Clari y parle bien sûr de sa propre voix, et il s'emploie d'abord à revenir sur la totalité de son entreprise littéraire, qui se résume selon lui à la conquête de Constantinople, à l'élection de Baudouin comme empereur, puis à celle de son frère comme successeur : « Ore avés oï le verité, confaitement Coustantinoble fu conquise, et confaitement li

---

117 « Après avint que li empereres Henri, qui molt fu boins empereres, se conseilla a ses barons que il porroit faire de ches Blaks et de ches Commains, [...] » (§CXVI l. 18-20).

118 Clari rapporte ici les événements dans un ordre erroné. Henri fait couronner le jeune fils de Boniface le 6 janvier 1209, alors que l'enfant a environ quatre ans. Il épouse la fille de Borislas six ans plus tard, en 1215, puis décède dans des circonstances obscures le 11 juin 1216.

cuens de Flandres Bauduins en fu empereres, et mesires Henris ses freres après [...] ». Cela peut d'emblée sembler réducteur, mais il s'agit somme toute bien des trois temps de la croisade couverts dans le texte : du départ à la conquête (et au couronnement de Baudouin), des conquêtes subséquentes menées par Baudouin jusqu'au décès de celui-ci, puis du couronnement d'Henri à la fin du récit. Clari arrive ainsi à synthétiser son propos de manière satisfaisante avant de signer de son œuvre, si l'on peut dire, et d'en faire valoir les qualités plutôt que les défauts :

[...] que chis qui i fu et qui le vit et qui l'oï le tesmongne, ROBERS DE CLARI, li chevaliers, et a fait metre en escrit<sup>119</sup> le verité, si comme ele fu conquise ; et ja soit chou que il ne l'ait si belement contee le conquiste comme maint boin diteur l'eussent contee, si en a il toutes eures le droite verité contee, et assés de verités en a teutes qu'il ne peut mie toutes ramenbrer.

C'est donc de cette façon que le chroniqueur met fin à son récit de « l'exacte vérité » à propos de la conquête de Constantinople, un récit en apparence linéaire, mais qui procède souvent plus par sauts que par pas suivis. Si les informations s'enchaînent généralement sans heurt, en effectuant un saut droit devant dans la case la plus près, il arrive parfois que le saut d'un sujet à un autre soit plus grand, plus ardu, et surtout moins conséquent.

---

119 À propos de la façon dont Clari aurait « fait metre en escrit » son texte, voir Ulrich Mölk, *op. cit.*, p. 99-100.

## CHAPITRE II

### *Or vous dirons d'une autre aventure :* divergences et digressions

---

Lors de la lecture systématique de *La Conquête de Constantinople*, un total de 149 blocs d'information homogène ont été identifiés et analysés selon leur degré de cohérence avec leur environnement immédiat. Bien que le texte soit globalement réparti selon un enchaînement chronologique et thématique consistant, certains épisodes paraissent divergents par rapport à ligne conductrice du récit et créent ainsi des moments de rupture d'importance variable, moments que la critique désigne couramment par le terme *digression*. Or, la digression est un concept large et sensiblement difficile à circonscrire, plus encore dans la littérature médiévale à cause de son altérité historique. Toutefois, ce sont des hommes des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles qui ont octroyé à Clari sa réputation digressive, eux également qui ont subordonné son texte à celui de Villehardouin en raison de ses nombreuses et naïves digressions ; ici, l'avis des contemporains du chroniqueur n'est donc pas l'enjeu<sup>120</sup>. Puisque ce mémoire cherche à comprendre les bases et la validité d'un jugement moderne, il sera utile à ce point de rappeler la définition de la digression qui y est employée. Suivant Randa Sabry, la digression est envisagée selon ses trois caractéristiques constitutives, à savoir « le passage ou le saut à une "idée" différente, le surgissement d'une altérité non déterminée sinon comme accessoire, et l'insertion d'un sens autonome et détachable, entraînant une rupture et un suspens<sup>121</sup> ».

---

120 À propos de ce qui était considéré comme une digression par les médiévaux, voir l'ouvrage d'Edmond Faral, *Les arts poétiques du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle : recherches et documents sur la technique littéraire du Moyen-Âge*, Paris, Champion, 1958 ; on lira également avec profit la contribution de Danièle James-Raoul, « La digression dans les arts poétiques des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles : aperçu théorique », dans *La digression dans la littérature et l'art au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 229-240.

121 Randa Sabry, *op. cit.*, p. 70.

Malgré l'amour porté au fragmentaire dans les dernières décennies<sup>122</sup>, les textes digressifs ou déconstruits, qui procèdent souvent par anecdotes<sup>123</sup>, sont généralement victimes d'une dévalorisation axiologique qui prend racine dans l'idée héritée du classicisme selon laquelle une communication efficace doit faire montre d'unité et d'ordre. En tentant de se dissocier des jugements tant péjoratifs que mélioratifs, l'analyse qui suit escompte faire la lumière sur les passages divergents du texte de Clari en considérant le verdict de digression comme un corollaire plutôt qu'une fin.

### Marqueurs et attributs

Dans le cadre de la lecture précédemment menée du témoignage de Clari, 14 épisodes narratifs « digressifs » ont été identifiés, et certains facteurs se sont révélés être de bons indices de leur présence, à commencer par les nettes formules d'introduction exprimées hors du récit par la voix du narrateur, du type *or vous dirons d'une autre aventure*. Toutes sont basées sur le même modèle, qui emploie le verbe *dire* à la P1 ou à la P4<sup>124</sup> du futur simple<sup>125</sup> ;

---

122 Si la littérature fragmentaire connaît son apogée dans les années 60 et 70, avec comme excellent exemple le bref texte *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (1975) de George Pérec, les années 80 voient naître des ouvrages plus techniques la concernant, comme celui de Pascal Quignard, *Une gêne technique à l'égard du fragment* (1986). Plus ou moins au même moment, le banal trouve sa place au soleil et s'impose au détriment de la valeur de l'événement et du spectaculaire, deux concepts que critique vivement Pérec dans son ouvrage *L'infra-ordinaire* (1989). Dans l'optique où cette esthétique est voulue, elle devient non pas une tare, mais une agréable preuve de l'intelligence de l'auteur, qui planifie minutieusement la façon dont il brisera les conventions.

123 Marie-Pascale Huglo note que l'anecdote, souvent taxée péjorativement de populaire ou de comique, présente une structure très semblable à celle de la nouvelle ou du récit bref en n'en ayant cependant aucunement le même statut : essentiellement boudée, elle n'est pas suffisamment « artistique » pour la littérature ou suffisamment « historique » pour l'histoire, ce qui se rapproche sensiblement de l'accueil réservé à la digression, particulièrement dans les textes médiévaux à teneur historique comme celui de Clari. À ce sujet, voir M.-P. Huglo, *Métamorphoses de l'insignifiant. Essai sur l'anecdote dans la modernité*, Montréal, Balzac – Le Griot éditeur, coll. « L'Univers des discours », 1997, p. 9-10 particulièrement.

124 La P1 correspond à la première personne du singulier, *je*, alors que la P4 correspond à la première personne du pluriel, *nous*. Il s'agit du modèle le plus commode et généralement employé dans les manuels de grammaire de l'ancien français. Pour référence, voir, entre autres, le *Précis d'ancien français* de Geneviève Joly, Paris, Armand Colin Éditeur, coll. « U » (linguistique), 2009, 442 p.

125 Il n'existe qu'une exception à cette règle, qui se trouve à l'initiale du seul bloc d'information qui relate un

cette structure placée en début de phrase, elle est immuablement précédée de l'adverbe *or*, 'maintenant, à cette heure'. Ces phrases d'introduction comptent 14 occurrences dans le récit<sup>126</sup>, dont 7 introduisent des extraits discordants ou des parties de ceux-ci. Autrement, elles annoncent des événements à venir dans le texte<sup>127</sup>, directement après l'annonce (§XXIX, §XCIV) ou bien plus loin (§LII, §LXXX, §LXXXI), ou elles introduisent une description (§LXXXII, §LVCCCV); toutefois, *or* ne se retrouve que lorsque la formule introduit un changement de sujet majeur. Dans deux cas, une phrase au futur simple est antéposée à la formule *vous dirons...* et vient rendre la rupture encore plus évidente en employant des termes qui sollicitent directement les notions d'abandon et d'histoire, *or vous lairons chi ester des pelerins et de l'estoire* et *or vous lairons ichi ester de l'estore*, que l'on pourrait traduire par « nous en resterons là pour (les pèlerins et) l'histoire ».

Les extraits divergents se remarquent également parfois par la présence de phrases de clôture, analogues à celles d'introduction et présentes uniquement à deux reprises, lorsque ces dernières le sont aussi. Elles donnent bien sûr à lire la voix de l'auteur et emploient un verbe au passé composé pour revenir sur ce qui vient d'être dit, soit le verbe *oïr*, 'entendre', ou le verbe *conter*, 'conter': *or avés oï/or vous avons conté*. Elles bénéficient également du support de *or*, qui isole doublement l'épisode précédent de celui qui suit en forçant un retour au

---

événement futur par rapport à la narration principale. Il s'agit de la formule d'introduction à l'aventure de Pierre de Bracheux (§CVI), qui emploie le verbe *oblier* au passé composé: « Or aviemes evlié a conter une aventure qu'il avint a monseigneur Pierrom de Braiechoel » (l.1-2). La phrase suivante débute toutefois par *il avint que*, ce qui fait de cet extrait un bloc avec une introduction « double », bien que légèrement différente des autres.

126 §XVIII, XXIX, XXXIII, LII, LXV (2x), LXVI, LXXX, LXXXI, LXXXII, LXXXIII, LXXXV (2x), XCIV.

127 Jeannette Beer note que le *je* (P1) est employé par Clari pour faire avancer son récit: « Robert generally uses "je" in anticipatory fashion to move the narrative forward, or, in recapitulatory mode, to remind his listeners of what has gone before » (Beer, *In Their Own Words. Practices of Quotation in Early Medieval History-Writing*, Toronto, University of Toronto Press, 2014, p. 59). Cette observation corrobore la conclusion à laquelle en vient ce mémoire, à savoir que la P1 et la P4, d'ordinaire employées avec le verbe *dire*, servent à introduire ou annoncer un nouveau sujet, faisant ainsi progresser l'histoire. En forme récapitulative, cet emploi de la P1 se retrouve notamment dans la formule de clôture de l'épisode de la tuile et du ling, sous la forme très fréquente *si comme je vous ai dit* (§LXXXIII l. 20-21).

présent de la narration. Dans un cas unique, une phrase au futur suit immédiatement cette formule de clôture pour annoncer un retour au sujet principal, *si revenrons après a no matere de devant*, ne laissant ainsi aucun doute quant à l'altérité de l'extrait concerné.

Ces deux premiers indices de la présence d'un épisode textuel dissonant sont extrêmement fiables et ne laissent que très peu de place à l'ambiguïté, si tant est qu'ils le fassent. Cependant, certains passages dont l'étrangeté est frappante ne sont marqués ni de l'un, ni de l'autre, mais ils ont ceci en commun que leur début inclut le verbe (*il*) *avint*, P3 du verbe *avenir*, 'advenir, avoir lieu', au passé défini. Sur un total de 23 occurrences à travers le texte<sup>128</sup>, *avint* introduit un extrait divergent à 10 reprises, opérant parfois seul, parfois en coopération avec une formule d'introduction. Lorsque son rôle est autre, il marque un assez long saut dans le temps vers un futur indéterminé ou attire l'attention sur la mort d'un personnage de premier plan, comme Pierre d'Amiens (§CIII), le comte de Saint-Pol (§CX) ou Johannitza le Valaque (§CXVI). *Avint* est également le verbe avec lequel débute le texte lui-même, tout de suite après que Clari ait communiqué le sujet de son œuvre<sup>129</sup> ; il s'agit sans contredit d'un fort marqueur d'événement qui attire l'attention sur un fait ou un moment précis, et ce contrairement aux autres marqueurs fétiches de l'auteur<sup>130</sup>, qui tendent plutôt à véhiculer une idée de continuité temporelle sans particulièrement commander l'intérêt.

Enfin, en l'absence de tous ces marqueurs, ce qui peut distinguer les passages divergents du récit principal est une inadéquation temporelle ou thématique entre ledit extrait et son environnement textuel. Ainsi, les retours en arrière, les sauts dans le futur, le changement brusque du personnage autour duquel ou par lequel a lieu l'action ou la mention d'un fait par

---

128 Paragraphes I, XV, XVIII, XXVIII, XXXIII, LII, LIV, LXIV, LXVI (2 fois), LXVIII, LXX, LXXXIII, XCIII, XCVIII, CIII, CVI (2 fois), CVIII, CX, CXII, CXVI (2 fois).

129 « Chi comenche li estoires de chiaus qui conqisent Constantinoble; si vous dirons après qui il furent et par quele raison il i alerent. Il **avint**, en ichel tans que li papes Innocens estoit apostoiles de Roume, [...] » (§I l. 1-4).

130 Voir *supra*, note 66.

association d'idées plutôt que par enchaînement logique peuvent tous constituer des signes d'un moment d'égarement dans la narration.

Pour résumer de façon synthétique, on dira donc qu'il y a quatre manifestations d'un épisode étranger au récit primaire: (1) une formule d'introduction simple (*or vous dirai*) ou complexe (+ phrase au futur), (2) une formule de clôture, (3) la forme verbale *avint*, et (4) un temps ou un traitement différent.

Afin d'appréhender ces passages qui ne s'intègrent pas tout à fait à l'histoire de la quatrième croisade, ces passages qui ont certainement concouru à la réputation digressive de Robert de Clari, tous les épisodes qui ont été identifiés comme tels dans le chapitre précédent seront maintenant étudiés avec plus de précision selon plusieurs critères: la longueur relative de l'extrait, la nature de son début et de sa fin, le positionnement de l'extrait par rapport au texte en entier et par rapport aux autres « digressions », et enfin le temps de la narration. Lorsque possible, ils seront également mis en relation avec ce qu'en dit la critique, car même si le discours est à ce propos plutôt sommaire en général, certains se sont penchés sur les écarts de Clari de façon plus sérieuse et il est souhaitable que leurs conclusions dialoguent avec celles de ce mémoire.

Puisqu'il s'agit d'informations somme toute assez denses et qu'il sera utile de pouvoir s'y référer en un coup d'œil, le TABLEAU 1 offre une présentation claire des données essentielles de chaque passage divergent<sup>131</sup>, chacun numéroté selon son ordre d'apparition dans le récit. L'indication « suspens », tel que son nom le suggère, fait référence à un extrait qui provoque un arrêt complet du flot de la narration, ce qui correspond généralement à une certaine forme de description.

---

131 Pour le décompte des différents blocs d'information du texte, les formules d'introduction et de clôture ont été comptées comme des entités indépendantes des blocs auxquels elles font référence en vertu de leur statut différent: elles sont des manifestations auctoriales situées en dehors de l'histoire, ce qui en fait des composants distincts. Toutefois, pour la cohérence de ce tableau, ces formules ont été regroupées avec les extraits qu'elles concernent.

**TABLEAU 1. Détail des épisodes divergents dans *La Conquête de Constantinople*<sup>132</sup>**

#	ÉPISODE	§	LONGUEUR	DÉBUT	FIN	TEMPS
1	Politique byzantine	XVIII-XXIX l. 6	350 l.	Formule d'introduction complexe + <i>avint</i>	Formule de clôture	Passé
2	Conrad de Montferrat en Orient	XXXIII l. 19- XXXIX l. 5	185 l.	Formule d'introduction complexe + <i>avint</i>	Formule de clôture + retour à la <i>matere de devant</i>	Passé
2.1	(Succession du trône de Jérusalem)	XXXIII l. 77-XXXIV l. 13	(38 l.)	<i>Or avint (or i estoit avenu)</i>	—	Passé
3	Sultan de Konieh	LII l. 26-52	26 l.	<i>Or avint</i>	—	Présent
4	Sœur du roi de France	LIII	11 l.	—	—	Présent
5	Roi noir de Nubie	LIV	25 l.	<i>Avint</i>	—	Présent
6	Coût de la vie au camp	LX l. 23-27	4 l.	—	—	Suspens
7	Johannitza le Valaque	LXIV-LXV	60 l.	<i>Avint</i>	—	Présent
7.1	(Coumans)	LXV l. 8-29	(21 l.)	Formule d'introduction simple	—	Suspens
8	Aventure d'Henri de Flandre	LXVI- LXVII	80 l.	Formule d'intro- duction simple + <i>avint</i>	—	Présent
9	Aleaume de Clari	LXXV l. 12-19	7 l.	—	—	Suspens
10	Histoire de la tuile et du linge	LXXXIII l. 4-21	17 l.	Formule d'intro- duction simple + <i>avint</i>	Formule de clôture	Passé/ suspens
11	Tube d'argent de Sainte-Sophie	LXXXV l. 29-40	11 l.	Formule d'intro- duction simple	—	Suspens
12	Pierre de Bracheux	CVI	29 l.	Formule d'intro- duction simple + <i>avint</i>	—	Futur

132 Les parenthèses autour du nom d'un épisode indiquent que celui-ci se retrouve à l'intérieur du bloc précédent; sa numérotation est également subordonnée à l'extrait mère pour en indiquer la parenté. Par exemple, l'épisode 2.1 se trouve à l'intérieur de l'épisode 2, et sa présence est incluse dans la longueur totale de l'extrait 2.

En regardant ces données, on remarque immédiatement que le seul marqueur systématiquement présent dans chaque épisode est le temps. Cela va de soi, bien sûr, puisque le temps est une propriété intrinsèque de l'écriture, alors que la présence ou l'absence d'une initiale et/ou d'une finale particulière sont des facteurs contingents ; cependant, puisque les temps verbaux possèdent *de facto* une cohérence interne, il n'est pas inintéressant de s'attarder aux propriétés des différents épisodes qui partagent un même rapport temporel, ce que présente le TABLEAU 2.

**TABLEAU 2. Épisodes divergents selon le temps**

TEMPS	ÉPISODE(S)	DÉBUT	FIN
<b>Passé</b>	Politique byzantine	Formule d'introduction complexe + <i>avint</i>	Formule de clôture
	Conrad de Montferrat en Orient	Formule d'introduction complexe + <i>avint</i>	Formule de clôture
	Succession du trône de Jérusalem	<i>Or avint (or i estoit avenu)</i>	—
	Histoire de la tuile et du linge	Formule d'introduction simple + <i>avint</i>	Formule de clôture
<b>Présent</b>	Sultan de Konieh	<i>Or avint</i>	—
	Sœur du roi de France	—	—
	Roi noir de Nubie	<i>Avint</i>	—
	Johannitza le Valaque	<i>Avint</i>	—
	Aventure d'Henri de Flandre	Formule d'introduction simple + <i>avint</i>	—
<b>Suspens</b>	Coût de la vie au camp	—	—
	Coumans	Formule d'introduction simple	—
	Aleaume de Clari	—	—
	Histoire de la tuile et du linge	Formule d'introduction simple (+ <i>avint</i> )	—
	Tube d'argent de Sainte-Sophie	Formule d'introduction simple	—
<b>Futur</b>	Pierre de Bracheux	Formule d'introduction simple + <i>avint</i>	—

Cette répartition des données donne à voir avec grande clarté les traits qu'ont en commun les épisodes rédigés au même temps, en plus de permettre d'identifier ceux qui sont propres à un ou plusieurs temps. Ainsi, il est manifeste que les formules de clôture sont employées exclusivement dans les épisodes rédigés au passé. Les formules d'introduction complexes sont également réservées aux retours en arrière, alors que les formules simples semblent se cantonner au suspens et au futur. Le très populaire verbe *avint*, quant à lui, se retrouve dans tous les temps, à l'exception du suspens<sup>133</sup>. Dans la mesure où la répartition par temps crée des groupes étonnamment homogènes, comme l'illustre le TABLEAU 2, cet ordonnancement sera privilégié pour traiter plus en profondeur de chaque épisode de façon à comprendre comment, en quoi et pourquoi chacun d'eux diverge de la ligne directrice du texte.

## 2.1 Politique byzantine (§XVIII-XXIX l. 6)

Tout premier épisode divergent de *La Conquête de Constantinople*, l'extrait qui aborde l'histoire de la politique byzantine du XII<sup>e</sup> siècle est également le plus long de tout le récit avec ses 350 lignes, ce qui totalise 12,8 % de la masse textuelle totale<sup>134</sup>. Sa longueur considérable converge cependant avec sa vocation ainsi qu'avec son positionnement dans le récit. Débutant à la première ligne du paragraphe XVIII, donc très tôt dans le texte<sup>135</sup>, cet épisode intervient immédiatement après que soit présenté Alexis le jeune, un personnage amené à jouer un rôle de la plus haute importance dans la croisade, mais jusque-là complètement

---

133 L'épisode sur l'histoire de la tuile et du linge est le seul à se classer dans deux catégories temporelles, le passé et le suspens, ce qui lui confère un statut quelque peu ambigu. Pour plus de détail sur le verbe *avint* dans cet extrait, voir notre discussion, *infra* p. 77-79.

134 Le récit comporte un total de 2741 lignes réparties sur 120 paragraphes.

135 Plus précisément, l'épisode débute 389 lignes après le début du récit, donc après 14,2 % ou environ 3/20 de la totalité du texte. Puisque l'épisode lui-même représente 12,8 % de la totalité du texte, le public a lu à propos de la croisade et de la politique byzantine virtuellement dans la même proportion lorsqu'il arrive à la fin de cet extrait.

inconnu tant dans le récit que pour le public de Clari, qui n'a fort probablement jamais quitté la France et dont les connaissances sur l'Empire byzantin sont certainement très limitées. Ainsi, dans le but de faire comprendre à son auditeur-lecteur qui sont Alexis et son père Isaac, aussi surtout quelles sont les circonstances qui les ont menés à être dépossédés de ce qui leur revenait de droit, Clari entame un long compte-rendu de l'histoire de la politique byzantine de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Bien qu'il soit plus étoffé et plus enjolivé que nécessaire, cet épisode est d'une pertinence certaine tant pour l'intelligence du récit que pour l'histoire des mentalités<sup>136</sup>, et son envergure illustre le besoin criant d'explication que devait éprouver Clari à l'idée que la croisade soit déviée vers la ville chrétienne de Constantinople au lieu de poursuivre son cours normal en direction de l'Égypte.

L'utilité de cet épisode historique n'étant pas à remettre en doute, l'intentionnalité de sa présence ne l'est pas non plus. En effet, il s'agit de l'un des épisodes les mieux balisés, avec pour seul concurrent l'extrait concernant le passage de Conrad de Montferrat en Orient. Sa formule d'introduction complexe offre à la fois un point de rupture à partir du récit principal et une indication du départ d'une nouvelle aventure avec le verbe *avint*, qui intervient sitôt terminée une brève description de l'empereur Manuel 1<sup>er</sup> : « **Or** vous **lairons** chi ester des pe-lerins et de l'estoire, **si vous dirons** de chu vaslet et de l'empereur Kyrsaac, sen pere, comment il vinrent aant. [...] Un jour **avint** que le gent de se tere et si consellier le blasmerent molt, [...] » (§XVIII l. 1-3 et l. 9-10). Sa formule de clôture, quant à elle, l'isole du reste du récit et le résumé qu'elle en offre témoigne de la conscience qu'a Clari d'avoir parlé d'un sujet autre. Bien sûr, en sa qualité de retour en arrière, son temps passé en fait également une entité séparée du corps de l'histoire, ce qui contribue à en faire un microcosme narratif, pour reprendre une expression utilisée plus tôt dans ce mémoire.

---

136 Voir *supra*, p. 26-27.

Par sa nature et sa taille, cette incursion dans le monde de la politique byzantine a attiré les commentaires de virtuellement tous les critiques qui se sont intéressés à la chronique de Robert de Clari. Dès 1950, Albert Pauphilet parle de ce passage comme l'une des digressions « délibérément introduites dans son discours », en précisant qu'« [i]l n'est pas douteux qu'il les estimait nécessaires à l'intelligence de la situation que les croisés avaient trouvée en Orient<sup>137</sup> ». Jean Dufournet le classe parfois parmi les « digressions plus ou moins longues » que Clari rapporte et qui « visent à éclairer les dessous de l'histoire<sup>138</sup> », mais il le considère ailleurs comme un retour en arrière qui « ser[t] à expliquer l'origine des événements<sup>139</sup> », opinion d'ailleurs partagée par Alberto Varvaro<sup>140</sup>. Gérard Jacquin le considère également comme une digression, mais il y voit autre chose qu'une explication historique :

[...] la longue digression de Clari [sur la politique byzantine] ne saurait s'expliquer par ce seul souci de dégager les causes de la déviation de la croisade, ni même par l'aptitude du chroniqueur à se libérer des limites de son expérience personnelle. Certains traits du récit montrent en effet que, par delà le désir de rendre la réalité historique, Clari semble éprouver un plaisir particulier à raconter, à capter la curiosité de son public<sup>141</sup>.

Qui plus est, il avance que la présence de traits comme le temps indéfini de la narration, l'intervention du surnaturel et les éléments à haute valeur symbolique, comme l'eau, la forêt et la nuit, rapprochent le style de cet extrait de celui des contes<sup>142</sup>, ce qui va dans le sens d'une histoire insérée dans l'histoire et qui établit un intéressant parallèle avec l'épisode de la tuile et du linge, lui aussi possédant sensiblement les mêmes caractéristiques<sup>143</sup>. Sharon Kinoshita

---

137 Albert Pauphilet, « Villehardouin, Robert de Clari et la conquête de Constantinople », *op. cit.*, p. 236.

138 Jean Dufournet, introduction à l'édition de *La Conquête de Constantinople* de Robert de Clari, *op. cit.*, p. 32.

139 Jean Dufournet, *Les écrivains de la Quatrième croisade. Villehardouin et Clari*, *op. cit.*, p. 366.

140 Alberto Varvaro, « Esperienza e racconto in Robert de Clari », *Miscellanea di studi in onore di Aurelio Roncaglia a cinquant'anni dalla sua laurea*, Roberto Antonelli (dir.), Modène, Mucchi, vol. 4, 1989, p. 1411-1427.

141 Gérard Jacquin, *op. cit.*, p. 303.

142 *Ibid.*, p. 310-313.

143 Voir notre discussion sur cet épisode, *infra* p. 77-79.

estime que « *La Conquête de Constantinople* contains two longs historical digressions that seem to exemplify Robert's inability to hold a straight narrative line », ces deux digressions étant le passage byzantin ainsi que celui sur Conrad de Montferrat. Toutefois, même si son commentaire paraît quelque peu péjoratif, elle ajoute qu'après réflexion, « the logic behind Robert's apparently cumbersome flashbacks becomes perfectly clear: the first supplies the historical background for Alexios' claim [...]»<sup>144</sup>. Peter F. Dembowski, celui dont l'opinion sur cet épisode est la plus favorable, soutient enfin que l'explication sur l'implication d'Alexis le jeune ainsi que l'extrait sur Conrad de Montferrat sont « des retours en arrière intellectuellement justifiés et organiquement entrelacés avec le reste du récit »<sup>145</sup>.

À l'exception de Jacquin, tous s'accordent donc pour dire que ce passage est une digression ou un retour en arrière — ou les deux, puisque l'un n'exclut pas l'autre — et qu'il possède une fonction bien définie, celle d'offrir une explication historique à la présence d'Alexis le jeune parmi les croisés, et ultimement à la déviation de la croisade elle-même. Des caractéristiques constitutives de la digression, seules deux sont remplies par cet épisode. En effet, il opère bien un saut à une idée différente et insère un sens autonome et détachable dans le récit, au point où l'on pourrait même le considérer comme un conte indépendant. Toutefois, son altérité n'est en rien accessoire; elle joue un rôle non négligeable dans le récit et dans la compréhension qu'a le public des faits qui sous-tendent les événements de la quatrième croisade, et ce souci pédagogique dont fait montre le chroniqueur est tout à fait louable. Pour toutes ces raisons, il semble que la formule de Dembowski, un « retour en arrière intellectuellement justifié », soit la plus à même de rendre compte du statut de ce volumineux passage.

---

144 Sharon Kinoshita, « Brave New Worlds. Robert de Clari's *La Conquête de Constantinople* », *op. cit.*, p. 145.

145 Peter F. Dembowski, *op. cit.*, p. 121.

## 2.2 Conrad de Montferrat en Orient (§XXXIII l. 19-XXXIX l. 5)

Après l'exposé de Clari sur les dessous de la politique byzantine, le récit n'offre qu'un maigre intervalle de 69 lignes — 2,5 % du texte — avant d'entamer son second épisode divergent, qui relate les aventures de Conrad de Montferrat en Orient. Tout comme celui qui le précède, cet extrait est d'une longueur considérable avec ses 185 lignes, ce qui est tout même deux fois moins long que l'histoire d'Alexis le jeune et de son père. Tel que l'ont laissé entrevoir les commentaires des critiques tout juste cités, cet épisode divergent est fréquemment invoqué en duo avec le passage sur l'histoire byzantine, et pour cause: ils ont en commun d'être les seuls à être introduits à la fois par une formule d'introduction complexe et par le verbe *avint*, de posséder une formule de clôture et d'être rédigés au passé par rapport au temps de la narration principale. De plus, cet épisode est le seul dans tout le texte qui ajoute à sa formule de clôture une mention du retour imminent au sujet premier: « Or vous avons conté le mesfait dont li marchis de Monferras haoit l'empereur de Coustantinoble, et pour coi il i metoit gregneur paine et gregneur conseil d'aler | en Coustantinoble que tout li autre, **si revenrons après a no matere de devant** » (§XXXIX l. 1-5). Bien sûr, une telle formule érige en certitude le sentiment que Clari est conscient de s'écarter de son sujet et qu'il le fait dans un but précis et prémédité, ici celui d'éclairer la motivation démesurée du marquis de Montferrat à aller à Constantinople. C'est du moins là ce qu'il revendique dans son texte<sup>146</sup>, mais la lecture de l'extrait confirme qu'on y trouve beaucoup plus que cela.

Dans les faits, Clari ne justifie les motivations de Boniface que pendant 56 lignes, ce qui correspond plus ou moins au tiers de l'épisode (30,2 %). En effet, la conclusion à laquelle le

---

146 C'est ce que Clari annonce à la fois dans l'introduction du passage (« Or vous lairons ichi ester de l'estore; si vous dirons le mesfait dont li marchis haoit l'empereur de Coustantinoble » (§XXXIII l. 19-21)) et dans le retour qu'il effectue sur celui-ci (« Or vous avons conté le mesfait dont li marchis de Monferras haoit l'empereur de Coustantinoble, et pour coi il i metoit gregneur paine et gregneur conseil d'aler | en Coustantinoble que tout li autre [...] » (§XXXIX l. 1-4)).

public en vient après avoir lu ces 56 premières lignes est que Boniface veut aller à Constantinople pour se venger de l'empereur, qui a tenté d'assassiner son frère Conrad. Or, Clari ne s'en tient pas là et ouvre plutôt à la ligne 77 du paragraphe XXXIII une parenthèse sur la succession du trône de Jérusalem.

### 2.2.1 Succession du trône de Jérusalem (§XXXIII l. 77-XXXIV l. 13)

Laissant en plan les motivations du marquis, Clari entame sans réelle transition la narration d'un tout autre sujet, à savoir un résumé de comment le royaume de Jérusalem échet à Guy de Lusignan suite à la mort de Baudouin IV le lépreux. Antérieure à l'histoire de Conrad de Montferrat, cette parenthèse est un donc un retour en arrière dans le retour en arrière, puisque les péripéties de Conrad sont elles-mêmes antérieures au récit de la croisade; ce passé au deuxième degré se traduit dans le verbe *advenir* qui introduit le changement de sujet, qui passe donc du passé défini *avint* au plus-que-parfait *i estoit venu*, mais qui conserve assurément sa faculté de marquer un saut à une idée différente et/ou particulièrement intéressante.

Cet épisode de 38 lignes ne comporte aucune formule de clôture et semble au contraire constituer le point de départ de la suite des aventures de Conrad de Montferrat, qui reprennent entremêlées à celles du fameux Guy de Lusignan (§XXXIV-§XXXVII). En passant successivement d'un personnage à l'autre, le récit de Clari s'appréhende alors sur le mode d'un roman qui procède par entrelacement, et le sujet de l'épisode sur Conrad semble se transformer en un panorama de la troisième croisade, celle à laquelle a participé le frère de Boniface<sup>147</sup>.

---

147 Voir notre discussion à ce propos à la page 32.

Selon cette répartition des sujets à l'intérieur de l'épisode sur les aventures de Conrad de Montferrat en Orient, seule la première partie (§XXXIII l. 19-77) semble historiquement justifiée et justifiable, et seule cette première partie répond aux ambitions de Clari. L'encart sur la succession du royaume de Jérusalem semble ainsi entièrement superflu à moins qu'on ne l'envisage comme le début de la seconde portion des aventures de Conrad, ce qui apparaît somme toute possible considérant que Guy de Lusignan constitue un sujet commun aux deux parties. Toutefois, cette « continuation » est elle-même un ajout non nécessaire et inutile à la vocation explicative du passage sur Conrad de Montferrat, ce qui fait d'elle une digression en bonne et due forme puisqu'elle passe à une idée différente, insère un sens autonome dans le récit et présente une altérité totalement accessoire.

Malgré tout, cette « vraie » digression surgit à l'intérieur de ce qu'on devrait qualifier de retour en arrière intellectuellement justifié, au même titre que le passage sur la politique de l'Empire byzantin, puisque Clari explique réellement la source de la hargne de Boniface de Montferrat envers l'empereur de Constantinople et que cela s'avère utile et très pertinent dans le contexte de la déviation de la quatrième croisade. Elle a aussi toujours pour sujet Conrad de Montferrat, ce qui atténue sensiblement le critère du changement de sujet. Dans cette optique, et bien que l'idée d'une digression à l'intérieur d'un retour en arrière soit tout à fait acceptable, il serait avantageux d'adopter la vision de Maurice Laugaa, qui pose les questions suivantes : « Si le mot *digression* vaut comme preuve d'une présence, ne peut-on repérer des traits digressifs, sans que ceux-ci soient subsumés dans un nom ? Ne peut-on repérer *du* digressif ou *de la* digressivité dans un discours, hors de toute nomination ?<sup>148</sup> » En répondant *oui*, on peut se permettre de considérer l'épisode de Conrad de Montferrat comme un tout, un retour en arrière motivé qui présente cependant des traits digressifs. Néanmoins, même

---

148 Maurice Laugaa, « Identifier la digression », *La digression*, Nathalie Piegay-Gros (dir.), Paris, Université Paris VII-Denis Diderot, 1994, p. 111.

si elles semblent inspirer le développement qui leur succède, les 38 lignes sur la succession du royaume de Jérusalem ne peuvent bénéficier de ce statut et constituent bel et bien une digression à l'intérieur du retour en arrière. Introduite comme telle avec l'adverbe *or* et la forme verbale *i estoit avenu*, elle est également complètement détachable du récit, à tel point que sa suppression n'entraîne aucune rupture dans le flot de l'histoire de Conrad ; comme elle est purement accessoire et qu'elle introduit une idée différente, elle correspond bien aux trois propriétés de la digression.

Hormis Gérard Jacquin, qui traite de l'épisode des aventures de Conrad de Montferrat avec grande profondeur<sup>149</sup>, nul autre critique ne mentionne clairement la présence de différentes parties dans l'extrait, ou même celle d'une digression au second degré. Selon Jacquin, la seconde partie de l'épisode, où l'histoire de Conrad s'étend plus que nécessaire, serait le fait du plaisir qu'éprouve Clari à raconter d'impressionnants faits d'armes, ainsi que « l'écho d'une certaine propagande » issue du camp croisé. Sans vouloir réduire la portée de ces justes constats, il est pertinent de rappeler que la littérature historique du XII<sup>e</sup> siècle incorpore presque systématiquement un compte-rendu de la première croisade à ses textes. Comme le dit John O. Ward, cette pratique « is not, as we might today be tempted to see it, a digression from their theme, but a kind of summa or manifest sign of it<sup>150</sup> » ; ainsi, comme ces textes font partie du fond à partir duquel Clari a pu puiser son inspiration, il ne serait pas inconvenable de croire qu'il a lui aussi cherché à incorporer le récit d'une autre croisade à son témoignage, dans ce cas celui de la troisième croisade, le faisant toutefois avec son style vivant et orienté vers l'extraordinaire.

---

149 Voir la partie de sa thèse vouée à cet épisode, *op. cit.*, p. 320-327.

150 John O. Ward, « Some Principles of Rhetorical Historiography in the Twelfth Century », *Classical Rhetoric & Medieval Historiography*, Ernst Breisach (dir.), Kalamazoo, Medieval Institute publications, 1985, p. 119.

Bien qu'elle ne soit pas aussi précise que Jacquin, Danielle Nicole Muller vient bien près de reconnaître l'altérité de l'épisode sur la succession du trône de Jérusalem lorsqu'elle affirme dans sa thèse de doctorat que

Conrad's journey to Jerusalem spurs Robert to narrate another romance. Gui de Lusignan, married to the queen of Jerusalem, is judged unfit for this marriage. While the barons search for another, more suitable, ruler, the queen dupes them and manages to remarry Gui<sup>151</sup>.

Toutefois, quant à ce qui motive Clari à rédiger l'épisode sur Conrad de Montferrat, elle semble n'y voir que ce fameux plaisir de conter :

[...] Robert interrupts the history of the conquest of Constantinople to explain Conrad's misadventure with the emperor, thus justifying Boniface's personal rancor against him. But it is not so much to explain Boniface's anger against the emperor of Constantinople, as it is Robert's desire to narrate another 'adventure' story<sup>152</sup>.

Sharon Kinoshita, quant à elle, juge que cet épisode complexe est « ostensibly designed to explain his younger brother Boniface's animosity towards Alexios III<sup>153</sup> », mais elle remarque bien l'inadéquation entre l'annonce de Clari et le résultat auquel il parvient lorsqu'elle conclut :

Just how this digression accounts for Boniface's anti-Byzantine sentiment remains somewhat puzzling. True, the emperor's treachery is depicted as completely unmotivated. Perhaps we are meant to understand that, by precipitating the marquis's departure for the Holy Land, Alexios was directly responsible for Conrad's death<sup>154</sup>.

Outre ces mentions des subtilités du passage concernant Conrad de Montferrat, ce dernier est généralement considéré exactement comme l'explication des tractations politiques de Byzance, à savoir comme une digression ou un retour en arrière dont la fonction est

---

151 Danielle Nicole Muller, *op. cit.*, p. 117.

152 *Ibid.*

153 Sharon Kinoshita, *op. cit.*, p. 148.

154 *Ibid.*, p. 149.

d'apporter des explications historiques aux dessous de la quatrième croisade. Ce n'est certes pas faux, mais l'analyse précédente montre bien qu'une étude plus attentive en fait ressortir toute la finesse.

### 2.3 Histoire de la tuile et du linge (§LXXXIII l. 4-21)

L'épisode sur l'histoire de la tuile et du linge possède un statut particulier grâce à sa capacité à se classer sous deux temps narratifs, à savoir le passé, qui le place aux côtés des trois épisodes jusqu'à présent traités, et le suspens, qui sera abordé plus loin. À 17 lignes, il est largement plus court que les trois autres retours en arrière du texte, et son emplacement dans le récit le sépare aussi grandement d'eux; en débutant au paragraphe LXXXIII, ce sont 44 chapitres qui l'éloignent du retour en arrière le plus près, celui sur Conrad de Montferrat. Toutefois, il se retrouve au beau milieu de la longue séquence de descriptions des merveilles de Constantinople (§LXXXII-§XCII), qui par leur nature même mettent un frein à l'avancement du récit. La fonction de cet extrait sur la provenance de la tuile et du linge est d'ailleurs descriptive, elle aussi, ce que Clari exprime clairement en introduisant le passage par la formule simple « **si vous dirons** dont chil saintuaire | estoit venu » (§LXXXIII l. 5-6). Pour expliquer d'où proviennent ces reliques, Clari entame cependant une histoire ayant lieu dans un passé prophétique, celle d'un saint homme qui aurait donné au Christ un linge sur lequel les contours de son visage seraient demeurés imprimés et qui aurait ainsi obtenu la capacité de guérir les malades.

Comme les épisodes au passé, celui-ci est introduit par une formule vouée à cette fin ainsi que par le verbe *avint*, qui débute la narration événementielle, et il présente de surcroît une nette coupure temporelle avec la formule *il eut jadis*: « **Il eut jadis** un saint homme en Coustantinoble; si **avint** que chus sains hons recouvroit de riule le maison a une veve femme

pour l'amour de Damedieu » (§LXXXIII l. 6-8). Il présente également une formule de clôture au présent de la narration, ce qui est propre aux retours en arrière<sup>155</sup> : « [...] ; et chil saintuaire pendoient en mi le capele, si comme je vous ai dit » (§LXXXIII l. 20-21). Malgré tout, les formules d'introduction simples sont plus répandues dans les épisodes qui suspendent la narration, ce que fait ultimement cet épisode sur la tuile et le linge du saint homme. Ainsi, il paraît juste de dire que les éléments qui le rapprochent des retours en arrière — la formule de clôture et, surtout, le verbe *avint* — sont en fait le produit de la narration au passé, et non l'expression d'une réelle analepse. Si Clari passe souvent sous silence ses écarts thématiques, il semble en effet beaucoup plus conscient de ses sauts chronologiques, qu'il prend soin de bien baliser.

De ce fait, cet épisode est donc mieux interprété en tant que suspens, puisque sa fonction est bel et bien celle de décrire des reliques, reliques qui sont d'ailleurs déjà présentées dans un moment d'arrêt descriptif dans le texte. Le résultat est la description d'une description, un double arrêt qui n'apporte rien au récit outre un facteur d'émerveillement dû au caractère extraordinaire de l'anecdote du saint homme. Puisque Clari introduit une idée différente, détachable et accessoire au reste du récit, ce passage répond à tous les critères de la digression.

Probablement en raison de sa taille très modeste, l'épisode de la tuile et du linge n'est mentionné que par peu de critiques, et souvent de façon plus ou moins détournée. Jacquin y porte brièvement son attention et affirme son statut de digression, disant qu'elle « vaut à la fois par l'explication qu'elle apporte, mais aussi par son intérêt propre qui est celui d'une nouvelle histoire merveilleuse que Clari prend plaisir à raconter<sup>156</sup> ». Dembowski, adoptant un point de vue que peu d'autres semblent partager, juge que « [l]'art de l'anecdote est surtout

---

155 Voir la répartition des finales dans le TABLEAU 2.

156 Gérard Jacquin, *op. cit.*, p. 334.

visible dans des digressions qui ne font vraiment pas partie de la narration», et qu'« il y en a au moins trois: le roi noir de Nubie LIV, 1-32; le saint homme et le Christ LXXXIII 7-27; Pierre de Bracheux descendant des Troyens CVI, 15-38.<sup>157</sup> » Il ne parle pas plus avant de cet épisode, mais sa conclusion est claire et en harmonie avec celle ici exprimée. Dufournet et Pauphilet, quant à eux, ne mentionnent jamais cet épisode particulier<sup>158</sup>, mais s'entendent pour dire que l'anecdotique et le surnaturel abondent dans le texte de Clari<sup>159</sup>, deux traits que l'on peut sans hésitation attribuer à ce petit épisode religieux.

#### 2.4 Sultan de Konieh (§LII l. 26-52)

L'épisode mettant en scène le sultan de Konieh est le premier d'une série de trois courts blocs qui présentent chacun une rencontre particulièrement intéressante que font les croisés. Comme il s'agit d'événements qui ont lieu alors que se déroule la croisade, et non pas de retours en arrière explicatifs, par exemple, ils sont racontés au présent de la croisade, au même temps que la narration principale. C'est le cas de la rencontre avec le sultan de Konieh, qui se produit à un moment imprécis suite au retour sur le trône d'Alexis et de son père. L'épisode, qui fait 26 lignes de long, constitue la première irruption d'un sujet nouveau depuis les aventures de Conrad de Montferrat; Clari a effectivement tenu en maître le droit fil de

157 Peter F. Dembowski, *op. cit.*, p. 114. Il est à noter que Dembowski emploie l'édition de 1924 de Philippe Lauer, et que pour cette raison les numéros de lignes ne peuvent être comparés à ceux employés dans ce mémoire, issus de l'édition de 2004 de Jean Dufournet. Les numéros de paragraphes sont toutefois les mêmes, puisqu'ils sont présents dans le manuscrit et ne relèvent donc pas d'une particularité éditoriale.

158 Jean Dufournet le nomme une fois, très simplement (« la tuile et la serviette du saint homme de Constantinople que visita le Christ »), dans une énumération des reliques que Clari décrit, sans donner davantage de précisions (*Les écrivains de la Quatrième Croisade. Villehardouin et Clari, op. cit.*, p. 355).

159 Selon Dufournet, « Robert de Clari a greffé un recueil de *mirabilia* et de *memorabilia*, de choses merveilleuses qu'il convient de rapporter, explorant toutes les formes du surnaturel (merveilleux, miraculeux et magique), en sorte que son récit éclaté est le moins unifié, à cause de son goût prononcé pour l'anecdote et la digression » (Introduction de *La Conquête de Constantinople, op. cit.*, p. 34). Albert Pauphilet note quant à lui que « [l]e surnaturel, la merveille, sont ici choses ordinaires. [...] Quelques charmantes anecdotes, tout à fait dans le goût de la Légende Dorée, sont contées là-dessus par Clari » (*op. cit.*, p. 235).

la narration du départ pour Constantinople jusqu'à la première prise de la ville (§XXXIX l. 5-LII l. 26), mais il faut croire que le repos de l'armée après toute l'action des hostilités se reporte sur le récit du *povre chevalier*, qui isole des scènes qui lui paraissent dignes d'intérêt au lieu de tout rapporter point par point.

L'épisode du sultan de Konieh est introduit par un *or* d'opposition qui nie la suite logique présagée dans le bloc d'information qui le précède<sup>160</sup>, puis par la formule verbale *avint* qui marque le début d'un nouveau sujet caractérisé par l'action<sup>161</sup>; il ne présente aucune formule de clôture, et n'est ainsi balisé qu'à son commencement. Il introduit bien un sujet différent, en ce sens que le sultan est un nouveau sujet grammatical et que le récit tendait vers une explication d'en quoi libérer Murzuphle était une bien mauvaise idée, et non vers cette scène particulière. Toutefois, le tout se déroule pendant la quatrième croisade, « après que li Francoïis eurent si faitement ouvré », et met bel et bien en scène les croisés, qui discutent avec le sultan de Konieh, mais refusent ultimement de l'aider. De plus, si Clari avait poursuivi dans la veine du bloc précédent en décrivant la trahison de Murzuphle, il aurait été contraint de faire un saut dans le temps et de rompre l'ordre chronologique de son récit. En mettant un frein à cette ligne de pensée (*or*) pour aborder la rencontre du sultan (*avint*), il parvient en fait à la conserver intacte. Le fait de procéder à ce moment par enchaînement de morceaux narratifs, une technique qui d'ailleurs est loin de lui être étrangère, semble surtout permettre au récit de traduire la situation des croisés, qui campent alors dans la ville de Constantinople en attente de voir l'empereur honorer ses engagements envers eux. À un moment où tout dire aurait été superflu, le chroniqueur choisit plutôt de s'en tenir aux faits marquants et de les présenter sous forme d'anecdote. Pour reprendre les termes de Peter Dembowski, il semble

---

160 Pour plus de détails, se reporter à notre discussion sur ce passage à la page 36.

161 Le verbe *avenir*, comme sa contrepartie moderne *advenir*, dénote une action ou un événement qui a lieu, qui survient, et ne peut en aucun cas introduire un état ou une description.

ici tout à fait approprié de dire que « Robert de Clari ne raconte que l'essentiel : les actions militaires vécues ou celles qu'il a entendues, les anecdotes connues et surtout les merveilles vues<sup>162</sup> ». Si cet épisode peut paraître digressif parce qu'il aborde un sujet différent, du moins marginalement différent, il n'insère pas dans le texte un sens détachable et accessoire, mais bien le portrait d'un moment fort qui s'intègre parfaitement au récit principal de la conquête de Constantinople.

Comme on peut s'en douter, Dembowski ne voit lui non plus pas en cet épisode une digression, mais sans doute une anecdote. Il ne le nomme toutefois pas comme tel, mais il n'est pas hasardeux d'estimer qu'il a ce passage en tête lorsqu'il note « l'habitude qu'a Robert de présenter les événements importants et complexes sous forme de simples anecdotes » et qu'il avoue que « [c]ette réduction de l'histoire à l'anecdote est si répandue que nous sommes embarrassé pour choisir des exemples<sup>163</sup> ». À l'exception de Danielle Nicole Muller, qui parle de ce passage comme d'une digression<sup>164</sup>, les critiques tendent généralement à y déceler l'expression d'une anecdote, allant même dans le cas de Sharon Kinoshita à y voir un foyer propice à l'étude de l'histoire des mentalités<sup>165</sup> :

In Robert de Clari's *Conquête*, Constantinople becomes the stage for the Franks' encounters with the sultan of Konia, the pilgrim king of Nubia, and the nomadic Cumans — anecdotes typically cited as illustrations of Robert's naïveté and his fascination for colorful but historically irrelevant detail [...]. Far from being ornamental, however, these passages show the crusaders' fundamental conceptual categories pushed to their limit<sup>166</sup>.

---

162 Peter F. Dembowski, *op. cit.*, p. 84.

163 *Ibid.*, p. 113.

164 Danielle Nicole Muller, *op. cit.*, p. 117 : « Another digression emphasizes the crusaders' courage of having conquered a city, that is "li kies du monde" and having set the rightful heir on the throne. Their reputation has traveled to far away places, as the Sultan de Coine reveals. »

165 Elle précise cette position à la toute fin de sa contribution : « Robert's, on the other hand, struggles to pour new experiences into old conceptual molds. The result is an uneven and extravagant but far more revealing chronicle of an important turning point in world history and the history of European mentalities » (Sharon Kinoshita, *op. cit.*, p. 175).

166 *Ibid.*, p. 153.

## 2.5 Sœur du roi de France (§LIII)

Positionné directement à la suite de l'anecdote précédente, l'épisode concernant la rencontre des croisés avec la sœur du roi de France est quelque peu particulier : à seulement 11 lignes de long, il n'est balisé ni par une formule d'introduction ni par une formule de clôture. Plutôt, il se présente comme une suite chronologique à l'épisode sur le sultan de Konieh, avec son introduction en *après quant* tout à fait typique des enchaînements de Clari<sup>167</sup>. L'épisode traite d'un sujet qui semble d'emblée différent, mais si l'on accepte le fait que le récit se tisse ici par anecdotes, et non selon un modèle linéaire, cet effet d'altérité devient tout à fait attendu. Comme le sens de cette étrange rencontre avec l'impératrice Agnès n'est pas non plus détachable, puisqu'intrinsèquement lié à l'histoire des croisés et organiquement rattaché à sa structure, tout semble indiquer que cet épisode est une anecdote plus qu'une digression. Son caractère adventice est certes discutable, puisque bien que Clari y voit certainement un aspect mémorable et digne de mention, cet échange aurait sans doute pu être omis sans que l'histoire de la quatrième croisade en souffre ; cependant, dans la mesure où il s'agit d'un événement qui a lieu dans le cadre de la croisade et qu'il fait ainsi partie de tous ceux que l'auteur pouvait choisir de raconter, on se gardera de juger de la pertinence de rapporter cet épisode, car le faire reviendrait à établir l'existence d'une hypothétique « parfaite » relation des événements à laquelle Clari se serait plus ou moins conformé, et l'on nierait par le fait même la liberté du mémorialiste<sup>168</sup>. On admettra donc que l'impolitesse dont a fait preuve l'impératrice au moment de recevoir les croisés était pour Clari une curieuse anecdote digne de faire partie de son témoignage.

Allant dans le sens de l'écriture par anecdotes, C. P. Bagley parle de cet épisode comme d'une note parmi plusieurs autres :

---

167 Voir notre explication à la pages 24, et particulièrement la note 66.

168 Voir *supra*, note 68.

[...] Robert's chronicle sometimes gives the impression of a series of notes. These episodes are the arrival of the Sultan of Iconium (ch. LII), the visit to Princess Agnes (LIII), the meeting with the King of Nubia (LIV), the story of John of Wallachia and the Comans (LXIV-LXV), the capture of the holy ikon (LXVI), and the description of the marvels of Constantinople (LXXXII XCII)<sup>169</sup>.

Plus loin dans sa contribution, il l'inclut en tant que partie d'une description mettant en vedette des personnages exotiques : « The first description concentrates on exotic people: a Saracen sultan come to beg the Christians to right another wrong, a French princess who claims to have forgotten how to speak French, and a black African Christian with the cross burned on his face.<sup>170</sup> » Le terme « description » paraît quelque peu inadéquat, mais ce regroupement — ici appelé « rencontres dignes d'intérêt »<sup>171</sup> — coïncide parfaitement avec les observations faites dans ce mémoire. Jean Dufournet cite cet épisode uniquement dans le but de faire remarquer que les femmes ne sont pas absentes du récit de Clari<sup>172</sup>, ou à titre d'exemple de l'une de « ces nombreuses scènes » qui prouvent que « l'histoire et l'extraordinaire baignent dans un climat de familiarité et de réalisme<sup>173</sup> ». Sharon Kinoshita, qui emploie le terme « anecdote », en parle longuement pour expliquer en quoi « Agnes embodies the complete breakdown of a dynastic politics meant to consolidate a Capetian-Comnenan alliance, and, ideally, to produce a line a half-French emperors<sup>174</sup> ». Les autres textes qui abordent *La Conquête de Constantinople*, même la très exhaustive thèse de Jacquin, n'en font simplement pas mention.

---

169 C.P. Bagley, « Robert de Clari's *La Conquête de Constantinople* », *Medium Aevum*, vol. 40, 1971, p. 109.

170 *Ibid.*, p. 113.

171 Voir notre discussion sur cette section, p. 36-38.

172 Introduction de la *Conquête*, p. 24 : « Il est à noter que les femmes ne sont pas absentes de notre texte. [...] La reine Théodora de Jérusalem est la victime d'Andronic qui la viola, et Agnès, déçue par la tournure des événements, refuse de parler directement aux croisés ».

173 Jean Dufournet, *Les écrivains de la Quatrième Croisade. Villehardouin et Clari*, *op. cit.*, p. 360-361.

174 Sharon Kinoshita, *op. cit.*, p. 158 ; voir l'extrait complet à propos d'Agnès, p. 155-158.

## 2.6 Roi de Nubie (§LIV)

Dernier segment de cette série de trois rencontres hors de l'ordinaire, l'épisode sur le roi chrétien de Nubie est probablement l'un de ceux qui marquent le plus l'imaginaire, tant celui du lecteur moderne que celui de Clari, qui affirme que « si esgarderent li baron chu roi a molt grant merveille » (§LIV, l. 25). Situé immédiatement à la suite de l'anecdote sur la sœur du roi de France, cet extrait contemporain du temps de la croisade débute par la forme verbale *avint*, ce qui l'identifie bien comme sujet indépendant du bloc précédent. Le verbe est également précédé du classique *après*, inscrivant ainsi cette rencontre à la suite des deux dernières et contribuant à créer la triade d'anecdotes déjà mentionnée, dont cet entretien fait indubitablement partie. Son statut d'anecdote lui vient des mêmes raisons que ces homologues, ce pour quoi aucun retour ne sera fait sur ce point par souci de concision. On notera, toutefois, qu'il existe une ressemblance frappante entre l'épisode du roi de Konieh et celui du roi de Nubie : tous deux ont une longueur similaire (26 lignes pour le premier, 25 pour le second), débutent par la forme *avint*, et mettent en scène un dialogue grâce auquel les informations importantes sortent de la bouche du personnage captivant en question, et non de celle de Clari.

Cet épisode saisissant, dans lequel les croisés rencontrent un personnage qui leur est à la fois très semblable et très dissemblable, est discuté par la quasi-totalité des critiques ayant abordé le texte de Clari. Dembowski le cite comme l'une des « trois digressions qui ne font vraiment pas partie de la narration<sup>175</sup> », ce qui paraît être un jugement un peu hâtif, particulièrement car l'auteur ne précise pas sa pensée plus avant. Jean Dufournet est tout aussi expéditif : il parle de cet épisode dans une section réservée aux digressions, notant simplement que « l'exotisme reprend tous ses droits avec ce roi noir<sup>176</sup> ». Cependant, Gérard

---

175 Dembowski, *op. cit.*, p. 114.

176 Jean Dufournet, *op. cit.*, p. 359. Dufournet offre la même interprétation dans l'introduction de son édition

Jacquin entretient une opinion similaire qu'il développe de la sorte après avoir discuté des « digressions majeures » du texte :

D'autres passages de la chronique de Clari pourraient être considérés comme des digressions, dans la mesure où les faits évoqués ou les scènes décrites ont leur intérêt propre et n'apportent rien d'essentiel au récit principal. Ce serait le cas notamment du chapitre LIV relatant la rencontre du roi de Nubie, de l'anecdote sur le saint homme et le Christ (ch.LXXXIII 6-26) et du chapitre CVI évoquant la visite que Pierre de Bracheux fit à Johannitza<sup>177</sup>.

Il s'agirait donc d'une digression en vertu de son aspect détachable et accessoire, ce qui correspond bien aux caractéristiques qui guident ce mémoire, mais l'argument ne convainc pas entièrement. Tout semble reposer sur l'aspect surprenant et merveilleux de cette rencontre, que Clari aurait inséré dans l'unique but de conter une bonne histoire ; cela est tout à fait possible, bien sûr, mais cet épisode particulier apparaît plutôt comme le produit d'une sélection d'anecdotes qui eurent lieu pendant cette période d'attente des croisés et qui lui semblaient suffisamment mémorables pour figurer dans son compte-rendu des événements. C.P. Bagley et Sharon Kinoshita partagent d'ailleurs cette opinion et parlent de notes ou d'anecdote<sup>178</sup>, alors que Muller ignore complètement cet épisode. Quoi qu'il en soit, il va sans dire que l'intérêt ethnologique très développé de Clari nourrit et influence la sélection des épisodes qu'il relate dans son texte, un peu comme les Franciscains environ à la même époque, « ces esprits curieux, ces géographes et ces ethnologues amateurs [qui] ne contribuèrent pas peu à élargir les horizons de l'histoire médiévale, à lui donner le sens de l'espace, et de la diversité humaine<sup>179</sup> ».

---

du texte de Clari, où il classe cet épisode dans « tout ce qui ressortit à l'exotisme » (*op. cit.*, p.31-32).

177 Gérard Jacquin, *op. cit.*, p.331.

178 Voir *supra*, notes 166 et 169.

179 Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, *op. cit.*, p. 57.

## 2.7 Johannitza le Valaque (§LXIV-LXV)

Cet intérêt pour les peuples et les cultures diverses inspire définitivement Clari dans l'épisode de Johannitza, seigneur de Valachie et futur ennemi des croisés. Situé après la rencontre du roi de Nubie (§LIV) ainsi qu'après la courte mention de la pauvreté du camp (§LX l. 23-27), ce passage occasionne le premier changement de sujet après huit chapitres consécutifs d'événements qui se suivent chronologiquement. De l'installation des croisés dans la ville de Constantinople (§LV) au début des hostilités avec Murzuphle (§LXIII), Clari narre en effet sans dévier de l'histoire des pèlerins, ses sujets de premier plan ; toutefois, alors qu'ils préparent leur offensive, ceux-ci rencontrent Johannitza, qui souhaite obtenir d'être couronné roi de Valachie en échange de ses services militaires. Cette rencontre constitue la première partie de l'épisode, qui se divise en trois sections qui se répondent :

### 1.1 Johannitza se présente aux croisés (§LXIV l. 1-8)

#### 2.1 Histoire de Johannitza (§LXIV l. 8-§LXV l. 8)

#### 3. Description des Coumans (§LXV l. 8-29)

#### 2.2 Johannitza pille avec les Coumans (§LXV l. 30-33)

### 1.2 Les croisés refusent d'aider Johannitza (§LXV l. 33-41)

La première partie correspond aux passages qui forment le début et la fin de l'extrait (sections 1.1 et 1.2) ; elle relate des événements contemporains de la croisade, dans lesquels les croisés sont directement impliqués, et elle se présente comme une anecdote, exactement comme celles du sultan de Konieh, d'Agnès et du roi de Nubie, débutant même comme elles par la forme verbale *avint* (*il avint après*).

La seconde partie se répartie en deux blocs, l'un suivant immédiatement le début de l'épisode (2.1), l'autre en précédant la fin (2.2). Elle présente des événements qui opèrent un

retour en arrière pour dresser le portrait de l'histoire de Johannitza, de ses relations avec l'empereur de Constantinople, en passant par l'outrage dont il a été victime, pour enfin discuter de la façon dont il se fait des alliés afin d'exercer sa vengeance. Si l'extrait qui en dit davantage sur l'offense peut initialement sembler à propos, la formation des alliances du Valaque (§LXV l. 1-8) scelle le caractère superflu de cette description, d'ailleurs balisée par l'adverbe *or*, que Clari étoffe sans doute par émerveillement et intérêt personnel. Parce qu'il change de temps et de sujet et qu'il insère une unité de sens autonome et détachable, cet épisode remplit bien tous les critères pour être considéré comme une digression.

### 2.7.1 Les Coumans (§LXV l. 8-29)

Enfin, la troisième et dernière partie de l'épisode de Johannitza le Valaque est la seule à ne pas avoir d'homologue qui lui réponde, et un statut particulier qui mérite qu'elle soit traitée comme une entité à part entière. En effet, dans le bloc 2.1, la quête d'alliances du Valaque le mène chez les Coumans, un peuple nomade que Clari entreprend de décrire en énonçant clairement ses intentions à l'aide d'une formule d'introduction simple: « **si vous dirai** quel gent chil Commain sont » (§LXV l. 8-9). Ce qui suit est une description des mœurs de ces Coumans, futile dans le contexte général du récit de la croisade, mais tout à fait intéressante et pertinente en soi pour le portrait qu'elle dresse d'un Autre fascinant. Néanmoins, ce passage insère un moment de suspens dans le texte et son sujet est doublement éloigné de celui qui occupe Clari en priorité. Si le chroniqueur cherchait sans doute à expliquer les dessous de la proposition de Johannitza en revenant sur son passé conflictuel avec l'empereur, ce portrait des Coumans ne sert quant à lui qu'à décrire un peuple qui lui a de toute évidence beaucoup marqué l'imaginaire; sa présence est donc accessoire, détachable et contrastante, et l'on peut dire avec certitude qu'il s'agit bien d'une digression.

À l'instar de l'épisode sur Conrad de Montferrat, celui sur Johannitza le Valaque est composite, façonné par différents blocs d'information qui n'ont pas tous le même statut. La rencontre du Valaque par l'armée croisée se présente comme une anecdote, le retour sur son passé offre une explication à sa demande, et la description des nomades sauvages que sont les Coumans est charmante, mais négligeable. Ainsi, la façon la plus exacte d'appréhender cet épisode serait certainement de le qualifier d'anecdote digressive, sa présence dans le récit étant légitime bien que son contenu semble quelque peu digressif.

L'épisode en entier, souvent traité conjointement à la description des Coumans, est l'un de ceux qui ont valu à Clari sa réputation d'homme particulièrement sensible à l'exotisme et à la connaissance de l'autre. Albert Pauphilet le considère comme l'une des trois grandes digressions du texte aux côtés du passage sur la politique byzantine et de celui sur Conrad de Montferrat, modèle auquel adhère également Gérard Jacquin, qui précise que « c'est surtout dans la deuxième partie que Clari va s'écarter de son sujet<sup>180</sup> », cette seconde partie faisant référence au portrait des Coumans. Pauphilet juge que ces trois passages

dépassent de façon très différente la narration des événements, le rôle d'un chroniqueur. Ce sont des digressions qu'il a délibérément introduites dans son discours. Il n'est pas douteux qu'il les estimait nécessaires à l'intelligence de la situation que les croisés avaient trouvée en Orient. Et c'est là déjà un trait fort singulier<sup>181</sup>.

Muller aussi voit en ce passage une digression, l'une de celles qui « reveal an ethnological interest<sup>182</sup> », et Kinoshita isole la description des Coumans pour en faire le troisième et dernier membre de sa triade d'anecdotes qui remettent en question les grandes catégories conceptuelles des médiévaux, celle-ci bousculant l'idéal chevaleresque en présentant une société nomade basée sur des chevauchées qui n'ont rien à voir avec le rapport qu'entretient

---

180 Gérard Jacquin, *op. cit.*, p. 330.

181 Albert Pauphilet, *op. cit.*, p. 236.

182 Danielle Nicole Muller, *op. cit.*, p. 118.

un chevalier occidental avec son destrier<sup>183</sup>. Anecdote, digression ou heureux mélange des deux, une chose est certaine : l'épisode de la première rencontre de Johannitza représente aux yeux de Clari un fait saillant, une aventure captivante qui l'inspire à poursuivre dans cet ordre d'idée.

## 2.8 Aventure d'Henri de Flandre (§LXVI-LXVII)

Amorcée immédiatement après l'anecdote sur Johannitza et les Coumans par la formule d'introduction simple « **or vous dirons** d'une autre aventure qu'il avint a mon seigneur Henri, le frere le conte de Flandres », cette « autre aventure » d'Henri de Flandre semble toute prédisposée à poursuivre la narration anecdotique que Clari privilégie à partir de la première prise de Constantinople, d'autant plus qu'elle se déroule au même temps que la croisade elle-même. La première partie de l'épisode (§LXVI l. 1-48) raconte la façon surprenante dont Henri et ses hommes arrivent à s'emparer de l'icône dorée des Grecs, ce qui correspond assez bien aux attentes induites par la phrase d'introduction ; toutefois, la seconde partie (§LXVI l. 48-§LXVII) intègre le gros de l'armée à l'histoire en décrivant comment les croisés viennent en aide à la compagnie d'Henri avant de l'accompagner pour rentrer à Constantinople, un enchaînement qui a pour effet d'amalgamer la fin de l'anecdote au récit principal.

Or, toutes les anecdotes de Clari mettent en scène les croisés à différents degrés ; de plus, en débutant par *après avint*, le bloc suivant (§LXVIII) fait de cet épisode un tout, car le sujet dont il traite a lieu *après* la totalité de ces événements, de l'incursion d'Henri aux fustigations des Grecs envers Murzuphle qui leur a menti sans vergogne. Sa formule d'introduction, jumelée au *avint* qui débute la narration événementielle, le rapproche également des anecdotes qui le précèdent (sultan de Konieh, sœur du roi de France, roi de Nubie, Johannitza

---

183 Sharon Kinoshita, *op. cit.*, p. 158-163.

et les Coumans). Enfin, sa longueur de 80 lignes le positionne dans les mêmes eaux que l'épisode qui le précède, celui de Johannitza, qui se déploie sur 60 lignes. L'aventure d'Henri semble donc bien être une anecdote, qui possède tout de même une saveur particulière en ce qu'elle implique davantage les croisés que ses homologues et que sa finale induit un certain brouillage de lignes narratives.

Comme il se concentre sur un protagoniste qui n'est ni étrange ni exotique, et comme il rapporte un événement contemporain de la croisade — c'est-à-dire un événement qui ne déclenche aucun changement de temps dans la narration —, cet épisode est presque totalement absent de la littérature traitant de la chronique de Robert de Clari, probablement car celle-ci tend généralement à relever des passages qui correspondent à l'un ou l'autre de ces critères. L'expédition d'Henri de Flandre à Philée est principalement vue comme un témoin de la tendance qu'a le chroniqueur à réduire l'extraordinaire au conventionnel, de façon à rendre intelligibles des faits qui dépassaient l'entendement, pourrait-on croire. Albert Pauphilet résume ainsi le style de Clari :

Il note tout ce qui lui semble digne de mémoire, petit fait singulier et sans portée ou grand événement historique. Il ressort de cette manière un curieux pêle-mêle, où l'anecdote inonde l'histoire, où l'expérience personnelle de Clari influe excessivement sur son témoignage, et où le détail de la prise d'une poterne, par exemple, apparaît beaucoup mieux que la conquête ou la perte d'une province<sup>184</sup>.

Opérant une comparaison entre le traitement des événements chez Geoffroy de Villehardouin et chez Clari, Suzanne Fleischman fait ressortir comment cette tendance se manifeste dans les choix narratifs de ce dernier :

While Robert is attentive to personal feats of valor — notably his own — Villehardouin subordinates individual accomplishments to broad political and military objectives. [...] This is not to imply that his contemporary Robert of Clari could

---

184 Albert Pauphilet, *op. cit.*, p.237.

not see the forest for the trees ; he was simply more attuned to describing trees, as it were<sup>185</sup>.

Les anecdotes de Clari sont donc manifestement le terrain le plus propice à cette expression du collectif à travers l'individuel, ce qu'il illustre dans cet épisode en choisissant de raconter l'histoire d'Henri de Flandre plutôt que celle de son expédition.

## 2.9 Coût de la vie au camp (§LX I. 23-27)

Ce très bref épisode de 4 lignes dont le but est de décrire le coût de la vie au camp croisé ne ressemble en rien aux autres membres de la liste des sujets divergents de la chronique de Clari. Sans formule d'introduction ni de clôture, sans formule verbale de type *avint* non plus, le seul élément qui distingue ces quelques lignes est le fait qu'elles induisent un suspens dans la narration. Il s'agit bien sûr du résultat de toute description, mais celle-ci détone par son positionnement dans le texte, qui n'a vraiment rien de naturel et qui ne semble justifié que par une association d'idées : la perte d'une nef marchande au paragraphe précédent a peut-être provoqué chez Clari le besoin de faire le point sur le prix de certains items comme le vin, les poules et les œufs, mais le tout semble ajouté comme arrière-pensée, sans préparation aucune.

Si ce petit passage ne constitue pas une digression — son sens est trop lié au propos principal pour être détachable et trop restreint pour être autonome —, du moins incarne-t-il un moment où le flot de la narration achoppe en raison de l'insertion douteuse d'une description non nécessaire<sup>186</sup>. Malheureusement, aucun critique ne semble avoir relevé la

---

185 Suzanne Fleischman, « On the Representation of History and Fiction in the Middle Ages », *History and Theory*, vol. 22, n°3, octobre 1983, p. 293.

186 S'il n'est pas nécessaire au récit que fait Clari des événements de la Quatrième Croisade, ce portrait de la situation financière au camp est toutefois très intéressant d'un point de vue historique pour mieux comprendre les conditions de vie des croisés. Les chiffres de Clari sont d'ailleurs assez exacts et se recourent avec d'autres sources contemporaines.

position incongrue de cette petite parenthèse pécuniaire qui, pour des raisons évidentes, attire les historiens bien plus que les littéraires.

### 2.10 Aleaume de Clari (§LXXV l. 12-19)

Tout comme le rapide portrait de la situation financière au camp, l'épisode concernant Aleaume de Clari (§LXXV l. 12-19) est très court — 7 lignes —, ne possède ni formule d'introduction ni formule de clôture, et a comme unique caractéristique distinctive d'introduire un suspens dans le texte à un moment à première vue discutable. Si Aleaume a bel et bien un rôle à jouer dans le bloc d'information suivant, sa description précède son intervention dans le texte sans véritable lien, ce qui laisse croire que le simple souvenir de la prise de la fameuse poterne a donné envie à Clari d'en décrire le héros avant l'heure, peut-être par affection, peut-être par empressement. La description n'est toutefois pas inutile, et son lien avec la matière narrative dont traite Clari à ce moment est sans équivoque. Il ne serait probablement pas avantageux de la supprimer, mais le récit gagnerait certainement à ce qu'elle soit repositionnée, de façon à décrire Aleaume de Clari au moment où il intervient dans l'action (§LXXVI l. 1-2). Faisant à nouveau écho à la description du coût de la vie dans le camp, qui le précède de 15 paragraphes, cet éloge du frère de Robert de Clari ne constitue pas une digression, mais son positionnement suggère un moment d'égarement ou d'emportement, une entorse à la narration attentivement menée que l'on apprécie dans la première partie du texte<sup>187</sup>.

Puisque cette brève description du courage d'Aleaume de Clari s'inscrit dans l'épisode de la prise de la fausse poterne menant à la seconde prise de la ville, la critique cite parfois

---

187 Le texte pourrait en effet être séparé en quatre grandes parties, dont la première couvre les événements qui vont du départ de la croisade à la première prise de Constantinople (§I-§LI). S'ensuivent ensuite les événements qui mènent à la deuxième prise de la ville (§LII-§LXXXI), où la narration devient plus anecdotique; le long épisode de description des merveilles de la ville (§LXXXII-§XCII), et enfin les combats et conquêtes des croisés dans les états latins nouvellement acquis (§XCIII-§CXIX).

ce passage à titre d'exemple de la tendance déjà mentionnée qu'a Clari à ramener l'histoire à l'anecdote en présentant d'insignes accomplissements collectifs à travers le portrait de prouesses individuelles de moindre importance<sup>188</sup>. De toute évidence, il ne s'agit donc pas d'un épisode qui soit à l'origine de la réputation digressive de *La Conquête de Constantinople*.

### 2.11 Tube d'argent de Sainte-Sophie (§LXXXV l. 29-40)

Alors qu'il décrit l'emblématique basilique Sainte-Sophie, Clari se laisse aller à donner une description des fonctions du tube d'argent qui pend à l'anneau de la porte d'entrée, ce qu'il introduit avec une formule d'introduction simple qui isole son propos tout en le mettant en évidence. Il s'agit là d'un trait que l'épisode partage avec les deux autres moments de suspens majeurs dans le texte, à savoir la description des mœurs des Coumans et l'histoire de la tuile et du linge du saint homme, ce dernier se retrouvant également dans la partie de son texte où Clari se livre à une longue séquence de descriptions. Puisque cet extrait a une vocation descriptive, presque explicative même, son emplacement l'éloigne doublement de l'histoire des croisés, déjà relayée au second plan par le compte-rendu des merveilles de Constantinople. L'anecdote surprenante qui y est rapportée insère un sens tout à fait détachable et accessoire dans le récit, et bien sûr Clari fait un saut à une idée différente en la mentionnant ; ses caractéristiques correspondent ainsi à celles de la digression.

Malgré le caractère insolite de cette digression descriptive, la critique n'en a fait que peu de cas, sans doute à cause de la place négligeable qu'elle occupe dans le récit (11 lignes), ou encore à cause de son emplacement — il semblerait en effet que les descriptions soient

---

188 Peter Dembowski remarque que Clari procède au même genre de réduction historique à travers l'usage du discours direct : « Si Robert de Clari emploie souvent le discours direct pour résumer les conditions politiques, militaires et autres, c'est qu'en le faisant il se place vis-à-vis la complexité des circonstances, complexité qu'il n'était parfois pas en mesure d'expliquer (ou peut-être même de comprendre), à un niveau qui lui est propre. Ici surtout, son art est en conformité avec ses forces, et sa chronique nous révèle une expérience vécue et transmise à travers sa propre personnalité » (Dembowski, *op. cit.*, p. 112).

un lieu où la tolérance au digressif est plus élevée, où ce type de forme est attendue, même, comme elle l'est dans certains genres littéraires, en particulier dans le roman médiéval<sup>189</sup>. Dufournet n'en fait aucune mention alors même qu'il paraphrase la description que donne Clari de Sainte-Sophie<sup>190</sup>, et il ne l'inclut pas non plus à la liste des passages qui révèlent un intérêt particulier pour les reliques<sup>191</sup>. Le seul à aborder la digression pour ce passage — du moins pour l'ensemble textuel dans lequel il se retrouve — serait sans doute Mihai Cristian Bratu, dont l'étude sur l'émergence de l'auteur dans l'historiographie médiévale affirme que « les merveilles de Constantinople ou la vie des Coumans » constituent des « digressions à la troisième personne qui trahissaient l'intérêt des historiens pour certains sujets<sup>192</sup> ». Albert Pauphilet, quant à lui, y décèle plutôt une anecdote « qui ne laisse pas de nous intriguer », car « on y soupçonne aisément quelque supercherie<sup>193</sup> ».

## 2.12 Pierre de Bracheux (§CVI)

Le tout dernier épisode divergent de *La Conquête de Constantinople* est celui de Pierre de Bracheux, unique en ce qu'il est le seul à opérer un saut dans le futur. Vu son affection pour ce grand homme et sa fascination pour Johannitza et l'exotisme, il est fort probable que Clari ait précipité cet épisode engageant par simple peur de l'omettre ; au 106<sup>e</sup> paragraphe sur un total de 120, le récit tout entier, mais surtout les événements auxquels Clari a lui-même

---

189 Francis Gingras est très éloquent à ce sujet : « Pendant longtemps encore, ces longues digressions inutiles seront associées à l'absence de culture et même, plus précisément, à l'art du roman. Jusqu'à Boileau, on justifiera (non sans mépris) les pires digressions sous couvert de fiction romanesque [...]. Le roman médiéval est sans doute le meilleur représentant de cette liberté accordée à un genre que dédaignent les arts poétiques » (« Le *Biausdous* de Robert de Blois : la nature du roman et l'art de la digression », *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 191.

190 Jean Dufournet, *Les écrivains de la Quatrième Croisade. Villehardouin et Clari*, *op. cit.*, p. 349.

191 *Ibid.*, p. 355-356.

192 Mihai Cristian Bratu, *L'émergence de l'auteur dans l'historiographie médiévale en prose en langue française*, thèse de doctorat, New York, New York University, 2007, p. 347.

193 Albert Pauphilet, *op. cit.*, p. 235.

assisté, tirent à leur fin<sup>194</sup>. Cependant, puisque ce passage apparaît au moment même où les croisés reviennent d'une importante vague de conquêtes, il est aussi possible que l'auteur ait eu envie de sauter rapidement à cet entretien entre Pierre de Bracheux et le Valaque, dont la teneur n'est rien d'autre qu'une justification historique des conquêtes franques dans la région de Troie la Grande. Cette volonté d'expliquer la légitimité de la présence des croisés dans ces terres est tout même bien loin d'être aussi nette que celle que l'on retrouve dans l'épisode sur la politique byzantine ou dans celui sur Conrad de Montferrat, et il ne s'agit que d'une conjecture.

Ce qui est certain, toutefois, est que cet épisode de 29 lignes possède une formule d'introduction simple en plus de la formule verbale *avint*, qu'il fait partie intégrante de l'expédition croisée, mais que le fait qu'il effectue un saut dans le futur en exacerbe l'altérité. Ainsi, son sujet différent, détachable et accessoire — puisqu'il ne contribue pas à l'avancement de l'histoire et que sa volonté explicative est incertaine —, mais surtout l'impair chronologique, font de cet épisode une digression en bonne et due forme. Si Clari ne s'était pas égaré quant au positionnement de cet épisode, en effet, celui-ci aurait eu tout pour compter parmi les anecdotes si prisées par le chroniqueur.

Sans doute à cause de l'exotisme qui y est mis en scène, cet épisode est assez populaire auprès de la critique. Rappelons que Dembowski le considère comme l'une des trois « digressions qui ne font vraiment pas partie de la narration », et que, contrairement à certains, il note le fait qu'Henri ne devient empereur que huit paragraphes plus loin, ce qui témoigne du saut dans le futur que fait l'épisode. Selon lui, l'histoire de Pierre de Bracheux a son

---

194 Clari aurait quitté les états latins aux environs de juin 1205, probablement avant la mort du doge Enrico Dandolo le 1<sup>er</sup> juin, puisqu'il n'en fait aucune mention dans son texte. Comme l'attaque de Johannitza contre Salonique date de la fin mai de l'an 1205, il est probable qu'il s'agisse du dernier événement important auquel il ait pu assister, du moins en partie. Ainsi, les événements de la fin du paragraphe CXVI au paragraphe CXIX ont dû être ajoutés sur base de témoignages venant d'autres croisés demeurés plus longtemps que lui en Orient.

intérêt propre et n'est racontée que parce que c'est une « bonne histoire »<sup>195</sup> ; à l'inverse, Jean Dufournet juge qu'elle est l'une des « digressions [qui] sont voulues, jugées nécessaires à l'intelligence du récit et de la situation en Orient<sup>196</sup> », mais son jugement semble être essentiellement dû à la présence de Johannitza, dont les apparitions récurrentes dans le récit seraient symptomatiques de la poussée slave qui battait alors son plein<sup>197</sup>. Il voit plutôt Pierre de Bracheux comme un personnage épique<sup>198</sup>, et tout ce qu'il dit de sa rencontre avec le Valaque est que « pour nous la conter, Clari fait un retour en arrière<sup>199</sup> », ce qui est d'ailleurs faux, sauf si l'on considère que Dufournet fait référence exclusivement à la formule qu'emploie Clari pour introduire l'épisode, « **or aviemes evlié** a conter une aventure qu'il avint a monseigneur Pierrom de Braiechoel ».

Gérard Jacquin abonde dans le même sens lorsqu'il dit que « la place [de cette digression] dans l'œuvre bouleverse l'ordre chronologique, comme en témoigne la formule d'introduction<sup>200</sup> », et C.P. Bagley l'identifie comme un « flashback<sup>201</sup> ». Qu'on y voie l'anticipation d'un événement futur ou l'annonce d'un prétendu oubli, cet épisode anecdotique demeure fondamentalement distinct du tissu de la narration, ce que Dembowski résume en tranchant de la sorte : « Robert respecte de façon systématique l'ordre chronologique de l'histoire. Même les anecdotes sont à propos, la seule exception étant celle de Pierre de Bracheux.<sup>202</sup> »

---

195 Pour l'analyse de Dembowski sur ce passage, voir la section 6.2 de sa thèse, *op. cit.*, p. 114-115.

196 Jean Dufournet, *op. cit.*, p. 359.

197 *Ibid.* ; Dufournet cite Albert Pauphilet, *op. cit.*, p. 236.

198 C'est également là l'avis de Peter Noble, qui voit en Pierre de Bracheux, Pierre d'Amiens et Aleaume de Clari des personnages dépeints sur le modèle du héros épique, une technique qui va de pair avec la façon qu'a Clari de réduire l'histoire aux prouesses d'un seul homme. Il précise que le chroniqueur « uses epic-style doublets to describe knights, but only in the case of Pierre de Bracheux does he really produce an epic character » (p. 144). Voir à ce propos sa contribution, « Epic Heroes in Thirteenth-Century French Chroniclers », *The Medieval Chronicle III* (Proceedings of the 3<sup>rd</sup> International Conference on the Medieval Chronicle. Doorn/ Utrecht 12-17 July 2002), Erik Kooper (dir.), Amsterdam/New York (NY), 2004, p. 135-148.

199 *Ibid.*, p. 376.

200 Gérard Jacquin, *op. cit.*, p. 332.

201 C.P. Bagley, *op. cit.*, p. 109.

202 Dembowski, *op. cit.*, p. 120.

## De l'ordre dans le désordre : ressemblances et catégories

Suite à l'étude des 14 passages divergents du texte de Clari, il est possible de voir quelques tendances se dessiner et éclairer au passage la pratique digressive et anecdotique du chroniqueur. D'abord, le TABLEAU 2 a permis de mettre en relief les propriétés communes aux épisodes qui partagent un même rapport temporel au récit de la croisade, ce qui a créé trois groupes avec une répartition similaire : les épisodes au passé comptent trois représentants<sup>203</sup>, ceux au présent cinq, et ceux qui induisent un suspens, cinq également. Le futur, qui ne compte que l'épisode sur Pierre de Bracheux, est trop ténu pour constituer sa propre catégorie, et sera pour cause temporairement laissé de côté au profit des trois autres groupes temporels.

Les épisodes au passé, dont sont les extraits sur la politique byzantine (1)<sup>204</sup>, sur Conrad de Montferrat (2) et sur la succession du trône de Jérusalem (2.1), ont tous en commun d'avoir une fonction explicative. Ils opèrent un retour en arrière pour discuter de faits et d'événements qui sont à l'origine des situations que rencontrent les croisés en Orient, et bien qu'ils soient généralement nommés « digressions » par la critique, leur important apport à l'intelligence du récit et la volonté qui sous-tend leur existence les prévient d'être entièrement qualifiés d'accessoires, l'une des trois grandes caractéristiques de la digression telle que définie dans ce mémoire. Ces trois épisodes divergents sont également les trois premiers du récit et interviennent avant même que la marche contre Constantinople ne se mette en branle, ce qui correspond tout à fait à leur fonction : les explications des dessous de la croisade sont données avant que celle-ci ne débute véritablement, conformément à ce que l'on pourrait attendre de ce type de discours. Ils ne sont interrompus par aucune digression ou anecdote,

---

203 Bien que l'épisode sur la tuile et le linge était initialement inscrit dans deux catégories, son analyse a révélé qu'il était plus juste de le traiter comme une description que comme un retour en arrière, et il se retrouve ainsi classé avec les passages qui induisent un suspens dans le texte. Voir notre discussion à ce sujet, *supra*, p. 77-79.

204 Les numéros entre parenthèses correspondent à la numérotation du TABLEAU 1.

témoignant ainsi du plan judicieusement établi et respecté par Clari dans cette première partie de son texte<sup>205</sup>, et ils se suivent de façon très rapprochée, l'extrait 2.1 (succession du trône de Jérusalem) étant même imbriqué dans l'extrait 2 (Conrad de Montferrat). Comme la nature historique de leur contenu suggère des développements assez longs, ces épisodes sont les plus volumineux de tout le récit, totalisant 535 lignes sur les 805<sup>206</sup> ici identifiées comme relatant des sujets divergents. Cela représente 66,5%<sup>207</sup> des « digressions », soit les deux tiers de tout ce que Clari raconte d'un tant soit peu hors propos, et 19,5%, ou le cinquième, de l'entièreté du texte. Il s'agit sans aucun doute de données frappantes qui rendent saillant sinon le talent, du moins l'intention qu'a eue Clari de donner un sens à l'histoire. Comme le dit Albert Pauphilet dans une formule abondamment citée :

C'était, au fond, une idée qui n'était pas indigne de l'histoire, que de chercher à rendre compte des influences qui à ce moment décidaient du sort de l'Orient : l'anarchie byzantine, les dessous de la croisade, la poussée slave. Mais Robert de Clari n'y a apporté que des connaissances et des procédés de romancier. Il y avait en lui, dirions-nous, une ébauche d'historien, qui s'achève en conteur populaire. Laissons-lui au moins le rare mérite d'avoir voulu être mieux que le chroniqueur qu'il fut, et d'avoir aspiré plus haut qu'il ne pouvait atteindre<sup>208</sup>.

Les épisodes au présent, quant à eux, constituent tous des anecdotes qui mettent en scène des moments forts de la croisade : l'entretien avec le sultan de Konieh (3), l'étrange réception de l'impératrice de France (4), la rencontre du roi noir de Nubie (5), la visite du puissant Johannitza (7), le face-à-face d'Henri de Flandre avec le perfide Murzuphle (8). Au lieu de tout raconter, Clari choisit de narrer certains événements particulièrement surprenants, qui représentent très bien le caractère merveilleux et incroyable que pouvait avoir ce

---

205 À propos de la répartition du texte en différentes parties, se référer à la note 187.

206 Ces données proviennent de la somme des longueurs respectives de chaque épisode divergent tel que présenté dans le TABLEAU 1. Il est à noter que les épisodes 2.1 et 7.1 sont inclus dans l'épisode qui les englobe, respectivement 2 et 7, et que leur nombre de lignes n'entre donc pas dans le décompte total.

207 Tous les pourcentages ont été arrondis au dixième près pour faciliter la lecture.

208 Albert Pauphilet, *op. cit.*, p.236-237.

pèlerinage armé pour les Occidentaux de l'époque. Ces cinq épisodes sont eux aussi très rapprochés les uns des autres : les trois premiers (3, 4 et 5) s'enchaînent l'un à la suite de l'autre, sans que rien d'autre ne s'interpose entre eux ; c'est également le cas des deux derniers (7 et 8), si l'on fait abstraction de la description des Coumans, qui est insérée à l'intérieur de l'épisode sur Johannitza. Ces deux blocs d'anecdotes ne sont séparés que par 10 paragraphes, où se retrouvent uniquement les négligeables quatre lignes décrivant le coût de la vie au camp. Cette répartition très serrée est tout à fait cohérente avec l'emplacement de ces anecdotes dans l'économie globale du texte, puisqu'on les retrouve à partir de la première conquête de Constantinople, moment où les croisés prennent réellement conscience de leur passage en Orient. Elles sont également cantonnées à ce moment de trêve militaire entre les deux prises de la ville, puisque les deux dernières anecdotes (7, 8) se produisent juste avant que l'armée ne s'en prenne à Murzuphle pour réclamer son trône.

Clari n'interrompt donc aucun moment d'action guerrière pour rapporter ses anecdotes ; au contraire, il traite des vagues d'attaque de l'armée de façon très linéaire, puis insère toutes ses anecdotes au moment où elles surviennent, à savoir pendant que les croisés séjournent à Constantinople en attente du paiement d'Alexis. Chacune d'elle fait en moyenne 40 lignes, une longueur qui semble tout à fait appropriée pour parler d'un moment surprenant en fournissant juste assez de détails. Réunies, ces anecdotes totalisent 181 lignes, ce qui équivaut environ au quart (22,5%) de tous les passages divergents et seulement à 6,6% de la masse textuelle totale. Il semblerait donc que le texte de Clari apparaisse très anecdotique simplement parce que ses anecdotes sont impressionnantes, exotiques et vivantes, et non parce qu'elles dominent la narration. Le chroniqueur aurait ainsi atteint son but, comme le suggère Peter Dembowski en parlant des procédés stylistiques répétitifs qu'il emploie :

Mais, oublions pour un moment les sentiments du lecteur moderne et posons-nous la question suivante : ces procédés stylistiques sont-ils suffisants pour atteindre le

but que se propose Robert ? La réponse doit être : oui ! ces procédés sont suffisants, si ce but n'est qu'une relation d'événements réduits à de simples anecdotes par un simple chevalier pour un auditoire simple<sup>209</sup>.

Enfin, les moments de suspens dans le texte correspondent à des descriptions superflues qui trahissent les goûts et les préoccupations de Clari : le coût de la vie au camp (6), les nomades fascinants que sont les Coumans (7.1), le courage de son frère Aleaume (9), l'histoire derrière la tuile et le linge au palais de Boucoléon (10), les mystérieux pouvoirs du tube d'argent de la basilique Sainte-Sophie (11). La plupart de ces passages sont presque ignorés par la critique, à l'exception bien sûr de la description des Coumans, qui ressort comme l'une des digressions les plus populaires du récit de Clari. Ces moments digressifs très courts — 12 lignes en moyenne — se retrouvent à partir de la seconde moitié du texte, mais sont surtout présents à la toute fin de celui-ci, comme en témoigne le positionnement des trois derniers extraits (9, 10 et 11).

Or, cela ne semble pas être particulièrement révélateur, puisque les descriptions interviennent dans des circonstances variées d'où on ne peut vraiment tirer de constante. Toutefois, leur concentration vers la fin du récit laisse croire que plus le récit avance, plus Clari s'éloigne de son objectivité d'historien et plus il s'investit dans sa narration, la parsemant par le fait même de petites parenthèses qui laissent entrevoir sa personnalité<sup>210</sup>. Avec une présence qui se chiffre à 60 lignes, ces descriptions digressives ne représentent que 7,5% de la masse divergente totale et 2,2% du texte intégral, un coefficient bien bas qui engendre curieusement un effet des plus grandioses, sans doute à l'origine de la réputation naïve, subjective et digressive de Robert de Clari<sup>211</sup>.

---

209 Peter Dembowski, *op. cit.*, p. 116.

210 Cette remarque se voit également corroborée par le vocabulaire de Clari, qui se dote vers la fin du texte de formules d'opinion personnelle qui ne retrouvent pas avant cela : « je ne quit mie au mien ensient » (§LXXXI), « ne je ne quit mie, par le mien ensient » (§XCII).

211 Cette triade est notre traduction du succinct résumé que fait Noah D. Guynn de la réputation de Clari :

Unique exclu de ces trois grandes catégories à cause de son caractère annonciateur, l'épisode de Pierre de Bracheux pourrait sans doute être intégré au groupe du présent, des anecdotes. En effet, il s'agit d'une histoire particulièrement intéressante qui se produit au même temps que la croisade, mais qui se trouve simplement positionnée avant son heure dans le récit. Si son caractère digressif en est sans doute exacerbé, sa fonction anecdotique visant à rapporter un moment fort n'en reste pas moins intacte. Avec cette addition, la catégorie des anecdotes devient celle qui compte le plus de membres, bien que son volume ajusté (210 lignes; 26,1%) demeure largement inférieur à celui des explications historiques.

Ainsi, Clari s'éloigne de son sujet d'abord pour fournir des précisions historiques (66,5%), ensuite pour témoigner de moments forts sous forme d'anecdotes (26,1%), et enfin pour décrire des faits et des personnages qui l'interpellent (7,5%). Il s'agit donc de trois fonctions précises: expliquer, impressionner, et décrire, chacune d'elle étant balisée à un niveau différent. Les explications sont clairement identifiées comme telles, encadrées à l'initiale comme à la finale; les anecdotes visant à impressionner se repèrent uniquement par le marqueur d'action qu'est la forme verbale *avint*; enfin, les descriptions sont d'ordinaire introduites par une formule visant à attirer l'attention sur elles, mais leur fin n'est jamais clairement délimitée.

Au final, 29,4% de *La Conquête de Constantinople* est occupé par des épisodes qui divergent de la trame narrative principale de la quatrième croisade d'une façon ou d'une autre. Un nombre appréciable, il faut l'avouer, qui n'en dit peut-être pas tant sur l'expédition en Orient que sur le parfait représentant de la petite chevalerie que fut Robert de Clari.

---

«Clari's style is usually described as naïve, subjective, and digressive, and therefore as impeding a factual reconstruction of events» («Rhetoric and historiography: Villehardouin's *La Conquête de Constantinople*», *The Cambridge History of French Literature*, *op. cit.*, p. 103).

## CHAPITRE III

### La digression à travers les quatre premières croisades

---

Des questions qui sont à l'origine de ce mémoire, la toute première a trouvé réponse dans les deux chapitres précédents, qui se sont voués à l'étude exclusive de *La Conquête de Constantinople* de Robert de Clari. À présent, afin de jeter un éclairage plus large sur la pratique digressive dans les textes médiévaux à teneur historique, quatre autres récits de croisades seront brièvement analysés en regard des différentes caractéristiques de la digression ainsi qu'en regard des marqueurs de changement de sujet identifiés comme tels dans la chronique de Clari. Compte tenu de l'ampleur de cette étude, les pages suivantes ne prétendent en aucun cas à l'exhaustivité; plutôt, elles cherchent à offrir des points de comparaison valables qui permettent d'obtenir un aperçu de la présence et du traitement de la digression, depuis le début du mouvement de croisade jusqu'à sa quatrième itération, et donc jusqu'à Clari. Dans cette optique, chaque croisade sera représentée par un texte précis déjà identifié dans l'introduction de cette étude, en opérant selon un ordre antichronologique qui offre l'avantage d'envisager d'abord les textes les plus près de notre sujet de prédilection, ceux qui partagent vraisemblablement avec lui le plus grand nombre de caractéristiques — dont le très important facteur de la langue — et qui sont donc le plus susceptibles de s'y apparenter.

#### 3.1 Geoffroy de Villehardouin

Le maréchal de Champagne, et plus tard le maréchal de Romanie, eut l'opportunité grâce à son statut prestigieux d'être de ceux qui furent des actants de premier plan dans le contexte de la quatrième croisade, celle-là même à laquelle participât Clari. Comme Villehardouin

l'affirme lui-même dans sa chronique, également intitulée *La Conquête de Constantinople*<sup>212</sup>, il fut présent à tous les conseils<sup>213</sup>, et cette qualité lui vaut d'être reconnu comme une source fiable d'information historique. Toutefois, la sincérité de son témoignage a fréquemment été remise en question<sup>214</sup>, car comme l'affirme Noah D. Guynn, « [i]t is certainly difficult to imagine that Villehardouin's status as a member of that beleaguered elite writing for and about members of that elite did not somehow shape his account of the Fourth Crusade<sup>215</sup> ». Qu'il dise ou non toute la vérité, son œuvre est appréciée pour sa chronologie stricte<sup>216</sup>, pour sa présentation d'un « récit cohérent et dépouillé, où des événements exactement relatés s'enchaînent clairement<sup>217</sup> ». De fait, il serait légitime de croire que le maréchal ne digresse pas, ou peu, et, effectivement, les changements de sujet qu'opère Villehardouin sont rapportés par la critique comme des manifestations de la technique de l'entrelacement<sup>218</sup>, et non comme des digressions. Gérard Jacquin dit bien que « [s]i parfois il interrompt provisoirement sa

---

212 L'édition ici employée est celle de Jean Dufournet (2004). Voir *supra*, note 38 pour la référence complète.

213 « Et bien tesmoigne Joffrois li mareschus de Champaigne, qui ceste œuvre dicta, que ainc ni ment de mot à son escient, si com cil qui à toz les conseils fu [...] » (§62).

214 Clari, en tant que membre de la petite chevalerie, ne fait montre d'aucun parti pris politique et expose simplement les faits tels qu'il les a vus, dédiant ensuite son témoignage aux moines de Corbie. Villehardouin, quant à lui, écrit pour une élite dont il fait lui-même partie, et la pression du destinataire a laissé croire aux critiques et aux historiens qu'il avait sans doute caché certains faits de façon à ne jamais remettre en cause les décisions des grands barons. Albert Pauphilet et Edmond Faral ont eu à ce propos un débat maintenant légendaire, mais la question demeure à ce jour ouverte, principalement car elle repose sur des suppositions psychologiques tout à fait invérifiables. Voir Pauphilet, « Robert de Clari et Villheardouin », *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, Droz, 1928, p. 559-564 ; Faral, « Villehardouin : la question de sa sincérité », *Revue historique*, n° 177, 1936, p. 530-582.

215 Noah D. Guynn, *op. cit.*, p. 110.

216 *Ibid.*, p. 105.

217 Albert Pauphilet, « Villehardouin, Robert de Clari et la conquête de Constantinople », *op. cit.*, p. 225.

218 Dans un essai sur la chronique de l'Anonyme de Vatican-Chantilly, Gillette Labory remarque que la technique de l'entrelacement est présente dans son texte ainsi que dans celui de Primat (*Roman des Rois* ou *Grandes chroniques de France*, achevé en 1274), qui écrit que celle-ci produit ce qu'il nomme des « incidences ». Labory ajoute que ce procédé est également présent dans les chroniques de Villehardouin et de Clari, ce qui paraît être l'une des seules remarques mettant les deux hommes dans le même panier en ce qui a trait aux techniques narratives qu'ils emploient. Voir Gillette Labory, « Essai d'une histoire nationale au XIII<sup>e</sup> siècle : la chronique de l'Anonyme de Chantilly-Vatican », *Bibliothèque de l'école des chartes*, vol. 148, n° 2, 1990, p. 330-331, en particulier la note 128.

narration pour évoquer un autre épisode, comme la mésaventure de Renier de Trit (§§345-346), la technique utilisée est plutôt celle de l'entrelacement ou de la dissociation<sup>219</sup> ». Bien que cette façon d'expliquer les choses semble donner un nom différent à une même réalité, force est de constater que Villehardouin ne digresse pas vraiment, en effet. Sa ligne narrative est droite et constante, et il ne fournit que le minimum de détail pour que ce dont il traite soit limpide.

Cette caractéristique devient saillante lorsque l'on compare le traitement que font Villehardouin et Clari de trois moments spécifiques de l'expédition, dont le premier est l'arrivée d'Alexis IV dans l'équation de la croisade. Si Clari procède à un massif retour en arrière de 350 lignes pour expliquer les événements politiques l'ayant mené devant les croisés, Villehardouin se limite à quelques lignes qui attestent que le jeune Grec s'est bien fait déposséder de ses biens légitimes (§70); où Clari ouvre sa célèbre digression sur Johannitza le Valaque et les mœurs des Coumans, Villehardouin note en huit lignes que Johannitza est un riche et puissant roi qui a refusé de se soumettre à l'autorité impériale d'Alexis (§202), et il ne dit mot sur les Coumans que bien plus loin dans le récit, précisant simplement qu'ils ne sont pas baptisés (§352); enfin, si certains considèrent les descriptions des merveilles de Constantinople comme des digressions chez Clari, nul ne pourra accuser le maréchal de Champagne de la même faute, lui qui s'abstient entièrement d'en parler en prétendant qu'il serait inutile de le faire en raison de leur quantité colossale<sup>220</sup>.

---

219 Jacquin, *op. cit.*, p. 338.

220 « Et poez savoir que maint de ceuls de l'ost alerent veoir Costentinoble, et les riches palés et les autres eglises dont il y avoit tant, et les granz richeces que onques tant en une ville n'en ot. Des saintuaires ne covient il mie parler, car autant en avoit il en ce jour en la comne ou remenant dou monde » (§192). À titre de comparaison, ces deux phrases résument les paragraphes LXXXII à XCII chez Clari, où ces merveilles sont uniquement abordées après la seconde prise de la ville. Villehardouin, quant à lui, en fait mention immédiatement après la première prise de la ville.

À travers ces quelques exemples, ce que l'on remarque est la propension de Villehardouin à la concision. Il décrit peu et résume les débats à leur résultat, en employant à maintes reprises la formule « paroles y ot meintes. Mes la fin dou conseil si fu tel que... » (§423) ou l'une de ses variantes<sup>221</sup>. Ultimement, il tend à ne présenter que les faits, sans vraiment expliquer comment ceux-ci surviennent, ce qui ne laisse que peu de place à d'éventuels développements superflus. Pauphilet résume son style de la manière suivante :

Il avait le goût, et le talent, d'aller à l'essentiel, de discerner, à travers le foisonnement des détails, la marche sûre et simple des événements. Cette manière, à beaucoup d'égards admirable, ne va pas sans quelques inconvénients. Elle ôte de son livre la diversité assez illogique de la vie même. Les raccourcis de Villehardouin rendent parfaitement compte de ce qui est arrivé, ils ne disent pas, en général, comment c'est arrivé; [...]<sup>222</sup>

Pourtant, malgré toute cette clarté et cette façon d'aller droit au brut, Villehardouin emploie les formules mêmes qui chez Clari introduisent des retours en arrière ou des digressions, et ce dans une proportion bien plus considérable. La plus frappante est sans contredit la formule *or vous leron de ceuls*, qui rappelle bien sûr celle de Clari, *or vous lairon chi ester des pelerins*. Ces constructions, identifiées dans le chapitre précédent comme étant des amplificateurs de rupture<sup>223</sup>, parsèment le récit du maréchal de Champagne et sont bien souvent jumelées à la formule *comme vous avez oi*<sup>224</sup>, formule qui établit un retour sur le passage précédent tout en lui faisant office de clôture et qui fait évidemment écho aux tournures identiques de Clari. Cependant, si ces formules d'introduction marquent bel et bien

---

221 À titre d'exemple, voir §42, « Assez i ot paroles dites avant et ariere, mes la fin de la parole si fu tele que [...] »; §129, « La ot maint conseil pris et doné. Totes les paroles qui la furent dites ne vous retrairai mie. Mes la sonme dou conseil si fu tex que [...] »; §147, « paroles y ot assez d'une part et d'autre. Mes la fin dou conseil fu tex que [...] ».

222 Pauphilet, *op. cit.*, p.224.

223 Voir *supra*, p.62-63.

224 Cette formule de retour se retrouve, entre autres, aux paragraphes 69, 76, 299, 366, 375, 414, 420, 431, 442. Sa répartition correspond assez bien à celle de la formule d'introduction *or vous leron de ceuls*, tel que rapporté dans la note suivante (*infra*, 225).

un changement de sujet, il s'agit d'un nouveau sujet grammatical, et non d'un nouveau sujet au sens d'un nouveau thème qu'aborderait Villehardouin. Elles servent en effet à délimiter les moments où la narration passe d'un groupe de croisés à un autre, toujours dans un même temps de la croisade et en respectant l'ordre chronologique, ce qui fait d'elles les marqueurs de l'entrelacement narratif dans cette version de la conquête de Constantinople. On les retrouve principalement dans la deuxième moitié du récit<sup>225</sup>, alors que l'éparpillement des croisés dans diverses terres des états latins récemment conquis amène Villehardouin à raconter leurs aventures en alternant d'une cellule franque à l'autre<sup>226</sup>. Clari, lorsqu'il rencontre une situation similaire dans les histoires entrelacées de Conrad de Montferrat et de Guy de Lusignan, par exemple, emploie plutôt des expressions comme *entrementiers* et *entres entrefaites* pour faire ressortir la simultanéité des événements tout en ne marquant pas d'arrêt net entre ceux-ci. Des tournures presque identiques remplissent donc dans les deux textes des fonctions apparentées, mais en fin de compte bien différentes.

Outre la concision et la technique de l'entrelacement, il est un autre trait qui est tout à fait caractéristique chez Villehardouin, celui de l'auto-effacement. Bien qu'il se nomme maintes fois dans le texte, sa personnalité propre est quasi indétectable. Son opinion personnelle se résume à une approbation aveugle de celle des autres barons, ce qui le pousse à éviter

---

225 À partir du paragraphe 229, précisément, bien qu'on la retrouve une unique fois avant cela, au paragraphe 51. Elle se rencontre ensuite fréquemment : §233, §324, §347, §369, §380, §398, §402, §455. En contraste, ce type de formule d'introduction ne se retrouve qu'à deux reprises dans le texte de Clari.

226 Daniel Poirion fait la même remarque : « À la fin de la chronique l'élargissement de la perspective et l'abondance des informations à donner sur les différents champs de bataille obligent l'auteur à consacrer plusieurs chapitres à une même unité de temps. D'où le recours à la technique de l'entrelacement qui permet de suivre plusieurs groupes de personnages, en alternant. Les instruments linguistiques de l'entrelacement apparaissent très tôt dans le texte. C'est d'une part *en cel termine*, qui établit un vague rapport de concomitance entre deux séries d'événements, d'autre part le tour plus élaboré *or vous lairons de cels et dirons de...* :

27 (48.01) "En cel termine mut uns estoires de Flandres..."

29 (51.01) "Or vos lairons de cels et dirons des pèlerins..."

Si le recours à ces instruments devient plus fréquent à la fin du récit c'est sans doute, nous l'avons dit, que la complexité des informations à rapporter oblige à une répartition en séries parallèles » (Poirion, « Les paragraphes et le pré-texte de Villehardouin », *Langue française*, n° 40, 1978, p. 48).

de mettre en scène des avis conflictuels<sup>227</sup> et à ne rapporter en discours direct que les paroles de ceux qui se conforment à la vision dont il se fait ambassadeur<sup>228</sup>. Il affiche une tendance à donner un sens moral aux faits qu'il présente en les résumant par une phrase proverbiale dont la portée générale confond son opinion avec celle de la masse<sup>229</sup>, du type « pour ce dit en que moult fet grant vilenie qui, pour poour de mort, fet chose qui li est reprouvee a tot jourz » (§379). Il se cache également derrière un *je* polyphonique qui peut être à la fois lui-même, le scribe et le lecteur<sup>230</sup>; bref, Villehardouin est littéralement absent de sa propre œuvre, sauf en un point qui le trahit.

À l'évidence, la seule chose que le maréchal de Champagne ne peut nullement supporter est le parjure. Les serments de croisade brisés, les tentatives de dislocation de l'armée et la désertion sont pour lui les pires crimes et les plus vicieux ennemis, et c'est pour dénoncer de tels cas que Villehardouin en vient presque à digresser. Presque, car ses écarts sont surtout des anecdotes; ils ne sortent jamais du contexte immédiat de la croisade et s'inscrivent bien dans la narration, mais ils instaurent des moments de suspens dans un récit qui autrement ne s'arrête jamais. La ferveur qu'on y décèle et la rigueur mise à rapporter le nom de tous

---

227 Gabrielle Spiegel note que le propre des chroniques contemporaines est de représenter plusieurs points de vue, ce que Villehardouin ne fait manifestement pas: «In its reliance on eyewitness testimony, the contemporary chronicle came to incorporate a plurality of perspectives, thereby enhancing its dialogic character» (Spiegel, *op. cit.*, p. 219). Peut-être était-il trop attaché aux conventions de la littérature qui le précédait? Le genre était encore récent au début du XIII<sup>e</sup> siècle, mais il est sans doute possible que cela soit le cas; toutefois, son désir de plaire à l'élite explique mieux sa retenue, car ce n'est pas qu'il ignore complètement les opinions divergentes; plutôt, il exprime leur existence, mais tait volontairement leur teneur au profit du consensus. Peut-être Clari a-t-il mieux su se dégager des traditions précisément grâce à ce qui fait de lui un moins bon *diteeur*, à savoir son manque d'éducation.

228 Voir la contribution de Jean Frappier, «Les discours dans la chronique de Villehardouin», *Études romanes dédiées à Mario Roques*, Paris, Droz, 1946, p. 53.

229 Il s'agit là d'une autre particularité qui ne reflète pas la tendance générale des textes historiques en prose française. Spiegel précise: «Once embarked on his account of events, the vernacular chronicler leaves to the reader the task of extracting the lessons to be drawn from the historical narrative. Instead of making explicit the didactic import of his history, the vernacular chronicler retreats behind an increasingly reflective discourse [...]» (Spiegel, *op. cit.*, p. 220).

230 Voir à ce sujet Jeanette Beer, *In Their Own Words. Practices of Quotation in Early Medieval History-Writing*, *op. cit.*, p. 43-46.

ceux coupables de défection ne laissent aucun doute sur l'importance que tout cela pouvait avoir pour Villehardouin. Bien plus d'une fois le récit s'interrompt pour informer le public de l'identité de ces lâches et de la désolation qu'ils causent à l'armée, comme l'illustre l'extrait suivant :

Et lors avint une aventure dont moult pesa ceuls de l'ost, que .I. des barons de l'ost qui avoit non Symon de Monfort ot fet son plet au roi de Hongrie qui anemis estoit a ceuls de l'ost et s'en ala a lui et guerpi l'ost. Avec s'en ala Gui de Monfort son frere, Symons de Ricosie et Robert Malvoisin, Dreue de Trese et li abbés de Vaus qui estoit moines de Citiaus, et meint autre. Et ne tarda gueres après qu'il s'en rela uns autres houz hons de l'ost au roy de Hongrie, qui avoit non Anjorran de Bove, et Hue son frere et les genz de leur païs, et quanque il en porent mener. Einsint se departirent cil de l'ost conme vous avez oi. Moult fu granz domaches a l'ost et grant honte a ceuls qui le firent. (§109-110)

À l'initiale de cet extrait se trouve la fameuse formule verbale *avint*, qui, comme on l'a observé chez Clari au chapitre précédent, est un marqueur privilégié des anecdotes au présent de la croisade. Ce verbe possède également un autre usage en commun avec le texte du petit chevalier picard, celui d'annoncer la mort d'un personnage. Bien que tout à fait involontaire, le décès est sans contredit une cause supplémentaire du dépérissement de l'armée, et on ne s'étonne donc pas d'en trouver de nombreuses mentions dans le texte de Villehardouin<sup>231</sup>, qui les accompagne souvent d'une brève notice descriptive :

Lors avint une moult grant mesaventure, que Mahi de Monmorenci qui estoit .I. des meilleurs chevaliers dou reaume de France et des plus prisiez acoucha de maladie, et agrava tant sa maladie que morz fu. Et ce fu grant duel et grand dimanche, .I. des greigneurs qui avenist en l'ost d'unhome. Et fu a une eglise de monseigneur saint Jehan de l'Ospital de Jherusalem seveliz. (§200)

Ainsi, si *La Conquête de Constantinople* de Goeffroy de Villehardouin ne présente aucune réelle digression, elle est néanmoins parsemée d'anecdotes qui ne sont liées au récit

---

231 Voir, à titre d'exemple, §124, §206, §291, §334.

principal que par la chronologie et qui ne laissent paraître seulement une infime partie de la personnalité de l'homme derrière le texte : droit, conventionnel, et par-dessus tout loyal, Villehardouin a tenu à la vigueur et à l'intégrité de la croisade plus qu'à toute chose, et ces convictions profondes ont été les uniques responsables de ses sorties hors de l'action.

### 3.2 *Estoire de la guerre sainte*

Au tournant du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>232</sup>, un clerc normand dont l'identité est inconnue à ce jour achève la rédaction de l'*Estoire de la guerre sainte*<sup>233</sup>, un récit vernaculaire en vers qui raconte l'histoire de la troisième croisade, que l'on nomme aussi parfois la croisade des rois. Le statut de clerc de l'auteur, son niveau d'instruction ainsi que son rôle dans l'expédition le placent à mi-chemin entre Clari et Villehardouin, comme Marianne Ailes le fait remarquer dans une comparaison commode<sup>234</sup>. La critique dit de lui que son style simple et naïf préfigure celui qui sera coutumier des chroniques en prose vernaculaire du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>235</sup>, qu'il sait faire preuve d'humour, présenter des détails vivants<sup>236</sup>, et que son récit a un « caractère enlevé, parfois pittoresque et coloré<sup>237</sup> ».

---

232 Ailes propose une date d'achèvement entre 1194 et 1199 (« Introduction », *The History of the Holy War. Ambroise's Estoire de la guerre sainte*, *op. cit.*, vol. 2, p. 3), mais Sara Pezzimenti, dans sa récente thèse de doctorat intitulée *L'Estoire de la guerre sainte. Tradizione e ricezione (con edizione del frammento di Dublino)*, juge plus probable d'établir la datation du texte aux premières années du XIII<sup>e</sup> siècle. Voir le comte rendu francophone de sa thèse à l'URL suivant : [http://www3.unisi.it/ricerca/dottorazioneweb/filologia\\_romanza/](http://www3.unisi.it/ricerca/dottorazioneweb/filologia_romanza/).

233 L'édition ici employée est celle de Marianne Ailes (2003). Voir *supra*, note 40 pour la référence complète.

234 « Ambroise's merits are not easily discernible in a translation as they generally concern his use of language. There he stands at least on an equal level with the other few examples extant of early vernacular chronicle. If he does not tell his narrative with the economy of Villehardouin, he is more witty. If he has not Robert of Clari's eye for visual detail, he shows more interest in the main characters » (Ailes, *op. cit.*, p. 22).

235 Peter Damian-Grint, *The New Historians of the Twelfth-Century Renaissance*, *op. cit.*, p. 173.

236 *Ibid.*, p. 78 : « He [l'auteur] has occasional flashes of humour, and mentions some vivid details [...] ».

237 Catherine Croizy-Naquet, « Merveille et miracle dans l'*Estoire de la guerre sainte* d'Ambroise : Éléments de définition d'un genre », « *Furent les merveilles pruvées et les aventures truvées* ». *Hommage à Francis Dubost*, Paris, Champion, 2005, p. 191.

En effet, ce côté pittoresque qu'on note également chez Clari se retrouve bien dans l'*Estoire*, qui rapporte ici et là quelques détails tout à fait savoureux, comme les croisés qui se font jeter dans les toilettes par les Lombards (v. 553-558), les longues herbes qui fouettent le visage des pèlerins le long de la côte de Haïfa (v. 5866-5869), les croisés qui, attaqués par surprise durant la nuit, se battent complètement nus (v. 11369-11377), et enfin le roi Richard, qui ressemble à un hérisson tant il est couvert de fléchettes (v. 11594-11598). Toutefois, ce qui donne réellement à l'*Estoire* son caractère « enlevé » est sans contredit la narration par anecdotes, nettement présente dans le récit. Prenant pleinement possession du statut de témoin oculaire, l'auteur décrit la réalité de la croisade à travers des anecdotes surprenantes, drôles ou édifiantes, un choix stylistique qui supporte très bien le but didactique qu'il se donne<sup>238</sup> : afin d'inspirer son auditoire, il donne à voir tout ce dont l'homme est capable, tout ce qu'il lui est possible d'endurer lorsqu'il aime réellement Dieu.

Dans le premier quart du récit d'un peu plus de 12 000 vers, l'auteur entreprend de rapporter une suite de sept anecdotes à teneur militaire<sup>239</sup> qui se suivent sans interruption et qui ont toutes en commun de débiter par les vers suivants :

Issi com li tens aveneient,  
E plusors choses aveneit.

Après cette formule d'introduction, le contenu narratif des anecdotes se met en branle avec la forme verbale *avint*, que l'on reconnaît facilement grâce à l'analyse menée au chapitre précédent. À titre d'exemple, on peut voir avec clarté cette association de marqueurs dans les

---

238 Dans son introduction à l'édition du texte, Marianne Ailes résume : « Ambroise makes his intentions clear. He is writing to show the consequences of folly and sin (ll.10-19), but also to justify the crusade (ll.12188-220) and to depict the sufferings of the crusaders » (Ailes, *op. cit.*, p. 22).

239 Il s'agit des passages suivants : l'homme sauvé d'une catapulte par un miracle (v. 3530-3555), l'homme sauvé par la lettre qu'il portait au cou (v. 3556-3577), l'homme attaqué pendant qu'il faisait ses besoins naturels (v. 3578-3619), la femme mourante qui souhaite que son cadavre remplisse un fossé (v. 3620-3655), l'homme qui se fait brûler les parties génitales avec du feu grégeois (v. 3656-3694), le Turc tué pour avoir uriné sur une croix (v. 3695-3725), le Gallois qui fait un jeu de tir avec un Turc (v. 3725-3764).

quelques premiers vers de l'une de ces anecdotes, qui joint le militaire au divin en donnant à voir comment un homme est sauvé d'un tir mortel par une lettre qu'il portait au cou, sur laquelle étaient inscrits les noms de Dieu :

Issi com li tens aveneient,  
E plusors choses aveneient.  
Entre avril e mai en conchange,  
Avint une aventure estrange (v. 3556-3559)

Environ 500 vers plus loin, l'auteur amorce une autre série d'anecdotes<sup>240</sup>, qui abordent cette fois la misère qui règne dans le camp croisé<sup>241</sup>, mais qui ne débutent par aucune formule particulière comme leurs homologues ; au contraire, c'est leur finale qui est balisée de façon régulière, par deux vers qui martèlent le fait que cette situation intenable est à imputer au marquis Conrad de Montferrat<sup>242</sup> :

Qu'il maldiseient le marchis,  
Par qu[i] il esteient si aquis

---

240 11 anecdotes se suivent sans interruption, et deux autres s'ajoutent à leur suite après un bref interlude à propos d'évêques qui rappellent aux pèlerins le bien qui viendra à eux s'ils persistent à aimer Dieu autant qu'ils le craignent. Les 11 premières sont les suivantes : précisions sur le coût de la vie (v. 4197-4222), les croisés qui en viennent à manger leurs chevaux (v. 4223-4236), la peur de partager les vivres (v. 4237-4246), l'armée a beaucoup de butin mais peu de nourriture (v. 4247-4258), la maladie des pluies qui fait enfler le visage et les jambes (v. 4259-4272), la misère amène au vol (v. 4273-4308), la misère amène certains pèlerins à renier leur religion (v. 4309-4326), deux hommes tentent d'échanger une fève (v. 4327-4354), la mort frappe les pauvres comme les riches (v. 4355-4374), les croisés mangent de la viande pendant le carême (v. 4375-4390), l'avarice prend le pas sur la générosité (v. 4391-4406). Les deux dernières anecdotes ne se terminent pas par l'accusation du marquis et tendent plus vers le miracle, servant ainsi d'exemple aux vers 4407-4456 en illustrant à la fois la bonté et la colère de Dieu. La première rapporte l'arrivée miraculeuse d'un bateau plein de blé alors que les croisés subissent une disette (v. 4457-4491), alors que la seconde montre la foudre de Dieu, qui se venge d'un homme qui vendait son grain trop cher en faisant brûler sa maison et ses avoirs (v. 4492-4506).

241 Clari est également sensible à la pauvreté que vivent les croisés. cf. Clari, §LX, §LXIV, §LXVI.

242 Seule l'anecdote sur les croisés qui renient leur religion par désespoir (v. 4309-4326) ne se termine pas en affirmant qu'il s'agit de la faute du marquis, probablement car l'auteur est bien conscient qu'il s'agit là d'une faute personnelle ; un chrétien doit demeurer fidèle à sa foi en toutes circonstances, et peut-être même davantage lorsqu'il est dans le besoin.

Si ces anecdotes visent essentiellement à impressionner, divertir et édifier, il est une autre fonction que l'auteur de l'*Estoire* souhaite donner à son texte, celle d'expliquer. En effet, dans l'intention d'élucider les dessous de l'histoire, le clerc normand opère des retours en arrière pour dresser un bref portrait de certains événements historiques qui précèdent et influencent ceux de la troisième croisade. Sur un total de quatre passages de cette sorte, deux constituent des retours en arrière en bonne et due forme. Le premier (v. 1352-1397) passe en revue plusieurs événements qui ont été dommageables pour la présence franque en Orient, notamment la mort de Frédéric Barberousse et d'Henri II Plantagenêt, que l'auteur déplore amèrement. Le second, quant à lui, raconte en 568 vers comment Acre a été assiégée avant que n'interviennent les deux rois de cette troisième croisade, Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste, cette explication passant principalement à travers le long récit de la trahison dont a été victime le naïf Guy de Lusignan<sup>243</sup> (v. 2383-2951).

Aux côtés de ces deux retours en arrière « classiques » se trouvent également deux autres épisodes historiques qui ont une teneur quelque peu différente, l'un revenant au passé biblique<sup>244</sup> pour raconter l'histoire des fondateurs des 53 tours fortes d'Ascalon (v. 8008-8043), l'autre opérant comme une description digressive en offrant des détails sur les pratiques obscures des Assassins (v. 8797-8827), un groupe chiite dissident responsable de l'assassinat de Conrad de Montferrat. Bien qu'ils ne soient pas entièrement identiques, ces quatre épisodes au passé ont toutefois en commun d'être très bien délimités par des formules d'introduction claires qui se répartissent en deux types. Le premier, plus simple, fait appel à des interjec-

---

243 Le contenu de ce développement sur Guy de Lusignan, bien que beaucoup plus volumineux, correspond assez bien à celui que fait Clari dans la seconde partie de son épisode sur Conrad de Montferrat (§XXXIII l. 77-§XXXVIII). Les deux hommes présentent toutefois des points de vue diamétralement opposés : alors que l'auteur de l'*Estoire* prend presque Guy en pitié en déplorant la façon dont il a été trahi, Clari ne se gêne pas pour faire ressortir sa couardise et son inaptitude à gouverner.

244 L'auteur raconte que les fondateurs de ces tours seraient les descendants de Ham, l'un des trois fils de Noé selon la Genèse. cf. Clari §LXXXIII, où est racontée l'histoire du linge et de la tuile d'un saint homme, histoire qui a elle aussi une fonction descriptive et qui opère un retour au passé biblique.

tions pour attirer l'attention de l'auditoire sur un sujet nouveau. Il s'agit, en général, du verbe *oïr*<sup>245</sup>, 'écouter, entendre', ou de l'apostrophe *seignors*, deux marqueurs qui peuvent aussi être combinés, comme c'est le cas dans les vers d'ouverture du premier retour en arrière du texte :

Oiez, seignors, tantes enjures  
E tantes grandz mesaventures (v. 1352-1353)

Le second, plus complexe et plus long, fait montre de la conscience très nette qu'a l'auteur de l'importance de s'en tenir au sujet et à l'ordre approprié de son récit. Alors qu'il s'apprête à entamer son explication de la prise d'Acre, il commente son projet en ces termes :

Or larrons cest point [ci] a sivre -  
Car bien le m'ora aconsivre  
Qui entor moi tant sojorra,  
Quant la matire s'i dorra -  
Des deus reis e de lor venue  
Dont tante parole ai tenue,  
Que jo ai a Acre amenez,  
Or si oiez e si retenez,  
Que jo voil ici mon fil rompre  
E celle matire<sup>246</sup> entrerompre,

---

245 Peter Damian-Grint note que ce type d'interjection rhétorique, à laquelle il ajoute la forme visuelle *veïssiez* 'voyez', est particulièrement employée dans l'histoire contemporaine vernaculaire bénéficiant du statut de témoin oculaire. Il affirme que « significantly, it is the later eyewitness histories (Fantosme's *Chronicle* and Ambroise's *Estoire de la guerre sainte*, for example) that make heavy use of such interjections as *audite* and *veïssiez*, while the translated dynastic histories (such as the *Estoire des Engleis* and the *Roman de Brut*), which are written in a more "learned" or "scholarly" style, are much more restrained in their use of rhetorical interjections. » Ses statistiques, bien qu'exclusivement basées sur son corpus anglo-normand, sont tout de même très parlantes : les interjections rhétoriques sont utilisées toutes les 200 lignes pour les poètes de bibliothèque comme Wace et Gaimar, toutes les 100 lignes dans les « more "epic" *Roman de Rou* and the *Harley Brut* », et toutes les 40-50 lignes dans les œuvres basées sur l'autorité du témoin oculaire. Voir Damian-Grint, *op. cit.*, p.147.

246 Dans l'*Estoire*, l'emploi du terme *matire* semble plus large que chez Clari, qui, en parlant de « matere de devant » (§XXXIX), en restreint visiblement le sens à 'sujet préalablement traité'. Ici toutefois, situé à l'initiale du retour en arrière plutôt qu'à sa finale, son sens paraît s'élargir à 'sujet principal, sujet du récit'. Peter Damian-Grint fait une observation semblable : « While the term *matere* appears at first sight to have a meaning very close to 'matter previously discussed', other examples give a different precision. This is particularly the case of those in Ambroise's *Estoire*, which are used not only to end a digression and return to the original theme, but also to mark the beginning of the digression. It is clear, then, that *matere* does not have the restricted sense of specifically 'previous material', but refers rather to the 'subject matter' of

Mais il sera bien renöez  
E rathachiez e relöez  
Car li rei vindrent derain  
Al siege, nun pas premerain. (v. 2383-2396)

Son argumentaire se poursuit encore jusqu'au vers 2404, mais l'extrait précédent est suffisant pour reconnaître plusieurs traits qui rappellent ceux observés chez Clari, présentés néanmoins avec une volonté bien plus explicite. On retrouve d'ailleurs de telles irrptions auctoriales à deux autres endroits dans le récit, en plus de lire le désir de rigueur exprimé dans le prologue<sup>247</sup>. En effet, une fois les rois et leurs hommes arrivés à Acre, l'auteur affirme devoir suivre l'histoire et retourner à son sujet en contant le siège de la ville (v. 4551-4562). Plus tard, après que les croisés aient subi de graves pertes à Arsuf, il indique qu'il souhaite cesser de discuter de ce sujet pour se tourner vers l'ennemi, « la gent haïe », ce qui est selon lui tout à fait à propos et qui donc ne l'amène aucunement hors de sa matière (v. 6727-6734).

On notera cependant que si l'entrée d'un nouveau sujet est souvent identifiée de façon évidente, le retour au propre de l'histoire, lui, se fait généralement de façon extrêmement floue, et ce particulièrement dans les anecdotes, à tel point qu'il faut lire plusieurs vers avant d'avoir une quelconque certitude que la digression est terminée<sup>248</sup>. Ces moments de rupture entre la fin d'une anecdote ou d'un retour en arrière et la reprise du récit consistent probablement ceux où la narration est la moins adroitement menée<sup>249</sup>, et bien qu'ils ne soient pas géné-

---

the narrative » (Damian-Grint, *op. cit.* p. 249).

247 Les vers 8 et 9 du prologue de l'œuvre mettent en scène une nette volonté d'aller droit au but, directement au sujet principal : « Vers la materie me voil traire / Don l'estoire est bone a retraire ».

248 On prendra, à titre d'exemple, le retour brutal à la narration après la suite d'anecdotes militaires (v. 3765) ainsi que la sortie du passé biblique de l'histoire des fondateurs des tours (v. 8044), qui prend de nombreux vers à se faire manifeste.

249 Jean-Jacques Croizy-Naquet juge que « [l]e talent d'Ambroise est de brouiller subtilement les frontières entre description et narration, de façon à intégrer les fêtes dans la chronique comme composante — et non comme motif ornemental — de l'avancée du récit » (« Les festivités dans l'*Estoire de la guerre sainte* d'Ambroise », *Le Moyen Âge*, tome CVIII, n° 1, 2002, p. 64-65). Cette formulation laisse entendre que le brouillage des frontières serait fait avec l'intention d'intégrer les fêtes, qui fonctionnent d'ailleurs comme des anecdotes, au récit principal. Or, il semble plutôt que ces enchaînements flous soient le résultat de la

ralisés<sup>250</sup>, leur présence est amplement suffisante pour se faire désagréablement remarquer.

Ainsi, bien que l'auteur de l'*Estoire* aborde des sujets qui semblent s'écarter de sa matière principale, l'histoire des fondateurs des tours d'Ascalon, par exemple, tout porte à croire qu'il l'a voulu et que cela faisait pour lui partie intégrante d'un récit complet, apte à instruire, édifier et émerveiller. L'appareil rhétorique mis à profit dans ce poème de croisade surpasse de loin ce qu'a su faire Robert de Clari, étant plus complexe même que ce que donne à lire le récit de Villehardouin. Même si l'auteur élargit son propos consciemment et intentionnellement, force est de reconnaître qu'il le fait, et que même si le mot *digression* est parfois employé par la critique pour faire référence à tel ou tel passage, jamais on ne relève la connotation péjorative qui l'accompagne fréquemment lorsqu'il est appliqué au récit du petit chevalier. Somme toute, l'*Estoire de la guerre sainte* est un texte d'une lecture fort agréable même pour le goût moderne, qui répond bien à ses engagements autoproclamés et dans lequel l'usage du digressif s'apparente singulièrement à celui que fait Clari dans son témoignage de la quatrième croisade.

### 3.3 Eudes de Deuil

D'abord moine, puis abbé de Saint-Denis, Eudes de Deuil est également le secrétaire du roi de France Louis VII lorsqu'il l'accompagne dès 1146<sup>251</sup> dans l'expédition ratée de la

---

conception qu'avait l'auteur de son sujet, et non d'une quelconque volonté. Dans la mesure où les anecdotes et les fêtes font partie intégrante de la croisade alors que les retours en arrière sont des ajouts, il est attendu que l'altérité de ces derniers soit mise en évidence et que les autres épisodes se fondent à la narration sans transition particulière.

250 Certains épisodes, essentiellement des retours en arrière, sont en effet dotés d'une formule de clôture ou de quelques vers qui établissent un lien logique entre le bloc divergent et la narration principale. À titre d'exemple, le retour en arrière sur la perte d'Acre et l'histoire de Guy de Lusignan se termine à la fois par un certain type de formule de clôture, où l'auteur avoue que personne n'a pu rapporter toute l'horreur qui a lieu à Acre avant l'arrivée des rois (v. 2942-2951), et par un lien entre celui-ci et la narration principale, qui se traduit tant par un retour au statut de témoin oculaire (« Cel jor d'un vendresdi **me membre** », v. 2952) que par une reprise déictique du personnage de Guy, « **icil Guis** dont nos vos deïmes » (v. 3043).

251 Il s'agit de l'année à laquelle le roi se croise. La croisade elle-même, après les préparatifs, débute un an plus tard, en 1147.

seconde croisade. Comme membre du clergé, il possède une culture livresque appréciable<sup>252</sup> et rédige son récit *De profectone Ludovici VII in orientem*<sup>253</sup> (De l'expédition de Louis VII en Orient) en latin, tel que convenable pour tout texte à teneur historique du milieu du XII<sup>e</sup> siècle<sup>254</sup>. Dans une lettre à l'abbé Suger qui ouvre le texte, Eudes présente lui-même son travail comme une maigre collection de faits rassemblés uniquement dans l'espoir que Suger s'en serve pour rédiger une brillante histoire de Louis VII, tout comme il a rédigé l'histoire de son père Louis VI (p. 3-5). Le récit est cependant bien trop organisé pour qu'on y croie, et mise à part cette manifestation du *topos* de l'humilité, le second objectif qu'entretient Eudes est beaucoup plus à même d'expliquer la structure de son texte. En effet, il affirme « dire toutes ces choses pour mettre en garde les prochains pèlerins » (p. 15), un but qui sous-tend le fort caractère moralisateur et même réprimandeur de son récit, qui se fait presque morbide pour parvenir à ses fins<sup>255</sup>.

---

252 On retrouve d'ailleurs plusieurs traces de ces lectures dans le texte, soit dans des références à d'autres textes ou à l'expérience de lecture elle-même (p. 13, 27, 73, 99), soit dans de nombreuses paraphrases bibliques (p. 3, 7, 15, 21, 57, 77, 93, 97, 105, 133, 143).

253 L'édition ici employée est celle de Virginia Gingerick Berry (voir *supra*, note 43 pour référence complète), dont les citations seront traduites de l'anglais par nos soins pour faciliter la lecture. Comme Eudes mentionne être toujours engagé dans l'expédition croisée alors qu'il écrit à Suger (p. 2-3; il retourne en France à la fin de l'an 1149), et sur la base de sa tendance à interpréter les événements qu'il met à l'écrit à la lumière de ceux qui se produisent plus tard, l'éditrice suggère que le texte a dû être rédigé au printemps ou à l'été de l'an 1148 (p. xxiii). Quoi qu'il en soit, il est certain que le texte a été rédigé avant janvier 1151, soit avant le décès de Suger, à qui l'œuvre en entier est destinée.

254 Avant les débuts de l'histoire laïque au tournant du XIII<sup>e</sup> siècle, l'histoire est essentiellement monastique et rédigée par des érudits, pour des érudits. La langue véhiculaire de choix est donc sans aucun doute le latin, bien qu'il arrive parfois que les clercs aient l'ambition d'instruire le peuple et qu'ils se tournent alors vers la langue vernaculaire. Il est intéressant de remarquer, dans cette optique, qu'Eudes de Deuil fait le choix du latin même si son objectif est double: il cherche à la fois à fournir des données historiques à Suger et à mettre les futurs pèlerins en garde contre les tourments qui les attendent dans la croisade.

255 On pourrait effectivement résumer le récit d'Eudes de Deuil en trois mots: trahison, indiscipline, mort. Il n'y avait certes pas beaucoup de bon dans cette croisade, mais les choix narratifs de l'auteur en font ressortir toute la désolation. Les seuls moments qui échappent véritablement à cette noirceur sont ceux où sont présentés les quelques actes louables du roi français, ce qui correspond à ce que l'on pourrait nommer le troisième but de l'auteur, c'est-à-dire de le remercier pour le statut qu'il lui a octroyé auprès de lui (p. 3, « Then, too, since I have enjoyed the renowned King Louis' generous favors and I have been closely associated with him during the crusade, I am eager to thank him; »).

Malgré tout, le *De profectioe* est célèbre chez la critique pour l'exactitude et la qualité de son témoignage<sup>256</sup> ainsi que pour sa façon de présenter les faits avec talent et style, principalement grâce à la minutieuse organisation de sa matière<sup>257</sup>. En effet, l'une des premières choses frappantes à la lecture du texte est sa répartition en sept livres distincts, une structure héritée de la *Vita Ludovici Grossi* (Vie de Louis le Gros) de Suger<sup>258</sup>. Chaque livre traite d'un sujet très bien circonscrit, ce qui démontre qu'Eudes arrive à identifier et délimiter les thèmes généraux dont il traite, mais cela ne crée aucun lien logique entre les différentes parties du texte; la narration se poursuit généralement sans réelle interruption entre les livres, sans début particulièrement marqué non plus<sup>259</sup>, et il y a lieu de se demander si cette disposition a été planifiée ou si elle a été ajoutée *a posteriori*, peut-être dans l'espoir de plaire davantage à Suger en reprenant la structure de sa *Vita*.

Qu'il ait ou non voulu s'attirer la faveur de son prédécesseur, Eudes de Deuil est sans aucun doute très attentif à la structure de son récit, dans lequel on décèle une peur presque maladive d'être verbeux à outrance, de ne pas s'en tenir à son sujet et de ne pas dire les choses selon l'ordre dans lequel elles se sont produites. Cette manie de la droiture et de la sobriété de l'expression, que Robert M. Stein qualifie de « continual narrative self-consciousness<sup>260</sup> », se présente à de très nombreuses reprises dans le texte, et ce sous plusieurs avatars différents.

Dès le tout début de son œuvre, le moine de Saint-Denis rend évidente sa peur de dé-laisser son sujet principal en la verbalisant sans détour :

---

256 Robert M. Stein, « L'après et son double : Reading Medieval History after the Linguistic Turn », *MLN*, vol. 27, n°5 (Décembre 2012), p. S244; Virginia Gingerick Berry, « Introduction », *op. cit.*, p. xx-xxi.

257 *Ibid.*, p. xxiv : « [...] a history which presents facts ably and artistically. [...] The narrative owes much of its effectiveness to Odo's careful organization of the material which he had at hand ».

258 Stein, *op. cit.*, p. S252.

259 Stein (*id.*) rapporte une observation que fait Gabrielle Spiegel à ce sujet dans son ouvrage *The Chronicle Tradition of Saint-Denis* : « [...] as Gabrielle Spiege has noticed, while the text unfolds chronologically, it is quite decidedly shaped : divided very carefully into seven **discrete books**, each is tightly organized around a single theme » (notre emphase).

260 *Id.*

Je me garde de décrire les miracles qui eurent lieu là-bas à ce moment, en raison desquels il semblait que l'entreprise avait plu au Seigneur, par peur que si je n'écris qu'à propos de quelques-uns, on ne croira pas qu'il y en eut davantage, et au cas où, si j'écris à propos de plusieurs, j'aie l'air d'avoir abandonné mon sujet<sup>261</sup>.

Un peu plus loin, alors que les croisés ont entamé leur voyage et après une longue description des pays par lesquels ils sont passés, l'auteur réitère sa préoccupation et se défend d'avoir possiblement commis cette terrible faute en explicitant sa démarche :

Il est nécessaire d'aller et de venir — de progresser et de revenir en arrière dans mon histoire — car bien que plusieurs choses se prêtent à description, le récit ne devrait pas devenir confus par la richesse de mes sujets. Plusieurs événements arrivent au même moment, mais dans le discours une séquence doit être respectée. Par exemple, le roi [de France, Louis VII] et l'empereur [germanique, Conrad III] me sont tous deux venus à l'esprit lorsque j'écrivais à propos de Ratisbonne ; bien que le roi soit mon sujet principal, leurs expériences mutuelles me contraignent à inclure quelques mots à propos de l'empereur<sup>262</sup>.

Cette peur que son récit ne devienne confus à cause de descriptions trop élaborées trahit également une crainte plus générale, celle d'être abusivement prolix. S'il ne fait qu'en glisser mot vers la fin de son texte<sup>263</sup>, le début du deuxième livre donne à lire un impressionnant discours où Eudes s'adresse directement à Suger pour lui demander pardon et justifier l'emportement dont il a fait preuve en racontant les préparatifs de la croisade :

L'extrême prolixité est toujours lassante pour un homme très occupé ; j'ai donc peur que mon récit se soit étiré trop longuement sans laisser respirer. Mais je te prie de me pardonner cette faute, père. Captivé par d'heureuses affaires, écrivant des mots

---

261 « I refrain from describing the miracles which occurred there at that time, by reason of which it appeared that the undertaking had pleased the Lord, for fear, if I write of only a few, it will not be believed that there were more, and lest, if I write of many, I seem to have abandoned my theme » (p. 9-11).

262 « It is necessary to go back and forth — to progress and to turn back in my story — for although many things present themselves for description, the account should not be confused by the wealth of my subjects. Many events happen at the same time, but in discourse one must observe a sequence. For instance, the king and the emperor both came to mind when I was writing about Ratisbon ; for, although the king is my main subject, their mutual experiences force me to include a few words about the emperor » (p. 33).

263 p. 132-133 : « [...] but I shall not record the names of all, lest I be considered unnecessarily wordy » (mais je ne rapporterai pas les noms de tous, de peur d'être considéré inutilement verbeux).

liés à ma patrie et me souvenant de ce qui la concerne, je suis ennuyusement revenu pendant un trop long moment sur ce que j'avais vu alors que j'étais un homme heureux ; car les événements agréables ne lassent pas aisément. Maintenant, toutefois, dans ce nouveau commencement je me prépare à affronter des tâches difficiles, ayant l'intention de pénétrer d'étranges contrées dans ma description, tout comme nous l'avons effectivement fait, et en conséquence je tâcherai de mettre un terme plus rapide aux épreuves qui en ont découlé<sup>264</sup>.

Comme si toutes ces interventions autoriales n'étaient pas suffisantes, il exprime de surcroît avoir peur de mettre à l'écrit quelque chose d'inutile<sup>265</sup>, et il se garde d'aborder plus en détail certains sujets au moment où il les mentionne pour la première fois si ce n'est pas selon lui le moment opportun pour le faire<sup>266</sup>. Manifestement, cette surconscience de l'inadéquation entre l'histoire et le texte qui la relate est omniprésente dans le *De profectione*, au point où le récit de la seconde croisade s'en trouve entrecoupé de façon gênante. Il semble même qu'à un moment l'auteur dresse un parallèle entre sa technique d'écriture et les évé-

---

264 « Extreme garrulousness is always wearisome to a very busy man ; and so I fear that my account has run on too long without affording a breathing space. But please allow me this failing, father. I was engrossed in happy affairs, and, while writing the words connected with my native land and while remembering its affairs, unweariedly I recalled for too long a time what I had seen when a happy man ; for pleasant events do not soon cause fatigue. Now, however, at this new beginning I gird myself for difficult tasks, intending to enter strange countries in my description, just as we did in fact, and accordingly I shall bring to a swifter conclusion the hardships which ensued » (p. 123).

265 p. 57 : « We know of other heresies of theirs [the Greeks], both concerning their treatment of the Eucharist and concerning the procession of the Holy Ghost, but none of these matters would mar our page if not pertinent to our subject » (Nous sommes au courant d'autres de leurs hérésies [des Grecs], concernant tant leur traitement de l'Eucharistie que la procession du Saint-Esprit, mais rien de tout cela ne souillerait notre page si ce n'était pas pertinent à notre sujet) ; p. 81 : « [...] (also the list would probably be tedious for the reader who is looking for an instance of usefulness or worth) » (aussi la liste serait probablement ennuyeuse pour le lecteur qui recherche un exemple d'utilité ou de mérite). Rudi Paul Linder note également qu'Eudes restreint ses descriptions à ce qui lui semble indispensable à la compréhension du récit, toute autre information étant donc jugée inutile : « His landscapes and personalities are drawn without relief or cross-hatching, perhaps to remind him of their full impact, perhaps to spare the reader everything but what Odo feels is crucial to his understanding » (Linder, « Odo of Deuil's *The Journey of Louis VII to the East. Between The Song of Roland and Joinville's Life of Saint Louis* », *The Middle Ages in Texts and Texture: Reflections on Medieval Sources*, Jason Glenn (dir.), Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 173).

266 p. 51 : « We shall refer to their lamentable and swift misfortunes at the proper time and place ; but in the meantime let us return to our men » (Nous référerons à leurs rapides et lamentables mésaventures en temps et lieux ; pour l'instant, retournons à nos hommes) ; p. 99 : « At the proper time the fall of the Franks will also be recorded » (La chute des Francs sera également rapportée au moment opportun).

ments eux-mêmes, toujours dans le but de se prémunir contre tout jugement péjoratif. En effet, suite à la tragique défaite des troupes germaniques face aux Turcs, ceux qui en sont réchappés sont interrogés pour comprendre la nature du massacre, ce qu'Eudes rapporte ainsi :

Les Allemands furent interrogés à propos de l'ordre, de la méthode et de la cause d'une si terrible mésaventure ; mais peut-être toutes ces questions étaient-elles formulées incorrectement, puisque la confusion n'a en fait aucun ordre, l'aberration aucune méthode, et l'irrationnel aucune cause. Néanmoins, chaque mal avait un début et une fin, comme ceux qui réussirent à échapper à cette calamité nous le dirent<sup>267</sup>.

Comme la croisade de 1147 en entier fut un échec tel qu'aucun autre chroniqueur n'a osé lui consacrer plus de quelques lignes, on peut fort bien imaginer que la confusion, l'aberration et l'irrationnel font automatiquement partie d'un récit la concernant, ce sur quoi compte Eudes de Deuil pour être dispensé de toute critique — la déroute de sa matière justifierait l'équivalent dans son texte, en quelque sorte.

Cependant, dans les faits, le récit se suit de façon tout à fait chronologique, sans faire de retours en arrière pour expliquer les dessous de l'histoire, sans se projeter dans le futur pour ensuite reprendre le récit là où il avait été laissé en plan. L'auteur donne bien quelques détails qui mettent en valeur sa contribution de témoin oculaire, principalement des couleurs et des précisions géographiques ou météorologiques, mais il ne s'agit en aucun cas de bribes d'information croustillante ou même scatologique comme on en retrouve chez Clari ou dans *l'Estoire de la guerre sainte*. Ces détails évoluent parfois en descriptions plus ou moins longues qui peuvent sembler superflues, mais la forte présence d'Eudes dans son texte rend manifeste l'ambition qu'il place dans tout ce qu'il écrit :

---

267 « The Germans were asked about the order, method, and cause of such a great misfortune ; but perhaps all of those inquiries were made improperly, since confusion actually has no order, aberration no method, and the unreasonable no cause. Nevertheless, each evil had a beginning and an end, as those who managed to escape that calamity told us » (p.91).

Dans ce récit, la description d'actions vertueuses fournit au lecteur un bon exemple à suivre, les noms des villes indiquent la route du voyage, la nature des localités dépeintes suggère la prudence qui doit être observée dans l'approvisionnement. Car jamais il ne cessera d'y avoir des pèlerins au Saint Sépulchre ; et ils seront, je l'espère, encore plus prudents grâce à nos expériences<sup>268</sup>.

Dans de telles conditions, il devient bien ardu de parler de digression, puisque même si l'on repère un saut à une idée différente, les commentaires de l'auteur sur sa propre réflexion textuelle infusent une intention derrière chaque mot et empêchent de considérer presque tout passage comme accessoire. L'unique aspect du *De profectioe* qui pourrait faire montre de digressif est sa tendance marquée à procéder par anecdotes plutôt qu'à tisser un fil d'événements continus. Il apparaît en effet que seuls les moments saillants sont décrits, c'est-à-dire ceux qui peuvent susciter une réflexion morale ou fournir un exemple à ne surtout pas imiter. À raconter des anecdotes de pillage (p. 42, p. 75), de beuveries qui se terminent mal (p. 43, p. 47, p. 67) de bagarres intestines (p. 23) et de batailles où la meilleure défense est d'ériger un mur de cadavres autour de soi (p. 119), Eudes de Deuil réussit avec brio à mettre en lumière les pires aspects de la croisade<sup>269</sup>, sans compter l'extrême animosité qu'il entretient à l'égard des Grecs<sup>270</sup>. Tout cela étant toutefois sanctionné par son projet de prévenir les futurs croisés de ce qui les attend, aucune de ces anecdotes ne peut être vue comme détachable, puisqu'elle est forcément porteuse d'une leçon jugée indispensable par l'auteur.

---

268 « In this account the description of virtuous deeds furnishes the reader a good example, the names of towns indicate the route of the journey, the nature of the localities depicted suggests the caution which should be observed in provisioning. For never will there fail to be pilgrims to the Holy Sepulcher ; and they will, I hope, be the more cautious because of our experiences » (p. 31).

269 Certains moments joyeux sont tout de même rapportés, comme une petite victoire des Francs contre les Turcs (p. 53), le fait que les rivières épargnent les croisés en ne débordant qu'après leur passage (p. 107), ou la charitable visite du roi aux lépreux avant le début de la croisade (p. 17), le roi qui d'ailleurs est généralement le seul à bénéficier d'un éclairage favorable. Malgré tout, il va sans dire que les malheurs sont en surnombre.

270 L'opinion qu'à Eudes de Deuil des Grecs est absolument virulente, et la fréquence ainsi que la précision de ses remarques à leur égard permettent de mieux comprendre le sentiment anti-grec qui a longtemps animé les médiévaux occidentaux. Pour quelques exemples, voir p. 57-59, p. 69, p. 99.

En définitive, le *De profectione* est un texte qui montre moins la ligne brisée que le souci de la ligne droite. Les préoccupations structurelles de l'auteur se retrouvent absolument partout, à petite ou à grande échelle, mais toujours en mettant un frein un récit, qui coule autrement de façon assez fluide. Devant un objectif triple de louer le roi, mettre en garde les pèlerins à venir et fournir une matière historique brute à l'abbé Suger, il est assez paradoxal que tenter de se prémunir contre la digression et la verbosité ait été précisément la seule chose qui crée un effet de suspens dans l'œuvre d'Eudes de Deuil.

### 3.4 Albert d'Aix

Selon l'information que nous possédons, Albert d'Aix aurait été un chanoine à la cathédrale Sainte-Marie d'Aix, en Lotharingie (aujourd'hui l'Allemagne), ce qui indique qu'il possédait minimalement une culture monastique. Malgré sa vive envie de participer à l'expédition de 1095, il en est empêché, vraisemblablement par son supérieur, et opte en compensation pour rédiger une histoire des faits et gestes de ceux qui ont pu se joindre à cette première croisade, et ce sur la base de leurs propres témoignages. Si l'on se fie à son prologue, cette *Historia Hierosolymitanae expeditionis*<sup>271</sup> ne devait initialement traiter que de la croisade elle-même<sup>272</sup>, c'est-à-dire des débuts à la prise de Jérusalem en 1099, ce qui correspond aux six premiers livres du texte entier et au corpus qui sera ici analysé<sup>273</sup>. Toutefois, Albert

---

271 La version française du titre long tel que l'a adopté François Guizot dans sa traduction de 1824 (J. Brière, Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France), est *Histoire des faits et gestes dans les régions d'outre-mer, depuis l'année 1095 jusqu'à l'année 1120 de Jésus-Christ*.

272 Albert dresse effectivement dans son prologue (1-1, p. 15) un portrait de ce dont parlera son texte, et la dernière chose qu'il mentionne est la libération de Jérusalem, sans même aucune mention de l'élection de Godfroi de Bouillon comme souverain de la ville sainte, et bien sûr sans mention des états latins. Toute cette « première partie », à savoir les six premiers livres, aurait donc probablement été achevée après 1102.

273 L'édition employée est la traduction anglaise de Susan Edgington (2013, vol. 1), dont les extraits seront cités par le numéro de livre suivi du numéro de chapitre (1-1 = livre 1, chapitre 1) et traduits en français par nos soins pour faciliter la lecture. Pour plus de précisions quant à ce choix ainsi qu'à l'édition latine de référence, voir *supra*, note 45.

a plus tard entrepris de mettre à l'écrit l'établissement des états latins également, ce qui se retrouve dans les livres 7 à 12<sup>274</sup>.

Bien qu'il se base essentiellement sur des sources orales, il est probable qu'il ait eu recours à quelques sources écrites, ce qui expliquerait particulièrement bien l'exactitude surprenante de ses connaissances de la politique orientale. Si le très célèbre Guillaume de Tyr s'appuie largement sur l'*Historia* pour son *Histoire d'Outremer*, Albert ne montre aucun signe d'avoir été inspiré par l'une ou plusieurs des sources majeures de la première croisade qui subsistent à ce jour, ce qui lui a valu d'être longtemps sous-estimé et inutilisé par les historiens, qui lui ont préféré les anonymes *Gesta Francorum*. Problématique et moins bien connue, l'*Historia* a tout de même attiré l'attention de la critique par son récit « unique, independant and vividly detailed<sup>275</sup> », que François Guizot a commenté avec poésie :

Mais la narration en est détaillée, vivante ; les descriptions des marches, des batailles, des aventures sont quelquefois brillantes et poétiques ; l'écrivain sème et peint, rarement avec talent, toujours avec vérocité<sup>276</sup>.

Le texte ne semble avoir été l'objet d'aucun réel travail adoptant une perspective plus littéraire, par exemple pour en étudier la structure ou les thèmes, deux caractéristiques liées à la digression. Les historiens s'y sont en revanche beaucoup intéressés pour le regard unique et désintéressé de la papauté qu'Albert porte sur les débuts de la croisade<sup>277</sup>, pour le portrait

---

274 Susan Edgington, *op. cit.*, vol. 2 (*Books 7-12, The early history of the Latin States, 1099-1119*).

275 Susan Edgington, « Introduction », *Albert of Aachen's History of the Journey to Jerusalem*, vol. 1., *op. cit.*, p. 10.

276 François Guizot, *op. cit.*, p. xiii-xi.

277 Contrairement aux sources canoniques (Foucher de Chartres, Raymond d'Aguilers et les *Gesta*), qui mettent de l'avant le rôle du pape dans l'instigation du mouvement de croisade, Albert ne dit mot sur Urbain II et donne tout le mérite à Pierre l'Ermitte. Vu son origine germanique, il est fort possible que cette attitude découle du fait qu'il soit partisan du saint empereur germanique de l'époque, Henri IV. En effet, depuis la réforme grégorienne, et tout particulièrement depuis la querelle des Investitures, une vive discussion entoure la question des pouvoirs temporel et spirituel, à savoir lequel doit avoir préséance sur l'autre. Comme les empereurs germaniques ont été interdits de nommer et de sacrer les évêques, il existe une forte animosité entre son représentant et le pape, et bien sûr favoriser l'un revient à ignorer l'autre. À propos de Pierre l'Ermitte et de l'apport d'Albert d'Aix à sa cause, voir l'ouvrage de Jean Flori, *Pierre*

qu'il dresse des relations entre Grecs et Latins<sup>278</sup>, ou pour sa présentation exceptionnellement empathique des pogroms juifs de 1096<sup>279</sup>. Ainsi, en faisant exception de brefs et rares commentaires glissés au fil d'analyses historiques concernant la simplicité du style d'Albert, les quelques pages qui suivent jetteront un éclairage inédit sur les six premiers livres de cette histoire de la prise de Jérusalem.

Tout comme chez Eudes de Deuil, la première chose que l'on remarque à la lecture de l'*Historia* est sa division en livres, et bien que ceux-ci ne présentent aucune démarcation particulière, tant en début qu'en fin de section, ils ont le mérite de présenter des blocs d'information tout à fait consistants, chacun d'eux se vouant à une partie précise du voyage. Cependant, comme l'histoire suit son cours sans interruption auctoriale ou autre entre les livres, il est impossible de dire si cette répartition faisait partie du plan initial ou si elle a été ajoutée *a posteriori*, comme l'ont été les titres de chapitres<sup>280</sup>, par exemple. Or, s'il s'agit bien de l'intention et du fait de la rédaction originale d'Albert, ces livres montrent que celui-ci avait l'œil pour discerner les sujets et les diviser de façon cohérente.

Indépendamment de cette organisation matérielle, il faut avouer que l'*Historia* est d'une limpidité remarquable. Les événements s'enchaînent en douceur, les liens logiques et temporels qui les unissent sont sans équivoque, et la chronologie est impeccablement respectée. Les transitions entre différents sujets se font souvent en reprenant le contenu du thème précédent dans la première phrase du nouveau chapitre, ce qui n'est pas sans rappeler les chansons de geste ou la technique de Robert de Clari et qui assure un glissement harmonieux entre

---

*l'Ermitte et la première croisade*, Paris, Fayard, 1999, 647p.

278 Marc Carrier, « Pour en finir avec les *Gesta Francorum* : une réflexion historiographique sur l'état des rapports entre Grecs et Latins au début du XII<sup>e</sup> siècle et sur l'apport nouveau d'Albert d'Aix », *Crusades*, n°7, 2008, p. 13-34.

279 Ivan G. Marcus, « The Representation of Reality in the Narratives of 1096 », *Jewish History*, vol. 13, n° 2 (Automne 1999), p. 37-48.

280 Susan Edgington, *op. cit.*, p. 12 : « An addition [to this edition] is the incorporation of chapter titles : these were not part of the first redaction of Albert's *Historia* [...] ».

deux idées. Albert navigue également avec aisance entre les points de vue, passant sans accroc d'un baron croisé à l'autre ou des chrétiens aux sarrasins. Ces changements n'induisent aucun effet de rupture, principalement parce que le saut d'un point de vue à un autre découle toujours d'un événement qui les unit<sup>281</sup> ; dans les quelques cas où l'on a affaire à un pur rapport de simultanéité, des adverbies clairs (*interea*, 'pendant ce temps') ou un rappel des aventures qui ont lieu au même moment<sup>282</sup> garantissent une bonne compréhension d'ensemble.

Possiblement parce qu'elle est basée sur les souvenirs particuliers de plusieurs de témoins oculaires, l'histoire d'Albert présente de très nombreuses anecdotes, des petites scènes qui mettent généralement en scène des moments héroïques, insolites ou miraculeux<sup>283</sup>. Cependant, elles ne paraissent jamais racontées pour leur intérêt propre, parce qu'elles sont de bonnes histoires ; plutôt, qu'elles soient entièrement historiques ou légèrement embellies, elles constituent presque sans exception le point de départ d'un plus grand événement dans le récit, ce qui leur permet fréquemment de faire ressortir les causes d'un épisode de plus grande envergure. On peut penser à l'anecdote du groupe de pèlerins qui se font attaquer et décapiter par une bande de Turcs alors qu'ils jouaient paisiblement aux dés dans un verger

---

281 Voir, par exemple, la transition fluide entre le point de vue du Byzantin Nicetas (Nichita) et celui de Pierre l'Ermite, qui passe par l'envoi de messagers du premier homme au second pour faire le lien entre eux dans la narration (1-8, p. 22).

282 Pour un exemple parmi tant d'autres, voir livre 3, chapitre 48 (3-48), p. 115 : « So, while these massacres, ambushes, and attacks took place morning, noon, night and on every single day, [...] » (Pendant que ces massacres, embuscades et attaques avaient lieu matin, midi et soir, et ce à chaque jour, [...]).

283 Voir, entre autres, les anecdotes héroïques du Turc qui continue de se battre alors qu'il est transpercé de flèches (2-33, p. 69), du soldat normand qui ose s'attaquer aux remparts de Nicée (2-34, p. 69), de Godfroi qui se bat contre un ours (3-4 p. 81-82) ; les anecdotes insolites de la religieuse capturée par les Turcs qui finit par épouser son bourreau (2-37, p. 72-73) et du couple pris en adultère qu'ont fait fouetter et parader nu dans le camp (3-57, p. 122) ; les anecdotes miraculeuses du positionnement étrange des étoiles dans le ciel (5-21, p. 191), de l'éclipse lunaire du 5 juin 1099 (5-43, p. 206) et de l'ordalie par le feu de Pierre Barthélémy en rapport à sa découverte de la sainte lance (5-32, p. 196). On pourrait également ajouter à cette dernière liste le « miracle » des bêtes qui accompagnent les croisés dans leur marche contre les sarrasins (6-44, p. 239).

luxuriant (3-46, p. 113-114). En apparence peu important et romancé<sup>284</sup>, ce petit passage est toutefois présenté par Albert comme l'un des événements malheureux qui ont incité Hugh de Saint-Pol à envoyer son fils Engelrand à Antioche pour venger les croisés d'actes sauvages aussi gratuits (3-48, p. 115). Un peu plus tard dans le récit, alors que les croisés ont officiellement pris possession d'Antioche, Albert raconte qu'un certain Folbert se rend vers Édesse pour trouver de quoi manger avec sa femme, et, à nouveau, le couple se fait prendre dans une embuscade. L'homme est tué puis décapité, mais la femme est sauvée par sa beauté et amenée à Azaz, où elle devient la femme d'un chevalier turc de grande renommée (5-5, p. 180). Tout cela paraît bien sûr complètement anecdotique, mais l'auteur de l'*Historia* affirme qu'en réaction aux constantes menaces de Ridwan d'Alep, cette chrétienne suggère à son nouveau mari de proposer au prince d'Azaz une alliance avec l'armée de Godfroi, qui tient maintenant Antioche, de façon à obtenir leur aide pour vaincre Ridwan (5-6 et 5-7, p. 180-181). Cette association réussie avec un prince musulman fut par la suite d'une grande aide à l'expédition croisée, et c'est cette agréable anecdote qui en raconte l'origine<sup>285</sup>.

Outre ces vivants et utiles épisodes anecdotiques, Albert intègre à son récit plusieurs petits détails et passages descriptifs, qui demeurent toutefois bien dosés et généralement limités à une seule phrase. Il décrit particulièrement les gens et les lieux<sup>286</sup>, mais même lorsque

---

284 Il est bien sûr très ardu de ne pas penser au *locus amœnus* lorsqu'Albert mentionne l'épaisse forêt et les vergers qui agrémentent cette plaine paisible.

285 Comme le mariage de la belle chrétienne et du Turc semble un peu romancé, certains historiens ont remis en question la véracité de cet épisode. Toutefois, puisque l'information périphérique que donne Albert est tout aussi excellente que sa connaissance de la politique turque, l'épisode est accepté comme tout à fait plausible en dépit du fait que seul l'*Historia* en fait mention avec autant de détail. Voir note 10, p. 184 de l'édition de S. Edgington, ainsi que l'éclairante contribution d'Andre Alden Beaumont, « Albert of Aachen and the County of Edessa », *The Crusades and Other Historical Essays Presented to Dana C. Munro by his Former Students*, Louis J. Paetow (dir.), New York, F.S. Crofts, 1928, p. 117-118.

286 Le nom des personnages introduits dans le récit ainsi que le nom des villes et des territoires sont presque systématiquement suivis d'une brève notice descriptive, comme on peut le constater avec la liste des hommes assignés aux blocus pour le siège de Nicée (2-22 et 2-23, p. 59-60) ou avec les différentes villes que les croisés rencontrent (Tyr, Acre, Haïfa, Césarée) lorsqu'ils commencent leur marche vers le sud en direction de Jérusalem (5-41, p. 204).

l'objet de sa description est absolument magnifique, comme l'est le richement paré empereur grec Alexis (2-16, p. 54), l'auteur sait se garder de verser dans l'excès.

S'ils constituent un trait saillant de la prose de Clari, les retours en arrière sont virtuellement absents dans l'*Historia*, et cela même lorsque la matière s'y prêterait. Lorsqu'il y a lieu de rappeler un événement antérieur, Albert le fait tout comme il rédige ses descriptions, en quelques phrases tout au plus, et en ne perdant jamais de vue la narration principale. C'est ce qu'il fait lorsqu'il rapporte que la maladie qui décime la population de pèlerins à Antioche rappelle à Godfroi la peste de Rome de 1084, que celui-ci a vue de ses propres yeux alors qu'il était en expédition avec Henri IV (5-13, p. 185) ; c'est également avec grande concision qu'il mentionne les sévères tensions qui avaient cours entre le vizir fatimide et les Turcs bien avant que les croisés mettent les pieds en Orient pour la croisade (3-59, p. 123) :

Lorsque ce long siège avait eu cours pour un certain temps, et que les gens avaient subi un très lourd châtement par le fardeau de tenir la garde, par la famine et la maladie et les fréquentes attaques turques, le roi Amir d'Égypte, **parce qu'il y avait eu une très forte discorde et une grande haine entre lui et les Turcs bien avant cette expédition des chrétiens**, et sachant les intentions des chrétiens par un certain abbé envoyé comme émissaire, [...] <sup>287</sup>

Cependant, seule la ville de Jérusalem, le point culminant de la première croisade, l'amène à revenir dans le passé pour mettre en scène les changements de mains qu'elle a subis, mais surtout pour illustrer le mensonge du vizir et justifier et le massacre d'infidèles qui vient tout juste d'avoir lieu dans le récit (6-30, p. 229). En effet, Albert prend deux chapitres (6-31 et 6-32, p. 229-230) pour expliquer comment al-Afdal a expulsé les Turcs de la ville, qu'il a reprise en 1098, et comment il a ensuite tenté de faire croire aux croisés qu'il

---

287 « When this long siege had gone on for some time, and the people had undergone very heavy punishment in terms of the burden of keeping watch, of famine and disease and frequent Turkish attacks, the king amir [sic] of Egypt, because there had been very severe discord and hatred between him and the Turks long before this expedition of the Christians, and knowing the Christians' intentions by means of a certain abbot sent as emissary, [...] ».

se plierait à leurs souhaits et leur rendrait Jérusalem. L'auteur ne perd toutefois pas de vue les croisés, dont il rappelle la prise de Nicée et le siège d'Antioche au chapitre 31, et clôt son intervention sur une phrase qui ne laisse aucune équivoque quant au pourquoi de ce bref retour en arrière :

Mais il a menti en tout et parlé trompeusement, car il a refusé l'entrée de la ville aux pèlerins avec tous les genres de défenses armées et de forces humaines dont il disposait, jusqu'à ce qu'ils soient maintenant admis, une fois que les Sarrasins eurent été cruellement tués avec l'aide du Roi Céleste, comme vous l'avez entendu<sup>288</sup>.

Enfin, un trait tout à fait remarquable de la prose de l'*Historia* est l'absence presque totale de tout marqueur auctorial. En effet, Albert ne commente jamais son acte d'écriture, outre pour avouer en quelques mots qu'un certain sujet est difficile ou extraordinaire à raconter<sup>289</sup>. Les pronoms à la première personne consistent en quelques instances d'un *nous* qui réfère plus à l'historien qu'à la personne et qui sert uniquement à revenir sur ce qui a été dit (*quam diximus*, 'comme nous avons dit'); on retrouve également quelques rares *je*, qui semblent plus près d'Albert d'Aix lui-même en ce qu'ils véhiculent des informations qui s'apparentent à des opinions ou des convictions personnelles<sup>290</sup>.

---

288 « But he lied in all things and spoke deceitfully, for with every sort of defence of weapons and strenght of soldiers he could he denied entry to the city to pilgrims, until they were now admitted, once the Saracens had been cruelly killed with the help of the Heavenly King, as you have heard. »

289 Voir, par exemple, 5-29, p. 194: « It is extraordinary to relate and horrifying to the ears [...] » (C'est incroyable à raconter et effroyable à entendre). Lorsqu'il juge ainsi la matière qu'il doit mettre à l'écrit, il arrive qu'Albert commente davantage, comme on peut le lire à la ligne suivante de cet extrait: « — it is wicked to tell, let alone do — » (— il est vilain de le dire, encore plus de le faire —).

290 Ces avis s'expriment généralement de façons différentes, à des niveaux plus ou moins évidents. Albert peut faire un appel au lecteur en reportant (fort probablement) ses propres sentiments sur eux (4-34, p. 157): « I know that my listeners will tremble when they hear the evils and torments of the incredible famine which oppressed God's people shut in Antioch » (Je sais que ceux qui m'écouteront trembleront lorsqu'ils entendront le fléau et les tourments de l'incroyable famine qui a cloîtré le peuple de Dieu à l'intérieur des murs d'Antioche). Il peut également exprimer une opinion de façon très claire (4-56, p. 175): « [...] and those wonderful and unbelievable things which were done during the siege of Antioch cannot, I think, be recorded by any pen, any memory, so many and such various things are reported to have happened there » (« Ces choses magnifiques et incroyables qui furent faites pendant le siège d'Antioche ne peuvent pas, je crois, être relatées par aucune plume, aucune mémoire, tant ces choses que l'on rapporte sont nombreuses et variées »); la version originale latine de cette dernière partie se lit « nullius stylo, nul-

Comme on a pu le constater au fil de cette étude, l'investissement personnel de l'auteur est bien souvent ce qui le pousse à digresser, mais Albert est pratiquement invisible, tant dans sa présence linguistique dans le texte que dans ses opinions. Il est en effet notablement factuel et impartial : qu'il parle des atrocités infligées aux Juifs de Rhénanie par les troupes de Pierre l'Ermitte (1-26 et 1-27, p. 37-38), des rites musulmans (4-56, p. 175; 5-1, p. 177), des souffrances vécues par les femmes de l'armée (3-2, p. 79-80) ou même de la découverte de la sainte lance (4-43, p. 165-166), il ne se fait ni juge, ni partisan, et montre au plus une empathie hors du commun.

Cependant, deux événements semblent aller chercher Albert droit au cœur, deux événements pour lesquels il s'emporte visiblement et excède les bornes habituelles de son discours. Le premier est de nature religieuse et concerne la curieuse foi qu'avait un groupe de pèlerins en une oie et une chèvre, qui étaient selon eux inspirées par le Saint-Esprit et qu'ils ont choisi de suivre comme guide pour se rendre à Jérusalem (1-30, p. 41-42). De toute évidence, le chanoine est absolument furieux devant cette aberration, qu'il rapporte avec un vocabulaire qui laisse transparaître toute son indignation<sup>291</sup>. Il ne se limite toutefois pas à cela, mais réserve plutôt la majeure partie de ce chapitre à un sermon sur les qualités divines de ceux que Dieu choisit pour le représenter — par opposition à ces *bruta insensata animalia*, ces animaux stupides et insensés — ainsi que sur le triste constat qu'il n'est pas surprenant que de telles abominations aient toujours lieu alors qu'elles existaient déjà au temps de Moïse et de Josué.

Le second événement qui frappe l'auteur se trouve à l'opposé du spectre des émotions : loin d'être révolté, Albert est exalté par l'élection de Godfroi de Bouillon comme souverain

---

lius memoria **aestimo** retinenda, tot tamque diversa fuisse referuntur », ce qui pourrait se traduire plus littéralement par « **j'estime** que nulle plume, nulle mémoire ne peut capturer [...] »).

291 On retrouve en effet les termes suivants dans ce chapitre : *scelus detestabile* 'crime détestable', *populi stulti et vesanae levitatis* 'gens incensés et d'une folle liberté', *odibile* 'odieux', *abominationes* 'abominations', *iniquitas* 'iniquité'.

commandant de Jérusalem, dont il dit d'abord simplement que tous y voient une décision prise par Dieu, et non par l'homme. Voilà un commentaire qui aurait été amplement suffisant à ce que l'on comprenne l'approbation générale de cette nomination, mais il semblerait qu'Albert ait voulu justifier davantage l'affection que lui-même lui porte. Pour parvenir à ses fins, le chanoine consacre d'abord un paragraphe entier (6-34, p.231-232) à décrire le rêve « prémonitoire » d'un chevalier de la compagnie de Godfroi, Hecelo, qui voit son suzerain être reçu par la lumière divine sur le mont Sinai. Le paragraphe suivant (6-34, p.232) est consacré à l'interprétation de ce rêve, qui établit un parallèle « évident » entre Moïse, chef spirituel et prince du peuple d'Israël, et Godfroi, bien sûr, amené à jouer ce même rôle pour les chrétiens.

Emporté par son sujet ou croyant que celui-ci méritait encore plus d'explications, Albert présente à la suite de cette interprétation une autre preuve similaire (6-35, p.232-233), cette fois la vision d'un certain Giselbert, chanoine à Sainte-Marie d'Aix tout comme lui. Il est de ce fait fort probable que cette information vienne entièrement de lui, et non du témoignage d'un quelconque croisé. La vision qu'a Giselbert lui révèle Godfroi assis dans le soleil, avec à ses côtés des oiseaux qui tournoient. Presque tous deviennent ensuite immobiles, sauf quelques-uns qui s'envolent au loin avant que le siège de Godfroi ne s'assombrisse et que plusieurs autres oiseaux disparaissent avec lui. À nouveau, le paragraphe suivant (6-37, p.233) est consacré à l'interprétation de cette vision, qui selon Albert représente le règne éclairé de Godfroi, avec les nombreux pèlerins qui retournent dans leur terre natale et ceux qui demeurent avec lui en Orient, puis la mort du grand homme, qui provoque le départ de presque tous les chrétiens de Jérusalem.

Bien que ces deux épisodes prémonitoires soient ancrés dans le récit principal, il va sans dire qu'un tel acharnement à faire comprendre la nature divine du règne de Godfroi

révèle un net intérêt personnel qui mène à l'excès, moment où l'information véhiculée tend à devenir accessoire par son aspect répétitif. Quant au sermon sur les croyances impies des pèlerins qui vénèrent une oie, non seulement découle-t-il d'une histoire à caractère anecdotique, mais il sort complètement de la narration, entre autres en adoptant le point de vue de l'auteur. Malgré tout, considérant l'envergure de l'entreprise historique d'Albert, ces deux moments où il donne dans le digressif sont tout à fait négligeables, et leur présence ne fait que nous aider à saisir ce qui a réellement touché un chanoine lotharingien au lendemain de la plus grande expédition religieuse du Moyen Âge.

Somme toute, Albert d'Aix rédige un texte d'une lecture fort aisée. Adroitement ficelé, cohérent et étonnement bien renseigné, son récit de la conquête de Jérusalem trahit un efficace esprit de synthèse et une capacité à inférer des événements capitaux à partir d'une simple anecdote — ou, du moins, à reconstruire une chaîne événementielle logique à partir des différents témoignages qu'il avait recueillis. Ses détails et ses descriptions, tout comme ces mêmes passages anecdotiques, ajoutent à la fois de la vie et de la pertinence à la narration, ce qui fait de l'*Historia Hierosolymitanae expeditionis* un récit historique aussi complet qu'agréable. Comme le fait remarquer Susan Edgington<sup>292</sup>, si le texte n'a connu qu'une modeste diffusion locale, il aura pu jouir d'une postérité et d'une influence enviées à travers l'œuvre incontournable de Guillaume de Tyr.

---

292 Susan Edgington, *op. cit.*, p. 10.

## CONCLUSION

---

Alors que prend fin le corps de ce mémoire, il importe de se tourner vers son commencement afin de reprendre les questions qui l'animent et tirer les conclusions qui s'imposent. Cette étude, qui s'est attachée à mieux comprendre le rôle et la répartition de la digression d'abord dans la *Conquête de Constantinople* de Robert de Clari, puis dans quatre autres récits de croisade lui étant antérieurs ou contemporains, a trouvé son point de départ dans une interrogation des plus simples : Clari digresse-t-il vraiment ? À la lecture de nombreux textes critiques abordant sa chronique, comme ceux de Dufournet, Jacquin, Pauphilet ou Muller, une tendance marquée se dessinait : le *povre chevalier* est naïf, coloré, éparpillé. Visiblement teintés de reproche, ces propos semblaient confinés au seul texte de Clari, nombre d'autres récits de croisade n'étant pas ou peu soumis à des épithètes semblables. De là, sans grande surprise, le deuxième volet de la question : si Clari digresse, est-il le seul à le faire ?

Les deux premiers chapitres de cette étude ont permis de répondre au cœur de l'interrogation, en procédant en premier lieu à une analyse systématique de la totalité de la *Conquête*. En portant une attention particulière aux éléments de continuité et de rupture entre les différents sujets amenés dans le texte, on a pu constater que la chronologie de Clari est de façon générale excellente et qu'il avait sans aucun doute un plan pour sa narration, du moins pour les événements auxquels il a lui-même assisté. À l'aide de formules adverbiales claires, comme *quant*, *après*, *adont* et *entrementiers que*, l'histoire de la prise de Constantinople se développe de façon suivie, et ce particulièrement dans les scènes fortement belligérantes.

Outre cet enchaînement harmonieux, cependant, cette analyse a également fait ressortir un total de 14 épisodes qui se révèlent digressifs à différents degrés, ce à quoi a été consacré le chapitre II. Se pencher sur l'initiale et la finale de chaque bloc s'est avéré un examen fort

utile en permettant d'identifier certains marqueurs linguistiques systématiquement ou très souvent associés à un changement de sujet, dont le plus probant est un saut au présent de la narration effectué à la première personne — du singulier ou du pluriel — qui annonce sans équivoque ce qui s'en vient ou ce qui vient à peine d'être dit, par exemple *or vous dirons d'une autre aventure*. D'autres marqueurs, comme l'adverbe *or* 'maintenant', le passé défini *avint* ou un changement dans le temps de narration se sont révélés être de solides indices du passage du sujet principal à une idée différente.

En étudiant le positionnement et la teneur de ces 14 épisodes digressifs à la lumière de leur rapport temporel à la croisade — passé, présent, suspens —, il est apparu que Clari s'écarte de son sujet pour trois raisons précises et que celles-ci apparaissent dans le récit à des moments bien circonscrits. Le début du texte se veut explicatif: à l'aide de volumineux retours en arrière, le chroniqueur cherche à éclairer les événements qui ont mené la quatrième croisade à dévier en direction de Constantinople au lieu de suivre son cours jusqu'en Égypte. Le cœur de la chronique, qui correspond également au cœur de l'action militaire des croisades en Orient, vise plutôt à impressionner, à divertir: en présentant une série de moments forts sous forme d'anecdotes, Clari fait ressortir les petites scènes insolites qui l'ont émerveillé et qui, à n'en pas douter, émerveilleront tout autant le public local à qui il destine son témoignage. Enfin, alors que le récit en est à plus de la moitié de son temps, les digressions cherchent à décrire: dans de courtes descriptions, Clari donne des informations superflues sur des gens et des objets qui l'attirent tout spécialement.

En changeant ainsi de fonction, les épisodes digressifs changent également d'envergure. Initialement très substantiels, ils deviennent de plus en plus courts, et leur poids dans l'économie globale du texte diminue. Les retours en arrière explicatifs comptent pour 66,5% de la masse digressive totale; les anecdotes, elles, en représentent 26,1%, alors que les descrip-

tions qu'on retrouve vers la fin du texte ne comptent que pour 7,5%. Leur décroissance va également en s'accroissant, car si le volume des anecdotes est 2,5 fois plus petit que celui des retours en arrière, les descriptions sont 3,5 fois moins importantes que les anecdotes. Cela peut certes sembler paradoxal, puisque le récit est à ses débuts très bien ficelé et devient progressivement plus décousu à mesure que la fin approche. On s'attendrait sans doute à trouver plus d'éléments digressifs dans un environnement désordonné, mais le fait est que la plupart de ces sorties hors du sujet sont planifiées et participent à l'intelligence du récit. Les courtes descriptions, au contraire, sont presque totalement inutiles et n'ont essentiellement pour fonction que de trahir les intérêts de l'auteur. Conséquemment, il est logique et tout à l'honneur de Clari de retrouver un plus grand volume d'*excursus* dans la partie de texte qu'il a visiblement le mieux préparée.

Malgré son manque d'éducation et son style sans prétention, Robert de Clari a donné le meilleur de lui-même pour produire un témoignage qui dépasse le cadre de sa propre expérience en tentant d'expliquer les événements à travers les deux plus longues digressions de son texte. 75 ans après la publication de la contribution d'Albert Pauphilet dans *Le legs du Moyen Âge*, il semblerait que sa formule maintenant célèbre soit tout à fait d'actualité : « C'était, au fond, une idée qui n'était point indigne de l'histoire, que de chercher à rendre compte des influences qui à ce moment décidaient du sort de l'Orient<sup>293</sup> ». Il s'agit d'ailleurs d'un but que Clari poursuit même à l'extérieur des digressions, dans ces moments où il énonce pour l'auditeur-lecteur les conclusions et les conséquences des actions qu'il décrit<sup>294</sup>.

---

293 Albert Pauphilet, *op. cit.*, p. 236.

294 Gabrielle Spiegel juge que les chroniques contemporaines n'ont pas de vocation explicative en soi : « Once embarked on his account of events, the vernacular chronicler leaves to the reader the task of extracting the lessons to be drawn from the historical narrative » (« Contemporary Chronicles... », *op. cit.*, p. 220). Toutefois, on observe définitivement l'inverse chez Clari (comme le fait aussi Danielle Nicole Muller dans sa thèse, *op. cit.*, p. 12), et les conclusions de Sophie Marnette, dont le corpus compte la chronique qui nous intéresse, reflètent davantage les résultats de ce mémoire : « Contrairement aux narrateurs des romans en vers, ceux des chroniques ne demandent pas à leur public d'interpréter les faits racontés : ils

Au final, il ne fait aucun doute que Clari digresse bel et bien : 29,4% de son témoignage est plus ou moins hors sujet, et cela sans prendre en compte la considérable part du récit qui est réservée à la description des merveilles de Constantinople, que plusieurs critiques ont qualifiée de longue digression. En le faisant, cette proportion déjà considérable grimpe à 36,3%<sup>295</sup>, ce qui dépasse le tiers et achève de confirmer les tendances digressives de Clari.

Ainsi, si les remarques de la critique au sujet de la digression dans la *Conquête de Constantinople* sont légitimes, ce qui semble moins l'être est l'attitude péjorative qui les accompagne trop souvent. Cette condamnation de l'*excursus* est peut-être en partie l'expression de la fameuse sensibilité moderne pour la ligne droite, mais à la lumière de ce mémoire, il apparaît plutôt que le problème réside dans le corpus de référence. En effet, les quatre brèves études réalisées dans le chapitre III ont su mettre en relief les similitudes, et aussi bien sûr les différences, qui existent entre la chronique de Clari et ces autres récits de croisade.

Dans le texte de Villehardouin, qui aborde la quatrième croisade tout comme la chronique qui est au cœur de ce mémoire, on a pu remarquer une ligne narrative extrêmement droite et une propension pour la concision qui conduit son compte rendu des événements aux limites de l'ascétisme. Bien qu'il fasse usage des mêmes formules d'introduction de sujet que Clari, elles sont chez lui la marque de l'entrelacement, et non de la digression. Seule son aversion pour la désertion a su l'amener légèrement hors de son sujet, et ce uniquement pour rapporter en de longues listes les noms de tous ceux qui ont manqué à leur vœu de croisade. Des cinq récits étudiés dans ce mémoire, il s'agit incontestablement à la fois du plus factuel et du moins digressif.

---

le font pour lui. Ce type de commentaires les place par conséquent à un niveau autre que celui de leurs auditeurs-lecteurs, à la différence des narrateurs des chansons de geste » (Sophie Marnette, *Narrateurs et points de vue dans la littérature médiévale française. Une approche linguistique*, Bern, Peter Lang, 1998, p. 106).

295 Les descriptions des merveilles de Constantinople, en omettant les parties digressives déjà intégrées au compte précédent, totalisent 190 lignes.

*L'Estoire de la guerre sainte*, au contraire, s'est révélé être un candidat extrêmement semblable au témoignage de Clari. Malgré qu'il soit rédigé en vers et non en prose, ce texte à peu près contemporain de la *Conquête* fait usage de retours en arrière pour expliquer certains événements, d'anecdotes pour illustrer les aventures les plus incroyables des croisés, de détails pittoresques et parfois comiques pour divertir son public. Il emploie des formules d'introduction qui trahissent la présence de l'auteur ainsi qu'un souci marqué de respecter le bon ordre de la matière, mais au-delà de ces ressemblances la finesse de l'appareil rhétorique qui sous-tend la majorité des épisodes divergents laisse entrevoir que l'auteur de *l'Estoire* avait des capacités bien supérieures à celles de Clari.

La préoccupation pour l'organisation des différents sujets atteint un sommet chez Eudes de Deuil, qui incarne une sorte d'antinomie : animé par la peur d'être jugé prolix et de dire des choses inutiles, l'auteur intervient constamment dans son texte pour défendre et commenter le plan de sa narration. Dans un récit qui est lui-même bien ordonné et chronologiquement sans faille, toutes ces interruptions auctoriales incarnent paradoxalement la seule chose qui disloque le fil narratif du *De profectioe Ludovici VII in Orientem*.

Albert d'Aix, quant à lui, fait également un récit des plus limpides, mais son texte a cet aspect naïf et coloré qu'on attribue généralement au style de Clari. Ses anecdotes et les charmants détails qu'il mentionne au détour sont toutefois bien mieux intégrés au fil narratif principal que ceux du *povre chevalier*, tout comme la cohérence d'ensemble de son récit, qui est elle aussi largement supérieure. Bien qu'Albert soit d'une discrétion remarquable, l'étude de *l'Historia* a montré qu'il se laisse lui aussi emporter par son sujet, à deux moments somme toute relativement brefs où ses propres préoccupations prennent le pas sur l'enchaînement fluide de son récit de la première croisade.

De toute évidence, les cinq textes de ce corpus font bien montre de digressif, mais ce à des niveaux et par des moyens bien différents, à l'exception peut-être de l'*Estoire*, qui se rapproche singulièrement de la facture du récit Clari. Or, aucun d'eux ne semble avoir fait l'objet de critiques aussi persistantes que celles qu'a reçues la *Conquête*, et jamais, à notre connaissance, un parallèle n'a été établi entre ce texte et d'autres récits de croisade majeurs, hormis bien sûr celui de Villehardouin<sup>296</sup>. C'est précisément là que se trouve le cœur du problème: *La Conquête de Constantinople* étant un texte à teneur historique, il a initialement été étudié par des historiens, qui y ont cherché non pas une structure, des commentaires auctoriaux, ou, pire, des digressions, mais plutôt une exactitude historique quant aux dates, aux participants, aux conditions de réalisation d'un siège ou d'une quelconque entreprise militaire. Tout cela est évidemment un travail essentiel dont on ne peut se passer, mais en étudiant un moment précis dans le temps, la quatrième croisade, par exemple, il va de soi que les sources employées doivent toutes décrire ce même moment, car se référer aux chroniques antérieures ne pourrait fournir que des éléments contextuels.

En confondant la justesse de la structure avec l'exactitude des faits rapportés, peut-être les historiens ont-ils contribué bien malgré eux à entériner un discours péjoratif sur le texte de Clari. Il va sans dire que digresser, raconter des à-peu-près, embellir des histoires ou romancer des scènes inspire plus l'incrédulité que la crédibilité, et cette logique s'applique très bien au cas qui nous occupe: Villehardouin ne digresse virtuellement pas et rapporte de l'information plus exacte et d'une meilleure qualité, alors que Clari tisse un récit plus éclaté,

---

296 Certaines études ont abordé la chronique de Clari aux côtés du récit moins bien connu d'Henri de Valenciennes, comme l'a fait Muller, ou de plusieurs autres textes ayant trait à la quatrième croisade (*Devastatio Constantinopolitana*, *Chronique d'Auxerre*, *Chronique de Novgorod*, *Chronique d'Ernouf*, *Lettre d'Hugues de Saint-Pol*), comme l'a fait Jacquin dans sa thèse, de façon remarquable d'ailleurs. Même si ces études ont l'avantage de mettre en scène des récits dont la réputation est moins notoire, elles demeurent limitées à la seule quatrième croisade et n'influencent que trop peu le discours dominant, qui persiste à reconduire la relation binaire entre Villehardouin et Clari.

à l'image des faits qu'il rapporte. Étudier les deux textes côte à côte dans une perspective historique a tout naturellement exacerbé la marginalité et, par corollaire, l'infériorité de la contribution de Robert de Clari.

Plus tard, la majorité des spécialistes de littérature qui se sont penchés sur le témoignage du petit chevalier ont conservé cette méthode historique en rédigeant articles, thèses et monographies sur «les écrivains de la quatrième croisade», pour reprendre le titre de l'ouvrage de Jean Dufournet, regroupant donc les textes concernant un même moment de l'histoire. Tous ces travaux sont sans aucun doute des plus pertinents, et il n'y a pas lieu de remettre en question cette façon de procéder, elle qui nous a jusqu'à présent fort bien renseignés. Toutefois, l'étude menée dans ce mémoire offre une démonstration à petite échelle de la pertinence de décloisonner à la fois le temps et les disciplines.

À travers l'étude de récits historiques relatant les faits de la première à la quatrième croisade, on a pu observer que chacun d'eux digresse, mais les modalités en sont trop disparates pour y voir une quelconque constance, ou presque. En effet, au-delà des sujets, des formules d'introduction ou des intentions particulières de l'auteur, l'unique chose qui est constante dans les manifestations digressives de chaque récit est le fait qu'elles laissent voir l'esprit derrière le texte. Elles sont invariablement le produit d'un goût particulier de l'auteur, de ses intérêts, de ce qu'il juge agréable ou complètement insoutenable.

D'un point de vue religieux, on a vu toute la fascination que pouvait exercer un être à la fois extrêmement semblable, parce que chrétien, mais complètement autre, parce qu'ayant la peau noire et des coutumes insoupçonnées (Clari). On a saisi l'importance de respecter une promesse faite au Seigneur (Villehardouin), celle aussi de ne pas Lui manquer de respect en vénérant de vulgaires animaux (Albert d'Aix). En accord avec l'esprit de la croisade, on a découvert différentes façons par lesquelles Dieu lui-même était perçu comme venant en

aide à Son armée, en assassinant un ennemi par l'entremise d'un saint (Clari), en sauvant un brave soldat qui portait au cou une lettre inscrite de Ses noms (*Estoire*) ou en commandant aux bêtes de marcher vers l'ennemi avec les croisés (Albert d'Aix).

La teneur des nombreuses anecdotes répertoriées nous a renseignés sur ce que les hommes de l'époque se plaisaient tant à raconter qu'à entendre, essentiellement des faits d'armes et des histoires grivoises, ce qui renvoie à la popularité que l'on connaît des chansons de geste et des fabliaux, respectivement.

Dans cette expédition vers l'Orient fascinant et mystérieux que furent les croisades, l'Autre a parfois été un sujet des plus captivants (Clari) ou un être à haïr (Eudes de Deuil) ; il a parfois mérité qu'on explique son étrangeté (*Estoire*), et à d'autres moments il est passé complètement sous silence (Villehardouin, Albert d'Aix), cette absence étant elle aussi tout à fait révélatrice.

Il va sans dire que la digression est un fait littéraire, qui s'attache à la structure, au rythme et à la répartition des thèmes dans le récit. Or, en révélant de la sorte les emportements et les longueurs de l'auteur, elle est également un foyer infiniment propice à l'étude des mentalités médiévales, comme l'avait si justement laissé entendre Sharon Kinoshita en concluant au sujet de la chronique de Clari que « [t]he result is an uneven and extravagant but far more revealing chronicle of an important turning point in world history and the history of European mentalities<sup>297</sup> ». Comme ses recherches sur la littérature française de la Méditerranée médiévale s'inscrivent dans une perspective interdisciplinaire, il ne semble aucunement surprenant qu'elle ait été en mesure de voir toute la richesse des égarements de Clari et de tenter, dans le brillant chapitre le concernant dans son ouvrage *Medieval Boundaries: Rethinking Difference in Old French Literature*, « to overturn the binary that privileges "history" as essential while marginalizing "literature" as ornamental<sup>298</sup> ».

---

297 Sharon Kinoshita, « Brave New Worlds... », p. 175.

298 *Ibid.*, p. 139.

En introduisant l'histoire laïque aux côtés de l'histoire contemporaine qu'avait fait naître la première croisade, le XIII<sup>e</sup> siècle marque le point de départ d'une littérature historique où le l'individu joue un rôle de plus en plus important. De quelque classe sociale qu'il soit, qu'il s'exprime en latin ou en vernaculaire, en vers ou en prose et qu'il sache ou non lire et écrire, l'homme médiéval a dès lors la possibilité d'écrire l'histoire, ou devrait-on dire *son* histoire, ce dont Clari est évidemment l'un des tout premiers témoins. Puisque c'est le mouvement de croisade qui a donné à l'Occident médiéval une matière suffisamment grandiose pour mériter d'être écrite, une matière désormais vécue par un grand nombre et non simplement lue par l'élite, les récits historiques qui la relatent forment un terreau tout indiqué pour relever à la fois des stratégies narratives nouvelles et des bouleversements idéologiques majeurs.

La présence de l'individu étant fortement liée à la digression<sup>299</sup>, tel que l'a illustré ce mémoire, il sera fort pertinent d'étudier les chroniques de croisade subséquentes à celles de Clari pour voir non seulement comment s'y développe l'*excursus*, mais également ce que ce dernier laisse comprendre des mentalités contemporaines. Certes, pour progresser dans cette voie, il nous faudra persévérer dans le décloisonnement des disciplines. On n'a qu'à penser à l'utilité de la thèse de Peter Dembowski, qui a envisagé l'étude de la chronique de Clari d'un point de vue linguistique et qui est sans doute celui qui a le moins reconduit le discours dépréciatif typiquement associé à ce récit. En suivant l'exemple de Sharon Kinoshita,

---

299 Les digressions étant fortement liées à l'individu par leur teneur, elles le sont également d'un point de vue linguistique, par l'emploi, entre autres, de la première personne du singulier (et parfois aussi du pluriel). C'est le cas tout particulièrement dans les formules d'introduction au présent de la narration ainsi que dans les commentaires auctoriaux sur l'organisation de la matière, tous deux très présents chez nos cinq chroniqueurs. Dans cette optique, l'étude de Sophie Marnette sur le narrateur dans la littérature française médiévale (1998, *op. cit.*) offre un heureux complément aux résultats de ce mémoire. Bien qu'elle n'aborde pas directement le sujet de la digression, son corpus inclut tous les genres médiévaux majeurs, ce qui permet d'établir d'intéressants parallèles entre les pratiques de ceux-ci et celles ici relevées dans nos récits des quatre premières croisades, qui s'apparentent tout spécialement au roman et à la chanson de geste.

et du monde anglo-saxon de façon plus générale<sup>300</sup>, il reste à élargir — car il existe déjà — le pont entre l'histoire et la littérature, qui ont plus de choses à se dire qu'il n'y peut paraître.

---

300 L'interdisciplinarité concernant les textes médiévaux à teneur historique est particulièrement vivante dans la communauté anglophone, comme peut en témoigner la *Society for the Medieval Chronicle* (<http://medievalchronicle.org>). Le groupe de recherche américain *University of California Multi-campus Research Project Initiative in Mediterranean Studies* (<http://mediterraneanseminar.ihr.ucsc.edu>) opère selon des modalités semblables, mais étend son étude aux sociétés et aux cultures de toute la Méditerranée, tant médiévale que moderne. Tous deux encouragent fortement les échanges entre les disciplines en faisant fi des catégories temporelles, religieuses et linguistiques. Pour une bonne synthèse de la place de l'histoire culturelle et de l'histoire des mentalités à travers le monde, on consultera l'ouvrage dirigé par Philippe Poirrier, *L'histoire culturelle: un « tournant mondial » dans l'historiographie?*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2008, 198 p.

## BIBLIOGRAPHIE

---

### TEXTES

Albert d'Aix, *Histoire des faits et gestes dans les régions d'outre-mer, depuis l'année 1095 jusqu'à l'année 1120 de Jésus-Christ*, trad. François Guizot, J. Brière, Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, 1824, 462 p.

—, « *Historia Hierosolymitana* », *Recueil des historiens des croisades, Historiens occidentaux*, tome quatrième, 1879, p. 265-713.

*Albert of Aachen's History of the Journey to Jerusalem. Volume 1: Books 1–6. The First Crusade, 1095–1099*, trad. Susan B. Edgington, Farnham, Ashgate, 2013, 289 p.

Eudes de Deuil, *De profectioe Ludovici VII in Orientem: The Journey of Louis VII to the East*, éd. bilingue latin/anglais par Virginia Gingerick Berry, New York, W. W. Norton, 1948, 154 p.

Geoffroy de Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, éd. Jean Dufournet, Paris, Flammarion, 2004, 426 p.

*The History of the Holy War. Ambroise's Estoire de la guerre sainte*, trad. Marianne Ailes, 2 vol. [vol. 1 : édition, vol. 2 : traduction], Woodbridge, Boydell, 2003.

Robert de Clari, *Li estoires de chiaux qui conquissent Constantinople*, éd. Paul Riant, Paris, Jouanet, 1869, 94 p.

—, *La Conquête de Constantinople*, éd. Philippe Lauer, Paris, Champion, coll. « Les classiques français du Moyen Âge », 1924, 132 p.

—, « La Conquête de Constantinople », *Historiens et chroniqueurs du Moyen Âge*, éd. Albert Pauphilet, Paris, Gallimard, 1942 (2<sup>e</sup> édition d'Edmond Pognon parue en 1952), p. 17-91.

—, *La Conquête de Constantinople*, éd. Jean Dufournet, Paris, Champion, coll. « Champion classiques », 2004, 335 p.

Saint Augustin, *Confessions*, trad. Arnauld d'Andilly, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1993, 608 p.

## ÉTUDES

BAGLEY, C.P., « Robert de Clari's *La Conquête de Constantinople* », *Medium Aevum*, vol. 40, n° 2, 1971, p. 109-115.

BAUMGARTNER, Emmanuelle, « Les techniques narratives dans le roman en prose », *The Legacy of Chrétien de Troyes*, vol. 1, Norris J. Lacey *et al.* (dir.), Amsterdam, Rodopi, 1987, p. 167-190.

BAUMGARTNER, Emmanuelle et Laurence HARF-LANCNER, *Dire et penser le temps au Moyen Âge. Frontières de l'histoire et du roman*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, 264 p.

BEAUMONT, Andre Alden, « Albert of Aachen and the County of Edessa », *The Crusades and Other Historical Essays Presented to Dana C. Munro by his Former Students* (dir.), Louis J. Paetow, New York, F.S. Crofts, 1928, p. 101-138.

BEER, Jeannette, *In Their Own Words. Practices of Quotation in Early Medieval History-Writing*, Toronto, University of Toronto Press, 2014, 158 p.

BRATU, Mihai Cristian, *L'émergence de l'auteur dans l'historiographie médiévale en prose en langue française*, thèse de doctorat, New York, New York University, 2007, 381 p.

CARRIER, Marc, « L'image d'Alexis 1<sup>er</sup> Comnène selon le chroniqueur Albert d'Aix », *Byzantion. Revue internationale d'études byzantines*, n°78, 2008, p. 1-32.

—, « Pour en finir avec les *Gesta Francorum* : une réflexion historiographique sur l'état des rapports entre Grecs et Latins au début du XII<sup>e</sup> siècle et sur l'apport nouveau d'Albert d'Aix », *Crusades*, n°7, 2008, p. 13-34.

CONNOCHIE-BOURGNE, Chantal (dir.), *La digression dans la littérature et l'art du Moyen Âge. Actes du 29<sup>e</sup> colloque du CUERMA des 19, 20 et 21 février 2004*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence [« Senefiance » n°51], 2005, 448 p.

CROIZY-NAQUET, Catherine, « Merveille et miracle dans l'*Estoire de la guerre sainte* d'Ambroise : Éléments de définition d'un genre », « *Furent les merveilles pruvées et les aventures truvées* ». *Hommage à Francis Dubost*, Paris, Champion, 2005, p. 177-192.

CROIZY-NAQUET, Jean-Jacques, « Les festivités dans l'*Estoire de la guerre sainte* d'Ambroise », *Le Moyen Âge*, tome CVIII, n° 1, 2002, p. 62-82.

DALTON, Paul, « The Date of Geoffrey Gaimar's *Estoire des Engleis*, the Connections of His Patrons, and the Politics of Stephen's Reign », *The Chaucer Review*, vol. 42, n° 1, 2007, p. 23-47

DAMIAN-GRINT, Peter, *The New Historians of the Twelfth-Century Renaissance*, Rochester, Boydell Press, 1999, 292 p.

DEMBOWSKI, Peter F., *La chronique de Robert de Clari. Étude de la langue et du style*, Toronto, University of Toronto Press, 1963, 140 p.

DOSSE, François, « Michel de Certeau et l'écriture de l'histoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 2, n° 78, 2003, p. 145-156.

DUFOURNET, Jean, *Les écrivains de la Quatrième Croisade. Villehardouin et Clari*, 2 vol., Paris, SEDES, 1973, 461 p.

DUSEVEL, Hyacinthe, *Histoire abrégée du Trésor de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Corbie*, Amiens, Lemer aîné éditeur, 1861, 93 p.

FARAL, Edmond, « Villehardouin: la question de sa sincérité », *Revue historique*, no 177, 1936, p. 530-582.

—, *Les arts poétiques du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle: recherches et documents sur la technique littéraire du Moyen-Âge*, Paris, Champion, 1958, 384 p.

FLEISCHMAN, Suzanne, « On the Representation of History and Fiction in the Middle Ages », *History and Theory*, vol. 22, n° 3, octobre 1983, p. 278-310.

FRAPPIER, Jean, « Les discours dans la chronique de Villehardouin », *Études romanes dédiées à Mario Roques*, Paris, Droz, 1946, p. 39-55.

GREEN, William M., « Hugo of St. Victor: *De Tribus Maximis Circumstantiis Gestorum* », *Speculum*, vol. 18, n° 4, octobre 1943, p. 484-493.

GUENÉE, Bernard, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Flammarion, 2011 [1980], 480 p.

GUYNN, Noah D., « Rhetoric and Historiography: Villehardouin's *La Conquête de Constantinople* », *The Cambridge History of French Literature*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2011, p. 102-110.

HUGLO, Marie-Pascale, *Métamorphoses de l'insignifiant. Essai sur l'anecdote dans la modernité*, Montréal, Balzac – Le Griot éditeur, coll. « L'Univers des discours », 1997, 277 p.

JACQUIN, Gérard, *Le style historique dans les récits français et latins de la Quatrième Croisade*, Lille, Université de Lille III et Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1986, 686 p.

JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, 299 p.

KINOSHITA, Sharon, *Medieval Boundaries. Rethinking Difference in Old French Literature*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2006, 312 p.

LABORY, Gillette, « Essai d'une histoire nationale au XIII<sup>e</sup> siècle : la chronique de l'Anonyme de Chantilly-Vatican », *Bibliothèque de l'école des chartes*, vol. 148, n°2, 1990, p. 301-354.

LAUGAA, Maurice, « Identifier la digression », *La digression*, Nathalie Piegay-Gros (dir.), Paris, Université Paris VII-Denis Diderot, 1994, p. 101-114.

LINDEN, H. Vanderdans, « Robert de Clari, *La Conquête de Constantinople*, éditée par Philippe Lauer » (compte-rendu), *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 5, n°4, 1926, p. 1098-1099.

LINDER, Rudi Paul, « Odo of Deuil's *The Journey of Louis VII to the East*. Between *The Song of Roland* and Joinville's *Life of Saint Louis* », *The Middle Ages in Texts and Texture: Reflections on Medieval Sources*, Jason Glenn (dir.), Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 165-176.

MARCUS, Ivan G., « The Representation of Reality in the Narratives of 1096 », *Jewish History*, vol. 13, n°2 (Automne 1999), p. 37-48.

MARNETTE, Sophie, *Narrateurs et points de vue dans la littérature médiévale française. Une approche linguistique*, Bern, Peter Lang, 1998, 262 p.

MÖLK, Ulrich, « Robert de Clari. Bemerkungen zu einer neuen Ausgabe der *Conquête de Constantinople* und zur Kopenhagener Handschrift », *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. 124, 2008, p. 97-108.

MULLER, Danielle Nicole, « Robert de Clari's *La Conquête de Constantinople*. Perspectives of a *Povre Chevalier* », *Writing the Crusade, Writing the Present. Vernacular Prose Histories as Cultural Markers of Transformations in Thirteenth-Century Lay Society*, thèse de doctorat, Los Angeles, University of Southern California, 2001, p. 84-127.

NOBLE, Peter, «Epic Heroes in Thirteenth-Century French Chroniclers», *The Medieval Chronicle III* (Proceedings of the 3<sup>rd</sup> International Conference on the Medieval Chronicle. Doorn/Utrecht 12-17 July 2002), Erik Kooper (dir.), Amsterdam/New York (NY), 2004, p. 135-148.

PAUPHILET, Albert, «Sur Robert de Clari», *Romania*, n°57, 1931, p. 289-311.

—, «Villehardouin, Robert de Clari et la conquête de Constantinople», *Le Legs du Moyen Âge*, Melun, d'Argences, 1950, chap. VII, p. 219-238.

—, «Robert de Clari et Villheardouin», *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, Droz, 1928, p. 559-564.

PEZZIMENTI, Sara, *L'Estoire de la guerre sainte. Tradizione e ricezione (con edizione del frammento di Dublino)*, thèse de doctorat, Università degli Studi di Siena, 2012.

POIRION, Daniel, «Les paragraphes et le pré-texte de Villehardouin», *Langue française*, n°40, 1978, p. 45-59.

POIRRIER, Philippe, *L'histoire culturelle: un «tournant mondial» dans l'historiographie?*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2008, 198 p.

SABRY, Randa, *Stratégies discursives. Digression, transition, suspens*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1992, 317 p.

SPIEGEL, Gabrielle, *Romancing the Past. The Rise of Vernacular Prose Historiography in Thirteenth-century France*, Berkeley, University of California Press, 1993, 422 p.

STEIN, Robert M., «L'après et son double: Reading Medieval History after the Linguistic Turn», *MLN*, vol. 27, n°5 (Décembre 2012), p. S243-S266.

VARVARO, Alberto, «Esperienza e racconto in Robert de Clari», *Miscellanea di studi in onore di Aurelio Roncaglia a cinquant'anni dalla sua laurea*, Roberto Antonelli (dir.), Modène, Mucchi, vol. 4, 1989, p. 1411-1427.

WARD, John O., «Some Principles of Rhetorical Historiography in the Twelfth Century», *Classical Rhetoric & Medieval Historiography*, Ernst Breisach (dir.), Kalamazoo, Medieval Institute publications, 1985, p. 103-165.

## OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

*Dictionnaire des lettres françaises. Tome 1 : Le Moyen Âge*, édition revue et mise à jour sous la direction de Geneviève Hasenohr et Michel Zink, Paris, Fayard, 1992, 1506 p.

FLORI, Jean, *Pierre l'Ermitte et la première croisade*, Paris, Fayard, 1999, 647 p.

GAFFIOT, Félix, *Le grand Gaffiot : dictionnaire latin-français*, nouvelle édition revue et augmentée sous la direction de Pierre Florent, Paris, Hachette-Livre, 2000, 1766 p.

GREIMAS, Algridas Julien, *Grand dictionnaire ancien français : la langue du Moyen Âge de 1080 à 1350*, Paris, Larousse, 2007, 630 p.

JOLY, Geneviève, *Précis d'ancien français*, Paris, Armand Colin Éditeur, coll. « U » (Linguistique), 2009, 442 p.

RICHARD, Jean, *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, 544 p.

TYERMAN, Christopher, *God's War. A New History of the Crusades*, London, Penguin Books, 2006, 1024 p.